



Conférence du 25 mars 2008

**PIERRE CAPUS DIT « ALBIGEOIS  
L'AMI DES ARTS », COMPAGNON  
CORDONNIER ET POÈTE**

par Laurent Bastard

Issu de quatre générations de Compagnons tanneurs-corroyeurs du Devoir, né en 1955, Laurent Bastard s'intéresse à l'histoire du Compagnonnage depuis une vingtaine d'années. Il a publié plusieurs articles dans des revues spécialisées, sur l'iconographie compagnonnique, les chefs-d'œuvre de Compagnons, les Bons-Enfants chapeliers, les Compagnons sergers au XVIII<sup>e</sup> siècle, etc. En 1995, Il a été commissaire-adjoint de l'exposition « Le Compagnonnage, chemin de l'excellence », présentée à Paris au Musée National des Arts et Traditions populaires. L'année suivante, en collaboration avec Jean-Michel Mathonière, il a publié *Travail et Honneur, Les Compagnons Passants tailleurs de pierre en Avignon aux XVIII<sup>e</sup> et XIX<sup>e</sup> siècle* (La Nef de Salomon), analyse d'archives avignonnaises inédites, puis, en 2000, *Compagnons au fil de la Loire; histoires et légendes d'hommes de caractère*, aux éditions Jean-Cyrille Godefroy et, en 2008, *Chefs-d'œuvre de compagnons*, aux éditions De Borée.

L. Bastard est chargé de la conservation du Musée du Compagnonnage de Tours depuis 1993.



# PIERRE CAPUS

## DIT « ALBIGEOIS L'AMI DES ARTS », COMPAGNON CORDONNIER ET POÈTE

Parmi les anniversaires de l'année 2008, il en est un qui ne sera sans doute fêté que très discrètement. Et pourtant, le 25 janvier 1808 eut lieu un événement qui généra un trouble considérable chez les compagnons du Devoir, des atteintes à l'ordre public, des attaques à main armée, des assassinats : il y a 200 ans un compagnon tanneur trahissait son Devoir en le livrant à trois ouvriers cordonniers ! Or, parmi tous les héros, les martyrs, les brutes et les artistes, les fanatiques et les sages qui furent les acteurs d'une tragédie de cinquante ans, la voix d'un cordonnier s'éleva pour appeler ses frères compagnons de tous métiers et de tous rites à la paix et à la concorde. C'était Pierre Capus, dit *Albigeois l'Ami des Arts*<sup>1</sup>.

Mais avant d'aller plus loin, revenons un peu en arrière...

### I. – LE COMPAGNONNAGE DES CORDONNIERS : UN DEVOIR À HAUTS RISQUES

#### 1. – Le compagnonnage des cordonniers avant 1808

Les ouvriers cordonniers se sont organisés très tôt en compagnonnage. Les plus anciennes attestations historiques du compagnonnage les concernent. En 1420, à Troyes, une ordonnance de Charles VI fait état de « Plusieurs Compagnons et ouvriers du dit Mestier de plusieurs langues et nations aloient et venoient de ville en ville ouvrer pour apprendre, congnoistre, veoir et savoir les uns des autres », ce qui évoque, sinon le tour de France, du moins la pratique de déplacements de ville

1. Je remercie Michel Juignet, *Tourangeau Va-de-bon-Cœur*, compagnon cordonnier-bottier du Devoir et Jean Philippon, *Bordelais la Constance*, compagnon cuisinier des Devoirs Unis, pour les informations qu'ils m'ont apportées sur les écrits de Capus et les compagnons qu'il a côtoyés durant son existence.



Pierre Capus dit *Albigeois l'Ami des Arts*, vers 1860.

en ville et une certaine entente entre les ouvriers cordonniers, par delà leur province d'origine. En 1540, deux ouvriers cordonniers sont arrêtés à Dijon. L'un d'eux, un nommé Jehan de la Mothe, parti de Saint-Cyr près de Tours, déclare qu'ils se rendaient « chez une femme nommée la mère ». En 1583, à Bourges et Troyes, on fait état de leurs « conduites ». Enfin, à partir des années 1630, à Paris, ils sont en conflit avec les maîtres de Paris et leurs pratiques impies, sacrilèges et superstitieuses sont dénoncées auprès de l'Église. Il en est de même à Toulouse et à Angers. La célèbre résolution des docteurs de la Faculté de Paris, dite sentence de la Sorbonne (1655) condamne les compagnons chapeliers, selliers, tailleurs d'habit, couteliers et cordonniers. Elle révèle sommairement les rites de réception de ces derniers. Il est vraisemblable que devant la gravité des sections encourues pour pratiques blasphématoires, les compagnons cordonniers ont abandonné leurs rites de réception, se contentant de conserver une forme associative, l'entraide, le tour de France, l'usage de surnoms et une forte capacité de résistance à leurs maîtres comme en témoigne un grand nombre de conflits signalés dans toutes les grandes villes sous l'Ancien Régime<sup>2</sup>. Selon l'expression de Michel Juignet, ils avaient perdu l'initiation mais non le Devoir<sup>3</sup>.

## 2. – La renaissance de 1808

C'est en janvier 1808, le 25, selon une tradition constante, que se réveille le Devoir des compagnons cordonniers. Il existe plusieurs versions concernant les circonstances de cette renaissance mais toutes sont liées aux compagnons tanneurs-corroyeurs.

Selon Perdiguier (*Le Livre du Compagnonnage*, 1839) : « les cordonniers n'ont guère que trente ans de compagnonnage<sup>4</sup>. Voici leur origine : un gendarme, ayant été ouvrier et Compagnon corroyeur, vendit dans Angoulême son Devoir à un cordonnier nommé *Carcassonne Le Turc*, qui le communiqua à ceux de sa profession. Les cordonniers se formèrent en société et devinrent très forts ; ils soutinrent pendant huit jours une bataille affreuse contre les corroyeurs. [...] Le Devoir fut porté d'Angoulême à Nantes, et de là se répandit dans d'autres villes. » Perdiguier, prudent ou mal informé, se contente de relater l'essentiel sans entrer dans les raisons de la trahison du gendarme-corroyeur.

En revanche, Simon, dans son *Étude historique et morale sur le Compagnonnage*<sup>5</sup> (1853) est plus prolixe et donne un récit détaillé de l'affaire.

« En 1808, un dimanche de janvier, jour à jamais mémorable dans la corporation des cordonniers, un jeune compagnon tanneur, nommé, dit-on, Marquerey, retenu à boire avec trois ouvriers cordonniers, trahit en leur faveur le secret de son devoir, et les fit compagnons. [...] Marquerey était donc tanneur et fils d'un ancien compagnon du même état. À la mort de celui-ci, il crut devoir réclamer de la caisse de sa Société le remboursement d'une somme, qu'à tort ou à raison, il croyait lui avoir

2. Voir tous les détails de cette affaire dans : L. Bastard : « Le Compagnonnage et l'Église au XVII<sup>e</sup> siècle : des relations difficiles », in : *Fragments d'histoire du Compagnonnage* n° 3, cycle de conférences 2000, p. 19-43.

3. *La Chaussure*, 1977, p. 113.

4. La première édition du *Livre du Compagnonnage* date de 1839, ce qui nous ramène à 1809.

5. Pages 110-113.



été prêtée par son père. Sa demande ayant été rejetée, il en resta dans son cœur le levain d'une rancune profonde qui s'exhalait souvent en menaces de vengeance. Or, un jour que se trouvant à boire, ainsi que nous venons de le dire, avec trois cordonniers, ceux-ci surent si bien l'exciter par leurs propos et l'étourdir par les fumées du vin, que dans un moment d'exaltation fiévreuse, sous la double influence de l'ivresse et du dépit, Marquerey leur révéla les détails secrets de l'initiation des tanneurs et tous leurs signes de reconnaissance.

« Les ouvriers cordonniers connaissaient trop bien l'importance que tout compagnon attache à ses mystérieux engagements, pour ne pas douter fortement de la sincérité de leur initiateur ; ils décidèrent donc que, pendant que deux d'entre eux garderaient à vue Marquerey, le troisième irait, au risque de sa vie peut-être, se présenter à l'Assemblée mensuelle des tanneurs, convoquée pour ce jour-même, en s'y faisant passer pour un frère. Cette épreuve hasardeuse, heureusement accomplie, le doute n'était plus possible pour les trois nouveaux initiés (*ici Simon insère une note* : « Voici leurs noms : Despont, dit Suisse-va-de-bon-Cœur ; Fleuret, dit Messin-va-sans-Crainte<sup>6</sup> ; (*blanc*), dit Béarnais-le-Sincère. Perdiguier ne parle que d'un seul premier initié qu'il désigne à tort sous le nom de Carcassonne-le-Turc. »), qui s'empressèrent de donner à leur tour l'initiation à leurs camarades d'atelier ; et comme le nombre des ouvriers cordonniers est assez grand partout, ils ne tardèrent pas à former un groupe considérable.

« Aussitôt que les tanneurs eurent vent de l'indiscrete révélation de leurs mystères, ce fut parmi eux, dans toute la France, un mouvement d'indignation et de fureur comparable à celui qu'excite dans une ruche d'abeilles l'intrusion audacieuse d'un frelon. Un grand nombre d'entre eux, exaltés jusqu'à la fureur, accoururent à Angoulême, résolus de venger sur les cordonniers la trahison de leur faux-frère. [...] Le devoir des cordonniers porté d'Angoulême à Nantes, ne tarda pas à se propager dans toutes les villes du tour de France, et Dieu seul sait à quel prix ! [...] Quant à l'indiscret Marquerey, devenu un objet de haine violente pour ses anciens confrères, il se vit contraint d'abandonner son premier état et de se faire apprenti cordonnier. Mais la vengeance des tanneurs ne cessant pas de le poursuivre, on jugea prudent de l'éloigner de France. Il partit secrètement pour l'Espagne et s'y engagea sous les aigles de l'Empereur. A son retour en France, il obtint d'entrer dans la gendarmerie et n'a pas cessé d'y servir honorablement jusqu'au moment de sa retraite. On croit qu'il est encore vivant aujourd'hui et retiré dans un village de la Touraine. »

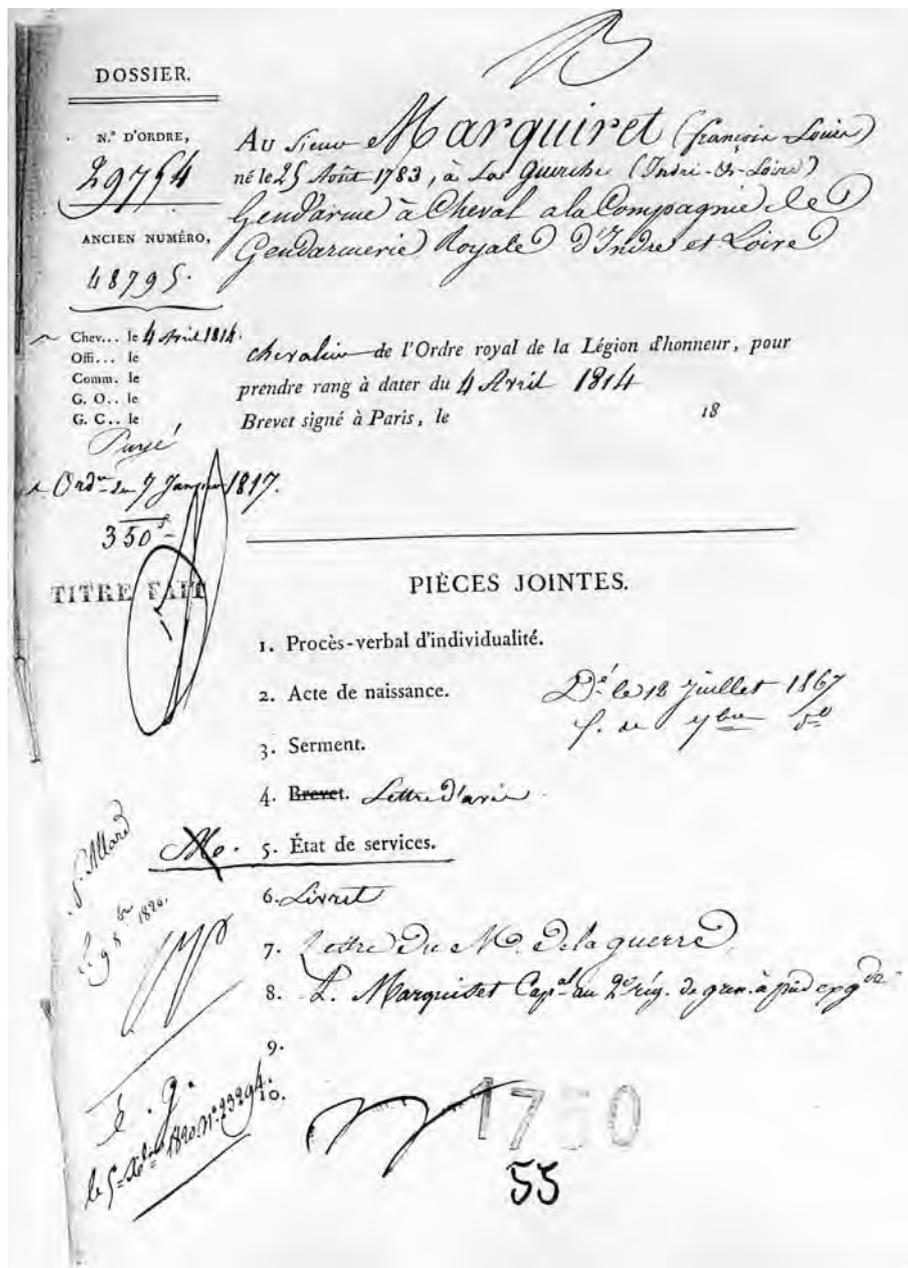
Je reviendrai sur cette version, qui me paraît la plus proche de la vérité historique, compte tenu d'éléments vérifiables.

Une autre version encore, sans nous donner les raisons de la trahison du tanneur, nous apporte des précisions sur les premiers compagnons qui eurent vent de l'affaire. Elle est rapportée, par les auteurs anonymes du *Secret des compagnons cordonniers dévoilé*, publié en 1858 (pages 11-12) :

« Nous voici sur le bord de la Charente, jetant un coup d'œil sur une petite maison située au Nord-Ouest d'Angoulême ; nous y voyons quatre hommes mystérieux s'y réunir, le premier se nomme Martirel,

6. Fleuret, né le 25 septembre 1777 à Metz (Juignet, *op. cit.* p. 114), figure parmi les compagnons cordonniers de Paris qui ont souscrit à l'édition de la *Lyre du Devoir* de Jules Lyon en 1846. Le fils de Despont, compagnon cordonnier comme lui, fut chassé vers 1842 pour refus de participer aux frais de justice de l'affaire de l'assassinat du Père Bédoin (Guillaumou, *Les Confessions d'un Compagnon*, 1864, rééd. 1996, p. 180).

Le dossier de François-Louis Marquidet, gendarme (1783-1867) constitué lors de sa remise de croix de la Légion d'honneur, le 4 avril 1814.



compagnon tanneur, les trois autres sont des ouvriers cordonniers que Martirel vient de recevoir compagnons ; il leur a donné les noms de messire<sup>7</sup> Va Sans Crainte, de Suisse Va-de-Bon-Cœur et de Béarnais Cœur-Sincère. Nous voilà compagnons, se disent les cordonniers, mais comment feront-nous pour nous faire reconnaître par les autres corps d'état ? Martirel propose de faire un dîner dans lequel assisteraient deux compagnons serruriers ; le dîner a lieu, à la fin du repas, messire Va Sans Crainte se place au milieu de la salle et fait un appel compagnonique ; Martirel se lève, et répond à cet appel ; alors les serruriers, ne doutant plus de ce dont il s'agissait, s'adressent à Martirel, une discussion très vive s'engage et l'on en vient aux voies de fait ; c'est bien mal commencer. Les serruriers se hâtent de faire savoir aux tanneurs ce qui se passe ; afin de s'assurer des faits, les tanneurs délèguent trois de leurs compagnons pour s'aboucher avec les cordonniers ; l'entretien a lieu, mais le langage des tanneurs n'a pas convenu aux cordonniers, et une lutte s'engage ; on se bat avec furie et les tanneurs en sont victimes. On

7. Il s'agit d'une corruption de « Messin », c'est-à-dire natif de Metz.



le comprend facilement, les tanneurs sont furieux, soit contre Martirel, soit contre ceux qu'il a reçus ; alors une assemblée générale des corps a lieu ; les tanneurs exposent les faits passés, déclarent que Martirel est un renégat et qu'ils ne veulent prendre aucune responsabilité de ses actes ; enfin les corps d'état décident de ne pas reconnaître pour compagnons les cordonniers et qu'on les combattra par tous les moyens possibles. »

Il en est une quatrième version, qui dédouane en partie le tanneur Marquerey du crime de trahison. Elle nous est contée par Toussaint Guillaumou, dit « Carcassonne le Bien aimé du Tour de France », compagnon cordonnier qui publia ses Mémoires en 1864 sous le titre *Les Confessions d'un Compagnon*. Guillaumou savait, et le rappelle, que les cordonniers avaient été compagnons du Devoir au XVII<sup>e</sup> siècle mais qu'ils avaient dû renoncer au compagnonnage « vers 1651 (...) traqué par le pouvoir d'alors<sup>8</sup> ». Il poursuit son récit de la renaissance des compagnons cordonniers par un fait divers :

« Vers la fin de 1807 mourut, à Angoulême, un vieux garçon nommé Langevin, que ses habitudes taciturnes et misanthropiques avaient fait surnommer *le vieux loup*. Ce vieux garçon fuyait le cabaret et l'orgie pour se livrer à l'étude ; aussi était-il généralement devenu le plastron des plaisanteries de ses camarades.

« Ce pauvre *vieux loup* mourut, laissant, pour payer les quelques dettes qu'il avait chez sa patronne (il travaillait chez une veuve), sa vieille culotte et sa veste, puis quelques livres, et, enfin, un vieux manuscrit.

« La veuve jeta aux orties veste et culotte, brûla les vieux bouquins et conserva le manuscrit, pour cette raison, peut-être, qu'elle n'y comprenait rien.

« Vers cette époque, *Feuillet*, dit *Metzin*, vint travailler chez elle, et, un jour, elle lui fit voir le manuscrit. Celui-ci, quoique ne s'y entendant guère plus que sa patronne, soupçonna cependant que cet écrit traitait du compagnonnage ; il le communiqua à son tour à un de ses amis, compagnon tanneur à Angoulême.

« Martyré [*ici Guillaumou insère une note : « Compagnon tanneur qui passe pour avoir créé les compagnons cordonniers »*], car c'était lui, comprit le parti que les cordonniers pouvaient tirer de cette pièce, qui était réellement une pièce de compagnonnage.

« Comment ce manuscrit était-il venu entre les mains de ce vieil ouvrier cordonnier ? C'était un secret mort avec lui, et que la tombe avait recouvert.

« Quelles furent aussi les raisons qui firent agir le compagnon tanneur dans cette circonstance ? Je n'ai pas à m'en préoccuper. Toujours est-il qu'il initia les cordonniers à leur pièce, leur apprit à la faire valoir, et ces derniers furent compagnons. Si, à cette époque, notre société, mieux avisée ou mieux conseillée, se fût annoncée comme créée *elle-même*, il est probable que, ne froissant la susceptibilité de personne, quelque corps l'aurait patronnée auprès des autres, et qu'une reconnaissance aurait eu lieu. (...) Le compagnon tanneur, fuyant la vengeance des siens, se fit soldat et partit pour l'armée d'Espagne, d'où il revint *chevalier de la Légion d'Honneur*. Il était encore, en 1836, brigadier de gendarmerie à Loches, près de Tours, où je l'ai vu, n'ayant aucun regret

8. C'est en effet à partir des années 1635 que les compagnons cordonniers se voient condamnés à Paris, Toulouse, Nantes, etc. d'abord par les maîtres pour débauches et insubordination, puis par les autorités ecclésiastiques pour pratiques impies, sacrilèges et superstitieuses, avec la condamnation de la Sorbonne, en 1655.



de ce qu'il avait fait autrefois. » Et Guillaumou écrivait aussi : « Ce fait sera contesté peut-être par ceux qui ne surent pas en tirer parti à l'heure voulue, mais il n'en est pas moins authentique. Une déclaration en fut faite en 1846, aux compagnons tanneurs, par le comité de la chambre des compagnons cordonniers de la ville de Lyon, et, certainement, les tanneurs conservent religieusement cette pièce, qui prouve que ceux-ci sont, en quelque sorte, étrangers au compagnonnage des cordonniers. »

Martin Saint-Léon, dans *Le Compagnonnage* (1901) reprend la version de Guillaumou et précise que le surnom du tanneur était *Poitevin l'Exterminateur des Margageats* (les margageats étant les ouvriers tanneurs indépendants, analogues aux renards chez les charpentiers).

Si le récit de Guillaumou comporte quelques détails authentiques en ce qui concerne le compagnon tanneur, le reste n'est à l'évidence qu'un récit inventé pour les circonstances. En effet, l'épisode du manuscrit détenu par « le vieux loup » est un grand classique du compagnonnage, dont l'histoire est émaillée de découvertes de vénérables manuscrits poussiéreux attestant des filiations antiques, des reconnaissances par d'autres corps, des créations d'ordres chevaleresques, où interviennent Salomon, Jacques de Molay et les templiers, Hiram, le duc d'Orléans, etc. Ici, le récit est typique du XIX<sup>e</sup> siècle, époque où les compagnons, plus instruits et lecteurs, s'appuient sur d'authentiques épisodes historiques pour justifier des épisodes nébuleux ou mythiques. Les tribulations des compagnons cordonniers au XVII<sup>e</sup> siècle ont été relatées dans de nombreux ouvrages et les compagnons du temps de Perdiguier ont découvert à cette époque-là seulement qu'ils avaient une légitimité qui permettait de se passer de l'épisode du tanneur félon. Il était beaucoup plus honorable de le faire servir de simple intermédiaire, présidant aux rites d'une réception qui n'était pas la sienne, plutôt que de se reconnaître comme les enfants d'un traître. La faute d'un père rejaillit toujours un peu sur ses enfants... Invoquer la découverte d'un Devoir du XVII<sup>e</sup> siècle permettait aussi d'apaiser la haine des compagnons tanneurs, dans l'espoir que cessent les persécutions.

En réalité, on sait peu de choses sur les rites des compagnons cordonniers du XVII<sup>e</sup> siècle et il y a fort à parier qu'ils étaient différents de ceux des cordonniers du XIX<sup>e</sup> siècle. En revanche, les rites de ces derniers sont extrêmement proches de ceux des compagnons tanneurs révisés vers 1804. La comparaison de leur rituel avec celui qui figure dans le *Secret des compagnons cordonniers dévoilé* (1858) atteste une transmission évidente de l'un à l'autre.

Je pense que la version rapportée par Simon s'approche de la vérité. Ce ne serait pas la première fois qu'un compagnon, victime de l'injustice de sa corporation, veuille la punir en la trahissant. Par ailleurs, le contexte était favorable à la renaissance des compagnons cordonniers. Après la Révolution, les ouvriers cherchent des structures associatives capables de les protéger, car la loi Le Chapelier a supprimé toutes les cadres du monde du travail, qu'il s'agisse des corporations ou des compagnonnages. Cette dernière forme est la seule qui subsiste, interdite par la loi mais tolérée par les pouvoirs publics tant qu'elle s'en tient à l'instruction et aux secours. C'est pourquoi les boulangers et les sabotiers se



constituent en compagnonnages, les Gavots et les tanneurs réforment leurs règles, et ce dès les toutes premières années du XIX<sup>e</sup> siècle.

En ce qui concerne les cordonniers, il est évident qu'ils passent, dès avant 1808, pour des sortes de compagnons irréguliers. On signale déjà des agressions d'ouvriers cordonniers sous l'Ancien Régime : à Bordeaux, par des tailleurs de pierre, en octobre 1776<sup>9</sup> et à Marseille, par les mêmes, en décembre 1787<sup>10</sup>. Ils s'allient même aux Gavots en 1758, à Angers, lors d'une grande bataille relatée par le compagnon vitrier Ménétra<sup>11</sup>. Les cordonniers font l'objet de violences de la part des compagnons tanneurs (déjà !), à Nantes en juillet 1802. En septembre 1807 aussi, à Chartres, une rixe violente les oppose déjà à des compagnons du Devoir<sup>12</sup>. Ils cherchaient donc à percer le secret du Devoir pour bénéficier des avantages supposés ou réels de l'initiation et du système d'assistance mutuelle procuré par un réseau de mères sur le tour de France. Dans ces conditions, le premier compagnon venu, dont la langue était bien déliée par le vin et la rancœur, constituait une aubaine. On remarquera que dans le récit de Simon, à peine en possession des formules de reconnaissance, le cordonnier vient se présenter chez les tanneurs et que ce récit ressemble étrangement à celui des quatre premiers compagnons boulangers qui viennent, en novembre 1811, se faire reconnaître inconnu par les compagnons doleurs de Blois.

Quant au tanneur dont le nom est tantôt orthographié Marquerey, Martirel, Martiret ou Martyré, il s'agit d'un personnage bien réel. Comme l'indique Guillaumou, il vivait bien à Loches, en qualité de gendarme. Il est mentionné en 1836 sur un état de recensement. Il est dit être marié et âgé de 53 ans ; son prénom est Louis François<sup>13</sup> et son patronyme Marquiret. Par ailleurs, il a bien été titulaire de la Légion d'Honneur et son dossier, conservé aux Archives nationales<sup>14</sup>, nous apprend qu'il est né le 25 août 1783 à La Guerche, commune d'Indre-et-Loire frontalière de la Vienne, d'où le surnom compagnonique de l'intéressé (Poitevin).

Ce dossier est intéressant car il apporte des précisions sur l'intéressé. On y apprend que Marquiret n'était pas le fils d'un tanneur mais d'un notaire royal de La Guerche, prénommé Louis. Cela semble contredire la version de Simon rapportée plus haut, mais peut-être y eut-il bien un prêt du père au fils, via la société des compagnons. On y découvre ensuite les états de service du fils, gendarme à cheval, « entré au service au 86<sup>e</sup> régiment de ligne le 6 Brumaire an 13 ». Cette date du calendrier républicain correspond au 28 octobre 1804. Étrange coïncidence : le 28 octobre, c'est le jour de la Saint-Simon, fête des compagnons tanneurs-corroyeurs du Devoir ! En tout cas, Marquiret n'a pu être compagnon bien longtemps, puisque né en 1783, il a été reçu au plus tôt en 1801, à 18 ans. Il passe ensuite au 118<sup>e</sup> régiment le 25 août 1808, puis est nommé caporal le 9 septembre 1810. Il est sergent le 3 décembre 1811, grenadier au 1<sup>er</sup> régiment de l'ex-garde impériale le 1<sup>er</sup> mars 1812, caporal au 2<sup>e</sup> régiment le 29 juillet 1813, sergent au 1<sup>er</sup> régiment le 29 octobre 1813. Il est ensuite incorporé aux grenadiers de la garde royale du 23 juillet 1814 au 22 novembre 1815, puis admis gendarme à cheval dans la Compagnie d'Indre-et-Loire le 4 avril 1816 par décision ministérielle du 31 mars. Voilà pour ses états de service.

9. Arch. dép. Gironde, 12 B 355, cité par J. Cavaignac : *Le Compagnonnage dans les luttes ouvrières au XVIII<sup>e</sup> siècle, l'exemple de Bordeaux*, Paris, Bibl. de l'école des chartes, t. 126, 1969.

10. Arch. comm. de Marseille, BB 287, cité par E. Isnard : « Documents inédits sur l'histoire du Compagnonnage à Marseille au XVIII<sup>e</sup> siècle », in *Mémoires et documents pour servir à l'histoire du commerce et de l'industrie en France* (1916).

11. J.-L. Ménétra : *Journal de ma vie* ; Paris, Albin Michel, 1998, p. 57.

12. E. Martin Saint-Léon : *Le Compagnonnage* (1901), p. 106 de la réédition due à la Librairie du Compagnonnage.

13. En réalité, l'acte de baptême du 25 août 1783 porte « François Louis ».

14. Cote : LH 1750/55 dossier Marquiret François Louis ; n<sup>o</sup> d'ordre 29754, ancien n<sup>o</sup> : 48795..

Au chapitre des « campagnes et blessures », on apprend qu'il « a fait les campagnes de l'an 13, 14, 1806, 1807 en Prusse, 1808, 1809, 1810, 1811, 1812 en Espagne, 1813 en Prusse, 1814 et 1815 dans l'Intérieure. » Ces dates laissent perplexes, car elles infirment la version de Guillaumou selon laquelle il se serait engagé après sa trahison, en 1808, pour la guerre d'Espagne. Or, Marquiret était avant 1807 en Prusse et en 1808, en Espagne. Mais il est possible qu'il ait trahi à la faveur d'une permission ou en garnison à Angoulême, avant de se rendre en Espagne.

Marquiret a été « blessé d'un coup de feu à la jambe gauche le 19 mars 1811 à Polo, blessé d'un coup de baïonnette au menton à St Martin de Mirenda, en Espagne. »

Le 2 avril 1814, il est nommé par l'Empereur Napoléon I<sup>er</sup> chevalier de l'Ordre de la Légion d'honneur. À Châtellerault, le 24 décembre 1816, il signe son serment de fidélité au Roi (car entre temps l'empereur avait été déchu et Louis XVIII était monté sur le trône) puis demande un nouveau brevet, alors qu'il est en résidence à Bourgueil. Seconde coïncidence : il répond à un courrier de l'administration reçu le 14 août 1820... le 28 octobre 1820 (encore à la Saint-Simon !).

Le dossier ne renferme pas d'autres éléments pouvant nous éclairer sur sa carrière, si ce n'est la date de son décès : 12 juillet 1867. Le lieu n'est pas précisé.

### 3. – Les conséquences de la trahison de Marquiret

L'initiation des ouvriers cordonniers au compagnonnage du Devoir n'avait pas fait l'objet d'une reconnaissance par les autres corporations des rites de Maître Jacques et du Père Soubise. Elle était fondée sur une trahison. Elle entraîna aussitôt la convocation d'une assemblée générale de tous les corps, qui eut lieu à Nantes, le 26 mai 1808, soit quatre mois après l'initiation des premiers cordonniers. Elle réunit 18 corporations, représentées par deux ou trois délégués. Le procès-verbal de cette assemblée, qui fut diffusé auprès de toutes les villes et sièges des corps concernés, nous apprend que les tanneurs « avait été trahit par un mauvais sujet de leur corps qui par faiblesse avait communiqué quelque petite choses aux cordonniers concernant leur respectable devoir, et pour abréger a toutes les mauvaises suites qui aurait pu en survenir, ils ont donné connaissance à tous les corps d'état du compagnonnage qui existes dans notre ville, que leur intention n'était nullement dadérer ces vils corps d'état pour avoir communication dans leur sossité et qu'au contraire, ils faisait serment de verser et céder plutôt la dernière goutte de leur sang que de déshonorer tous les corps d'état de compagnonnage en général. » Les sociétés présentent, en apposant la signature de leurs délégués, déclarent « nous avons proclamé tous ensemble d'une anime voix de ne jamais approuver les cordonnier pour compagnions sorti de tanneur et corroyeur et prometons sur la loy de dieu et de notre devoir de leur prêter main forte à toute occasion qui se présentera à se sujet. ».

Ce pacte est observé durant une quarantaine d'années et on ne compte plus les agressions, violences, insultes, chansons satiriques<sup>15</sup>, meurtres parfois, dont furent victimes les compagnons cordonniers de la part des tanneurs, charpentiers, blanchers-chamoiseurs, couvreurs,

15. Douze chansons, par exemple, de J.-F. Piron dit *Vendôme la Clef des Cœurs*, avant qu'il se montre sensible aux idées de Perdiguier (cf. la biographie de Piron in *Fragments d'histoire du Compagnonnage*, n° 2).



« La rixe », gravure de Jules Noël pour l'article sur les Compagnons du tour de France paru dans *L'Illustration* du 29 novembre 1845.

tailleurs de pierre, etc. Les violences s'exercent à l'encontre de compagnons rencontrés dans les rues, ou bien lorsqu'ils se forment en cortège pour une conduite ou pour assister à la messe le jour de la Saint-Crépin, ou encore chez leur mère. Toutes les archives des tribunaux correctionnels des grandes villes du tour conservent des dizaines de procès-verbaux et de condamnations, que ce soit à Paris, Blois, Tours, Saumur, Nantes, Bordeaux, Agen, Toulouse, Marseille, Avignon, Lyon, pour n'en citer que quelques unes. Toussaint Guillaumou, dans ses *Confessions*, en a rapporté maints exemples.

Ce qui frappe, c'est la rapidité avec laquelle le compagnonnage des cordonniers s'est propagé de ville en ville à partir d'Angoulême. Dès août 1809, on relève à Nantes une rixe entre tanneurs et cordonniers, ces derniers étant au nombre de soixante à quatre-vingts. Une expansion si rapide atteste qu'il existait une structure apte à se transformer en compagnonnage, car elle possédait déjà un réseau de mères et pratiquait le tour de France. Il est vraisemblable que les premières réceptions ont été massives, qu'elles se sont faites par dizaines d'ouvriers à la fois. Le même constat a été fait à propos des premiers compagnons boulangers, dès 1811.

Les persécutions dont furent victimes les cordonniers décréurent après 1848. L'état d'esprit des ouvriers tendait vers une fraternité générale et les compagnons commençaient à être sensibles aux messages pacifiques de Perdiguier et de quelques autres. De sorte qu'après bien des pourparlers, les compagnons tondeurs de drap les adoptèrent comme leurs enfants le 18 novembre 1850. Signent le procès-verbal de reconnaissance les blanchers-chamoiseurs, les toiliers, les chapeliers, les tisseurs-ferrandiniers, les sabotiers et les vanniers. Les compagnons tailleurs de pierre et les couvreurs donnent leur accord verbal. En revanche, les cordiers, doleurs et tourneurs ne le peuvent. Quant aux autres corps, ils ne sont pas présents et réserveront longtemps encore leur accord, voire même refuseront de le donner (il s'agit des charpentiers, plâtriers, menuisiers, serruriers, vitriers, forgerons, maréchaux, charrons, selliers, bourreliers, teinturiers, cloutiers et Quatre corps). Quant aux tanneurs, il n'est pas question pour eux de reconnaître les cordonniers. L'épisode du 25 janvier 1808 n'est pas oublié et lors d'une assemblée générale de tous les corps, tenue à Paris le 11 mai 1851, dans le but de faire reconnaître les boulangers, un compagnon tanneur prit

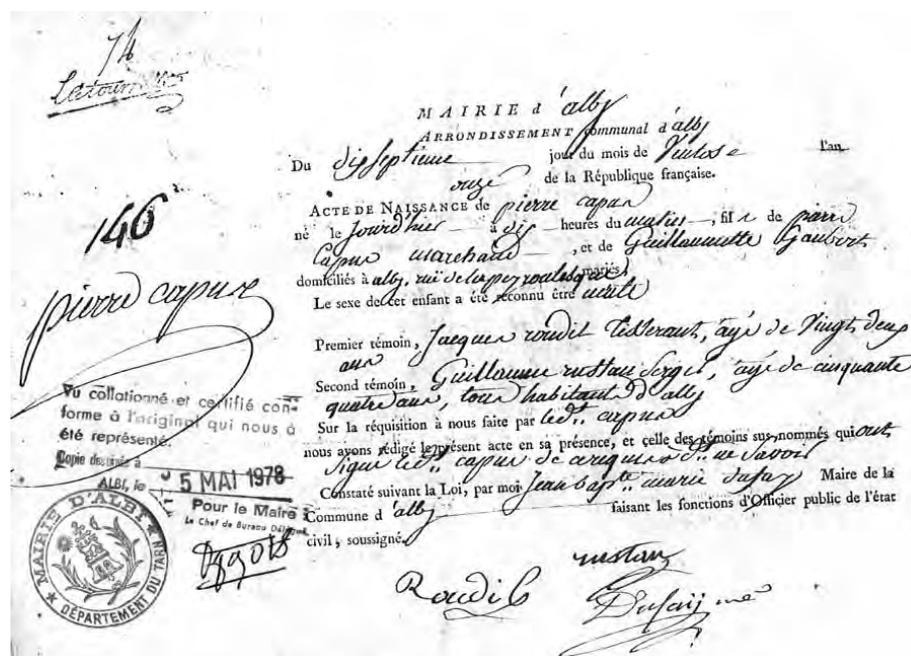
la parole pour déplorer se trouver dans une assemblée où avaient pris place des compagnons cordonniers...<sup>16</sup>

## II. – UN CORDONNIER NOMMÉ CAPUS.

### 1. – Jeunesse

C'est dans ce contexte, fait de mépris et d'agressions, que se déroule la vie d'un cordonnier qui va s'imposer peu à peu par sa sagesse, son travail et son talent littéraire. Pierre Capus est né à Albi (Tarn) le 17 ventôse an XI, soit le 8 mars 1803. Son père, prénommé Pierre, était marchand tisserand rue de la Peyroulesque. Il était alors âgé de 28 ans et il est probable que l'enfant était son premier né car il lui a donné son prénom, comme c'était l'usage. Il ne savait pas écrire, ni même signer son nom. Quant à la mère de notre futur cordonnier, elle se nommait Guillaumette Gaubert.

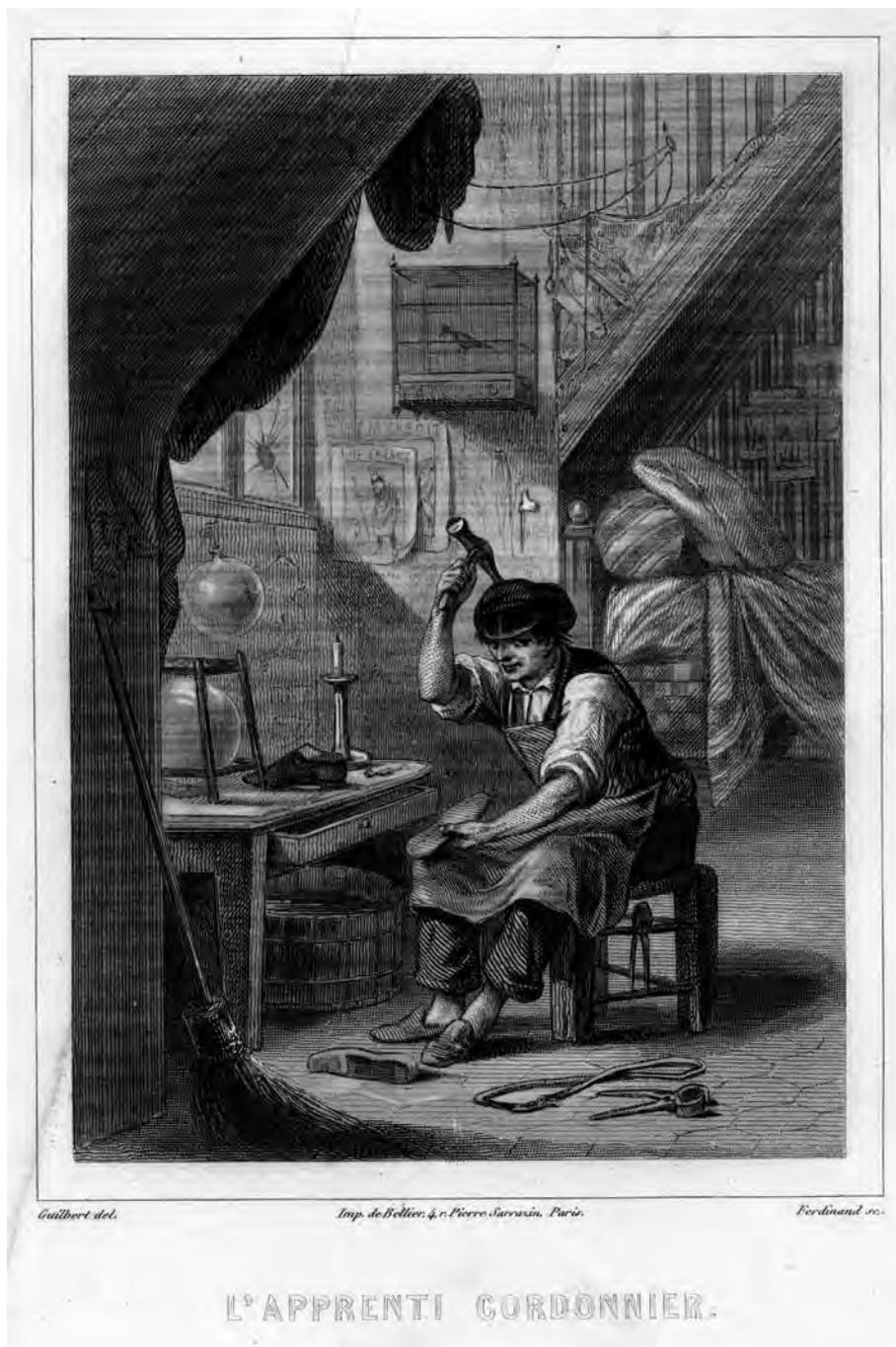
Acte de naissance de Pierre Capus à Albi, le 17 ventôse an XI.



Nous ignorons tout des premières années de notre Albigeois. On peut supposer qu'il reçut une instruction de base à l'école primaire de la ville, jusqu'à l'âge de douze ans, instruction qu'il compléta par la suite grâce à ses lectures et par son goût d'apprendre. Il perdit son père prématurément, en 1820<sup>17</sup>. Pierre Capus fils n'avait alors que 17 ans et son père 45. Probablement était-il déjà sur le point d'achever son apprentissage de cordonnier. Ensuite, fut-il reçu compagnon du Devoir et accomplit-il son tour de France ? Si sa réception a eu lieu à l'âge habituel de ses pairs, il faut la situer entre 1822 et 1828, le jeune Capus étant âgé de 19 à 25 ans. Mais une biographie anonyme parue en 1897 dans le journal *L'Union Compagnonnique* situe plus tard son entrée dans le compagnonnage. Nous y reviendrons.

16. *Le Compagnonnage des boulangers et pâtisseries du Devoir de 1811 à 1960* : Paris, Collège des Métiers de l'Association Ouvrière des Compagnons du Devoir, 1979, p. 80.

17. Sa veuve lui survivra jusqu'en 1856.



« L'apprenti cordonnier », illustration de Conte : *Paris en chansons*; Paris, Krabbe, 1855. Remarquer sur l'établi les deux globes de verre ou « boules de cordonnier » servant à diffuser la lumière de la chandelle et dessous le « baquet de science » pour tremper le cuir; sur le sol, une forme, un tire-pied et une pince; au fond, un oiseau en cage (linotte), compagnon traditionnel du cordonnier. Sous la cage sont accrochées deux célèbres images d'Épinal : celle du Juif errant, le cordonnier Ahasvérus ou Isaac Laquedem, et celle du cordonnier qui affiche l'enseigne « Crédit est mort, les mauvais payeurs l'ont tué. »

## 2. – Cordonnier dans l'infanterie

À une époque indéterminée, il entre dans l'armée comme bottier au 63<sup>e</sup> régiment d'infanterie de ligne. Les régiments comportaient alors des ouvriers de divers métiers — maréchaux-ferrants, selliers, bourreliers, charrons, tailleurs, charpentiers, boulangers, cuisiniers et cordonniers — afin de pourvoir aux déplacements des troupes, leur transport, leur hébergement, leur nourriture et leur habillement.

Dans les années 1830, le 63<sup>e</sup> régiment d'infanterie était en garnison dans le département des Landes. C'est à cette époque que réapparaît Pierre Capus. Le 19 juillet 1831, l'officier d'état civil de la commune de Saint-Esprit<sup>18</sup>, située à quelques km de Dax, enregistre la déclaration de « Pierre Capus, cordonnier dans la compagnie des ouvriers du soixante troisième régiment de ligne en garnison à la citadelle y demeurant, âgé

18. Cette commune a quitté le département des Landes pour être rattachée au département des Pyrénées-Atlantiques en 1857. Elle constitue aujourd'hui un quartier de la ville de Bayonne.



Cordonniers militaires.  
Carte-photo, s.l.n.d. (vers  
1900). Coll. L. Bastard.

de vingt-huit ans ». Celui-ci déclare la naissance d'un garçon né la veille, de lui et de Marceline Larousse, couturière, habitant la commune. L'enfant est prénommé Louis Jules. Les deux témoins du déclarant sont un serrurier et un cordonnier du régiment, alors en garnison à la citadelle de Saint-Esprit.

Voilà notre cordonnier père d'un enfant illégitime, car né hors mariage. Pourquoi n'a-t-il pas épousé auparavant la jeune femme ? Peut-être n'a-t-il pas obtenu l'autorisation de ses supérieurs militaires, alors que cela était alors obligatoire. Peut-être aussi la jeune femme n'a-t-elle pas obtenu le consentement de ses parents, car elle n'est âgée que de 20 ans et 6 mois, et donc mineure. Nous verrons plus loin qu'un obstacle de nature juridique est certainement survenu de ce côté-ci.

### 3. – Première œuvre poétique

Le 8 janvier 1833, survient un autre événement qui va nous fournir de nouvelles informations sur Capus. Ce jour-là, dans la matinée, décède dans une maison particulière de la ville de Dax le capitaine Pierre Loisel, âgé de 46 ans<sup>19</sup>. Ce dernier est l'un des officiers du 63<sup>e</sup> régiment d'infanterie, qui s'est déplacé en garnison de Saint-Esprit à Dax. Les circonstances de ce décès n'ont pas laissé de traces dans la presse locale. En revanche, peu après, un dénommé Capus, « soldat au 63<sup>e</sup> de ligne » publie une longue *Épître au Destin, sur la fin déplorable de M. Loisel, capitaine au 63<sup>e</sup> régiment de ligne, mort tragiquement à Dax, département des Landes*<sup>20</sup>. Ce « Capus, soldat », ne fait qu'un avec notre compagnon cordonnier<sup>21</sup>. En 134 alexandrins, il exprime sa douleur devant la mort inexplicable de son capitaine, qui s'est suicidé. Il lui reproche son geste, qui devance et enfreint la volonté divine mais conclut : « Adieu donc, vieux soldat, adieu, mon capitaine, / A ton subordonné ne porte point de haine ; / Les reproches cruels que je te fais ce jour / Ne sont que le regret du plus sincère amour. » Le style, les nombreuses références

19. Acte de décès n° 6.

20. Cette épître en quatre pages, imprimée à Dax chez P. Senget, sans date, est consultable à la BnF sous la cote Ye 39818.

21. Dans *La Littérature française contemporaine*, t. II, Paris, Félix Daguin, 1846, Charles Louandre et Félix Bourquelot signalent la parution de *Mouton Cœur-de-Lion* (1838) et de *Napoléon-le-Grand* (1841) par H.-A. Capus « ex-soldat au 63<sup>e</sup> de ligne, dit Albigeois, l'ami des arts, élève de la nature ». Il y a cependant erreur sur les initiales du prénom. Ces auteurs renvoient à un autre ouvrage : *France littéraire*, tome II, page 47, que je n'ai pu consulter.

(douze) aux divinités de la mythologie grecque, caractérisent les poésies de Pierre Capus. Il s'agit donc de la première œuvre connue, car imprimée, d'Albigeois l'Ami des Arts.

#### 4. – Son mariage.

Dans les mois qui suivent, il abandonne la vie militaire pour revenir dans sa ville natale. En effet, le 21 juin 1833, il se présente à la mairie d'Albi pour déclarer la naissance d'un second enfant, né l'avant-veille<sup>22</sup>. Il s'agit d'une fille, qui est prénommée Eucharis Olimpe. La mère est Marie Marcelline Larousse, couturière, âgée de 22 ans, originaire de Navarreins (Basses-Pyrénées, les Pyrénées-Atlantiques d'aujourd'hui). Le couple demeure rue de la Peyrolesque, probablement dans la maison des parents Capus. L'enfant est né dans la même rue, « en la maison de la veuve Gaubert », sans doute sa grand-mère paternelle ou une parente.

L'année suivante, le 26 septembre 1834, une sage-femme vient déclarer en mairie d'Albi la naissance d'un troisième enfant, né la veille chez la veuve Gaubert, rue de la Peyrolesque, auquel elle donne les nom et prénoms de Capus Joseph Achille, « fils de Pierre Capus, cordonnier, absent pour affaires » et de Marie Marcelline Larousse, couturière. Dès le lendemain, Pierre Capus est de retour à Albi et vient reconnaître l'enfant.

On remarquera, d'une part que le couple n'est toujours pas marié alors que Capus est revenu à la vie civile et que sa compagne est majeure, et d'autre part que le premier prénom des enfants est chrétien — Louis, Eucharis<sup>23</sup> (abréviation d'Eucharistie), Joseph — tandis que le second est issu de l'histoire ou de la mythologie gréco-romaine : Jules (César), Olympe, Achille. Cela devait donner satisfaction à chacun des parents.

Enfin, le 27 janvier 1836, le couple régularise son union devant le maire d'Albi<sup>24</sup>. L'acte nous apporte des précisions sur la compagne, qui est alors dénommée « Hours Marie surnommée Marcelline », née à Navarreins le 14 février 1811, « fille majeure de père inconnu et de Marie Hours sans autre désignation, laquelle dite D<sup>elle</sup> Hours Marie surnommée Marcelline a déclaré conformément à l'avis du Conseil d'État du trente mars mil huit cent huit que ses véritables nom et prénom sont Hours Marie et que c'est par erreur que dans les actes de naissance de ses enfants (...) on a substitué au nom de famille celui de Larousse<sup>25</sup> et qu'on a ajouté le prénom de Marcelline qui est un surnom d'autre part. » On comprend mieux les difficultés qui ont dû retarder le légitime mariage des époux, la jeune couturière étant probablement une enfant abandonnée ou délaissée par une mère victime de l'opprobre générale. Cette dernière n'est d'ailleurs pas présente au mariage.

Jusqu'en 1836, seuls les actes d'état civil et la publication de l'*Épître au Destin* permettent de reconstituer les trente-trois premières années de la vie professionnelle et familiale de Pierre Capus. Mais elles ne nous apprennent rien sur sa vie compagnonnique, laquelle débute véritablement après cette date, selon la biographie parue dans *L'Union Compagnonnique* du 17 janvier 1897. Mais celle-ci est sujette à caution.



*Épître au Destin sur la fin déplorable de M. Loisel, capitaine au 63<sup>e</sup> régiment de ligne, mort tragiquement à Dax, département des Landes, par Capus, soldat au 63<sup>e</sup> de ligne.*

22. Acte de naissance n° 565.

23. Ce curieux prénom est repris par Capus en 1848, dans sa *Réponse du citoyen Louis Vincent*, lorsqu'il interroge le prolétaire : « Souffrirais-tu [...] que ta fille Eucharis pour voiler son blanc sein, vende au riche son cœur et sans autre dessein que de vouloir paraître un peu plus fortunée... » (en d'autres termes, qu'elle se prostitue).

24. Acte de mariage n° 8.

25. Corruption possible de « la Hours », comme ont pu l'appeler les habitants de son village.



Pierre Capus, photographie illustrant l'article de *L'Union Compagnonnique* du 17 janvier 1897.

## 5. – Vie compagnonnique.

En 1836, donc l'année même de son mariage, Capus aurait perdu sa compagne. Son décès ne figure cependant pas sur les registres de l'état civil d'Albi, mais il a pu survenir sur une commune voisine ou lors d'un déplacement. Ce serait à la suite de ce drame que Pierre Capus aurait intégré les rangs des compagnons cordonniers du Devoir. Il aurait été inscrit aspirant à Toulouse, la ville la plus proche d'Albi où se trouvait un siège. Quittant Toulouse, il aurait effectué son tour de France en passant par Narbonne, Béziers, Montpellier et c'est à Marseille, le 15 août 1837 (pour l'Assomption) qu'il aurait été reçu compagnon sous le nom d'Albigeois l'Ami des Arts. Cette affirmation du journal *L'Union Compagnonnique* est confirmée dans la liste des souscripteurs du recueil de chansons *La Lyre du Devoir*, de Jules Lyon (1846), où figure, parmi les compagnons de Toulon : « Albigeois, dit l'Ami des Arts, Marseille, 15 août 1837 ». Cette date est celle de sa réception, comme il en est de même à la suite du nom de chaque compagnon souscripteur.

Si l'admission d'hommes mariés est impossible à cette époque, celle d'un veuf de 33 ans était autorisée. Pourtant, en 1865, Capus écrivait à mon arrière grand-père qu'il se réjouissait de la reconnaissance des cordonniers par les tanneurs survenue en juillet, « union que je cherchais depuis 40 ans sur ce tour de France teint de notre sang précieux et arrosé de nos larmes amères. » Et dans sa chanson *La Fraternité* (1865), il compose ces deux vers : « Quarante ans sur le tour j'ai poursuivi ma tâche, / Mon cerveau n'eut jamais un instant de repos. » Il faudrait donc en déduire que Capus a été reçu compagnon quarante ans avant 1865, soit en 1825, à l'âge de 22 ans, ce qui serait dans l'ordre des choses. Peut-être veut-il affirmer ainsi qu'il milita pour une reconnaissance des cordonniers avant même d'être reçu compagnon, dès qu'il apprit son métier. Ou bien peut-être fut-il admis aspirant dans les années 1820, avant de poursuivre sa carrière dans l'armée, ce qui l'a empêché d'être reçu compagnon. Ou tout simplement qu'il exerce son métier de cordonnier depuis quarante ans.

*L'Union* nous indique qu'il demeura environ un an à Lyon, puis qu'il arriva à Paris en 1845, où il resta sept ans. En 1852, il était à Nantes et c'est là qu'il participa à un grand banquet groupant des compagnons de plusieurs corporations. Il y fut fêté comme un prestigieux compagnon. Cependant, un jeune couvreur, *Parisien le Décidé*, ayant prit part au banquet et s'étant lié d'amitié avec Capus, fut exclu par ses coteries. Une assemblée générale s'en suivit. Le jeune homme fut conduit jusqu'à sa cayenne. On y chanta une chanson d'Albigeois qui fit fléchir le cœur des couvreurs et Parisien fut réintégré. Puis Capus poursuivit sa route. Il était en 1855 à Bordeaux et l'année suivante il serait revenu à Albi. Il n'en serait reparti que dix ans plus tard, pour se rendre à Bordeaux à l'occasion d'une exposition. De retour dans sa ville natale, il y serait décédé en 1881.

Plusieurs points de cette chronologie sont manifestement erronés car démentis par les lieux et dates d'impression de ses œuvres et par d'autres sources, en particulier la correspondance qu'il échangea avec mon arrière grand-père en 1865 et 1866.



Cordonnier au travail; gravure illustrant la monographie *Le Gniaffe*, de Pétrus Borel (1850).

En effet, il est évident qu'il ne cessa de voyager durant au moins trente ans, alternant des retours à Albi et des déplacements dans diverses villes de France. Dans une lettre du 3 août 1865, il écrit : « Je suis très satisfait de mon septième Tour de France et je le serai autant de mon huitième. » et dans sa chanson *La Fraternité* (1865), se trouve ce vers : « Pour elle j'ai sept fois fait le beau tour de France. ». Cette itinérance permanente, peut-être déclenchée par le deuil, se mua en apostolat comme on le verra.

Relevons pour le moment quelques dates et lieux, qui confirment le nomadisme de Capus et ses multiples allers-retours du nord au sud de la France..

En 1838, il est à Lyon où il publie son poème *Mouton Cœur-de-Lion ou l'honnête criminel*.

En 1839 et 1840, il se trouve à Saint-Étienne, où il exécute ses deux bottes chefs-d'œuvre, la « Napoléonienne » et la « Mythologique ».

En 1840, il publie à Toulon sa complainte *Le Droit au travail*.

En 1840 encore, il édite à Paris son poème *Napoléon le Grand, ses amis, ses traîtres et ses bourreaux*.

En 1844, il édite à Tours ses *Conseils d'un vieux compagnon à son fils*.

Était-il à Paris en 1845 et y demeura-t-il sept ans, comme l'indique le journal *L'Union Compagnonnique* ? Sans doute moins longtemps, puisque c'est en 1845 qu'il édite à Albi son poème *À Lapérouse*. Et il est à nouveau à Toulon, en 1848 et 1849, pour faire imprimer sa *Réponse du citoyen Louis Vincent, électeur, au citoyen André Marius, représentant du Var, sur son refus au vote du droit au travail* puis ses *Conseils d'un ouvrier socialiste au citoyen Louis-Napoléon Bonaparte*, enfin, en 1851, son poème *À Bourguignon le Modèle des Vertus*. Mais c'est entre ces deux dates, en 1850 qu'il se trouve à Paris pour y confectionner l'étonnante « botte impériale » dédiée à Louis Napoléon Bonaparte.

Le 20 septembre 1852, selon *L'Union*, il était à Nantes pour participer au premier banquet compagnonnique rassemblant toutes les corporations.

Il est à Bordeaux en 1855 et y édite sa *Réponse à la Vérité au Tour de France*. C'est dans cette ville aussi, selon *L'Union*, qu'il réalise un chef-d'œuvre en forme de petit temple compagnonnique renfermant une statue de la Vierge.

En 1856, c'est à Marseille qu'il publie la *Lyre compagnonique*. Il y sympathise avec Léon Castagné, *La Clef des Cœurs l'Albigeois*, compagnon chapelier, et ils échangent leurs compliments en vers<sup>26</sup>.

Le 5 avril 1861, le maire d'Albi lui délivre un passeport pour se rendre à Paris.

En 1864, il était encore à Albi (ou y était rentré), puisqu'il y publie son poème comique en occitan *Toumiou ou Lous Tres malhurs de Catin et de Bernat*.

La même année 1864, il fait imprimer à Béziers son poème comique *Monsieur Duval avocat et ses deux maîtres cordonniers-bottiers* ainsi que son poème *À la Pologne*. Il faut noter que ces deux publications s'achèvent par le rappel des poursuites pour contrefaçon par « Le sieur Capus » et les date et lieu de sa résidence du moment : Saint-Chinian (Hérault), janvier 1864.

On aura remarqué que plusieurs de ses œuvres ont été imprimées à Toulon, en 1840, 1849, 1851. Capus y revint à d'autres moments de sa vie car l'un de ses deux fils (le seul ?) y vivait. En décembre 1865, il écrit dans une lettre à mon arrière-grand-père : « Dans le courant de 7<sup>bre</sup> sachant l'épidémie [de choléra] qui ravageait Toulon j'y fus pour voir mon fils. »

À partir de 1865, son parcours est mieux connu grâce à ses lettres et d'autres pièces. On sait que vers le 7 janvier, il arrive à Tours, où il loge chez le Père des compagnons cordonniers, nommé Bourcier ou Boursier<sup>27</sup>.

En février, il quitte Tours pour Nantes. Il s'arrête ensuite à Cognac. A partir du mois de mai avec certitude, mais sûrement avant, il est à Bordeaux. Il quitte la ville le 8 juillet, passe par La Réole et Marmande, puis du 18 juillet au 16 août il s'arrête à Agen. Il réside à Toulouse en août. En septembre il se rend à Toulon pour voir son fils. Son état de santé l'oblige à s'arrêter à Agde, où il se trouve encore au début du mois de décembre. Ensuite il se rend à Montpellier puis à Béziers. Il y est encore en janvier 1866. Il revient à Agde au cours du premier semestre puis retourne à Béziers le 5 juin.

26. Jules Mounié dit *La Sagesse l'Albigeois*, C.: Chapelier : *Biographie et chansons du Commandant Bouchard dit La Prudence le Bourguignon, compagnon chapelier*; Toulouse, impr. Marquès, 1897. Les contacts entre Capus et Castagné sont signalés p. 100 : « Du temps qu'il travaillait à Marseille, en même temps que l'illustre Capus, *Albigeois*, l'Ami-des-Arts, C.: cordonnier, il en composa beaucoup ; ils s'en dédiaient les uns aux autres tous les huit jours. » Suivent deux couplets et un refrain où Capus est qualifié de « barde du Tour de France ». Léon Castagné, né à Castres le 11-4-1837, est reçu à Ste-Bazeille le 1-11-1852 (à 15 ans!), puis il accomplit la campagne d'Italie sous Napoléon III, ce qui lui vaut la médaille militaire en 1859. Il était membre de la loge *L'Encyclopédique* de Toulouse.

27. Arch. dép. Indre-et-Loire, 4 M 315 (liste des voyageurs descendus dans les hôtels de Tours).



Il écrit encore un long poème à la mémoire du compagnon tanneur *Tourangeau l'Exemple de la Sagesse* (J.-N. Bastard père) décédé le 12 juin 1866.

## 6. – Son décès

Quand et où Pierre Capus est-il décédé ? L'auteur de la notice biographique publiée dans le journal *L'Union Compagnonnique* commet une erreur évidente en indiquant qu'il est mort à Albi en 1881. Son acte de décès ne figure pas sur les registres de la ville. De plus, le journal *La Fédération Compagnonnique*, qui paraissait depuis novembre 1880, n'aurait pas manqué de faire état de la disparition d'une si grande figure gagnée aux idées d'union entre les sociétés. Il n'est pas mentionné par les compagnons dans leurs Mémoires, articles et compte-rendus de congrès après la guerre de 1870. C'est donc qu'il est décédé avant cette date.

Toutefois, dans un article paru en 1927 dans *Le Compagnonnage*, le compagnon chapelier Milcent<sup>28</sup> écrit ces lignes : « J'ai connu Capus à Albi, au premier banquet de la Fédération, en septembre 1875, il avait alors 66 ans. » Cette affirmation est douteuse. Capus ne pouvait être âgé de 66 ans en 1875 puisque, né en 1803, il en aurait eu 72. La Fédération Compagnonnique de tous les Devoirs réunis a été fondée en 1874 mais c'est à Albi, en 1831, que s'est créée la première société d'anciens compagnons réunis. N'y aurait-il pas eu une confusion dans la mémoire de Milcent, compagnon très âgé, qui évoquait des faits vieux de plus de cinquante ans ? N'aurait-il pas rencontré Capus lors d'un banquet de la société des anciens compagnons réunis d'Albi, dix ans plus tôt, en 1864-1865, plutôt que lors d'un banquet de la Fédération ? Hypothèse douteuse également, car Milcent, né en 1856, n'était âgé que de huit ou neuf ans.

La seule mention qui paraisse fiable est celle donnée par mon arrière-grand-père dans un écrit non daté, intitulé *Mes idées sur le Compagnonnage*. Après avoir relaté sa rencontre avec Albigeois, il indique : « Depuis son départ il ne cessa pas de correspondre avec moi, mais la mort inflexible est venu le prendre en 1867 ». Il avait d'abord écrit « 1866 » puis a transformé le dernier chiffre, ce qui peut laisser un doute sur l'une ou l'autre date, mais il est clair que le décès de Capus n'est pas postérieur. Au demeurant, les archives de mon arrière-grand-père ne comportent aucun écrit de lui au-delà du 12 juin 1866.

Quant au lieu de son décès, il demeure pour le moment inconnu. Interrogées, les services d'état civil d'Albi, Saint-Chinian, Béziers, Agde, Agen, Bordeaux, Narbonne, Carcassonne et Toulon ont déclaré n'en avoir trouvé aucune mention dans leurs registres<sup>29</sup>.

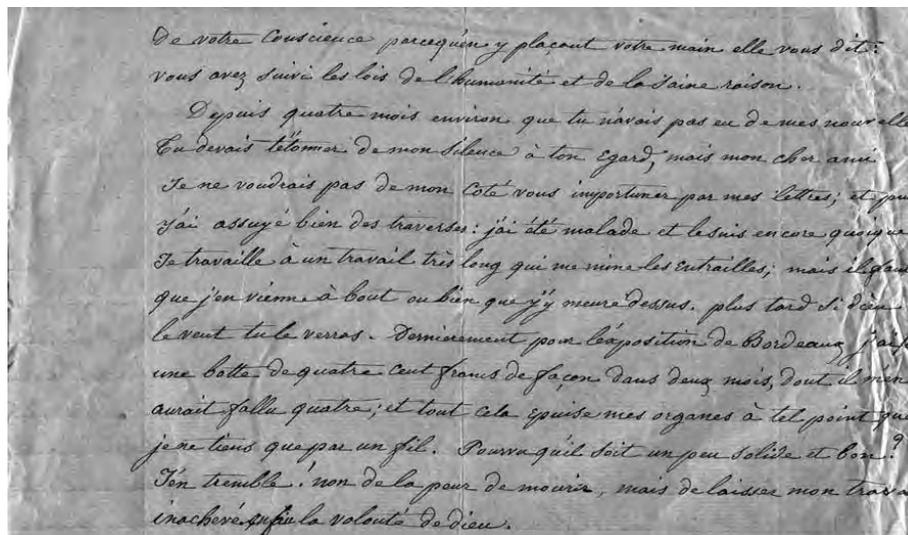
## 7. – « Un travail qui me mine les entrailles »

En 1866, Capus était âgé de 63 ans, ce qui était à cette époque un âge où la mort emportait un bon nombre d'ouvriers usés par le travail et des conditions sanitaires médiocres. Dès 1865, le vieil Albigeois sentait que ses jours étaient comptés. Dans ses lettres à mon arrière-grand-père, il exprime cette crainte à plusieurs reprises et donne des détails sur son état de santé. Lettre du 19 juillet 1865 : « Si Dieu me prête vie

28. Gustave Milcent, né à Notre-Dame-de-Riez (Vendée) le 17-12-1856, fut reçu à Albi le 25-7-1875 sous le nom de *La Belle Conduite le Vendéen*; comme Castagné, il était membre de la loge « L'Encyclopédique » de Toulouse.

29. Il conviendrait d'explorer les archives notariales d'Albi. Capus y possédait peut-être quelques biens et, après sa mort, un notaire a dû régler sa succession. Le ou les actes alors rédigés doivent comporter les lieu et date du décès.

Extrait d'une lettre de Capus à J.N. Bastard (d'Agde, 10 décembre 1865) où il lui explique qu'il a entrepris un « travail très long qui me mine les entrailles ».



encore quelque temps je n'en resterai pas là. » ; lettre du 3 août 1865 : « Ô ! grand cœur ! que Dieu m'accorde la grâce de te revoir encore une fois avant de mourir. » ; lettre du 10 décembre 1865 : « Depuis quatre mois environ que tu n'avais pas eu de mes nouvelles, tu devais t'étonner de mon silence à ton égard (...) et puis j'ai essayé bien des traverses : j'ai été malade et le suis encore quoique je travaille à un travail très long qui me mine les entrailles ; mais il faut que j'en vienne à bout ou bien que j'y meure dessus. Plus tard si Dieu le veut tu le verras. Dernièrement pour l'exposition de Bordeaux j'ai fait une botte de quatre cent francs de façon dans deux mois dont il m'en aurait fallu quatre ; et tout cela épuise mes organes à tel point que je ne tiens qu'à un fil. Pourvu qu'il soit un peu solide et bon ? J'en tremble ! non de la peur de mourir, mais de laisser mon travail inachevé, si ce n'est la volonté de Dieu. » Dans la même lettre, il rapporte qu'il s'est rendu à Toulon en septembre pour y voir son fils, compte tenu de l'épidémie de choléra qui sévissait alors et il ajoute : « J'en repartis bientôt pour me rendre à Albi mais à Agde j'y fus retenu par un vomissement de sang. ». Lettre du 5 juin 1866 : « Quand à moi je suis toujours le même, un catharre opiniâtre me mine, m'obsède et me tue. La volonté de Dieu ! ». Ce vomissement de sang et cette toux opiniâtre laissent supposer que Capus était atteint d'une affection pulmonaire, peut-être la tuberculose.

Cette santé dégradée a eu des répercussions sur son inspiration poétique. Le 10 décembre 1865, il écrit : « Je te dirai que ma muse m'a totalement abandonné ; j'ai essayé maintes fois de composer, impossible à moi ; je reste là comme si je n'avez jamais rien composé, cependant je désirerait faire une autre chanson, j'ignore quand je pourrais. ». Le 3 janvier 1866, rien n'a changé : « Comme je vous le dis dans ma lettre je n'ai pas la tête à la poésie, ma Muse est partie, je ne sais où elle a été ; j'ai cependant fait sans elle 5 couplets. L'air est vieux, commun, je n'en sais pas de nouveaux, et c'est cependant l'air qui fait la chanson. Enfin, je vous l'envoie telle qu'elle est. »

Une vie ne se résume pas en quelques dates et lieux. Elle est faite de paroles, d'écrits, de rencontres et d'actes dont le souvenir survit au-delà de ceux qui ont connu un être. Voyons donc à présent, plus en détail, les faits marquants de la vie d'Albigeois.



### III. – PIERRE CAPUS, UN OUVRIER D'ÉLITE

Depuis 1808, comme je l'ai rappelé plus haut, des ouvriers cordonniers se sont formés en compagnonnage du Devoir. Cette entrée s'est opérée sans le consentement des autres corporations mais par l'intermédiaire d'un compagnon tanneur. Nés d'une trahison, ils étaient considérés comme des enfants illégitimes qui auraient dû se faire oublier au plus vite. Il n'en fut rien. De plus, leur métier était de ceux qui ont toujours suscité des moqueries et même du mépris, et ce dès le Moyen Âge. Ces deux raisons ont servi de motifs à tous les compagnons des autres métiers pour ne souhaiter qu'une chose : la disparition pure et simple de ce compagnonnage honteux, durant plus de quarante ans.

Or Capus n'était pas de ceux qui pouvaient se résigner à la persécution. Si bon nombre de ses pays choisirent le combat à la canne ou au tranchet pour affirmer leur droit à l'existence, lui préféra la voie pacifique de la raison. On dit que le métier de cordonnier n'en est pas un, qu'il ne suppose aucun talent ? Il va s'efforcer de prouver le contraire en confectionnant des chefs-d'œuvre.

Déjà, vers 1830, les compagnons cordonniers avaient pensé convaincre leurs détracteurs en confiant l'exécution d'un chef-d'œuvre de botterie à l'un des leurs de Marseille nommé *Rodez la Bonne Conduite*. « Ce compagnon, rapporte Guillaumou<sup>30</sup>, d'un tempérament faible et délicat, accepta la mission qui lui était confiée. Il s'en tira à la satisfaction de tous. La botte de Rhodéz fut une oeuvre d'art méritoire ; ce travail lui coûta dix-huit mois de temps, que la société lui paya maigrement, il est vrai, mais enfin on le paya. Ce qu'on ne lui paya jamais, ce sont ses yeux, qu'il tua dans ces jointures et piqûres merveilleuses. » Hélas, malgré ce chef-d'œuvre, la reconnaissance des autres corps n'eut pas encore lieu.



Capus s'attelle à son tour à la tâche. Pour ce faire, il reprend la fameuse technique des bottes sans couture, celles dont les deux bords de la tige, à l'arrière, n'apparaissent pas, car ils sont dissimulés dans un réseau très fin de coutures. L'un de ses illustres prédécesseurs, le cordonnier bordelais Nicolas Lestage avait été l'inventeur de cette technique extraordinaire et il avait fait présent de son chef-d'œuvre en 1663 au roi Louis XIV<sup>31</sup>. Plus tard, vers 1804, un bottier parisien nommé Colman en aurait redécouvert le secret. Au Palais Royal, on en montrait « une paire sous verre, comme la robe de Notre Seigneur. »<sup>32</sup>

C'est à Saint-Étienne que Capus entreprend ses deux premiers chefs-d'œuvre, en 1839 et 1840. Il s'agit de la botte napoléonienne et de la botte mythologique. Il fait ensuite imprimer à Paris un prospectus intitulé *Aux deux bottes uniques, chef-d'œuvre qui présente une dextérité et une patience qu'on n'a jamais vues*,<sup>33</sup> dont voici le début :



Jusqu'à la fin du XIX<sup>e</sup> siècle, les cordonniers et les savetiers furent constamment brocardés dans des poésies satiriques, des livrets de colportage, des chansons, des gravures populaires, des assiettes illustrées ou des statuettes humoristiques. Les compagnons des autres métiers ne les épargnèrent pas non plus dans leurs chansons.

Blason de Lestage, le cordonnier inventeur de la botte sans couture au XVII<sup>e</sup> siècle.  
Planche illustrant l'*Histoire des cordonniers...*, de P. Lacroix, A. Duchesne et F. Seré (1852).

30. T. Guillaumou, *op.cit.* p. 65-66.

31. L'histoire de Lestage et de ses bottes sans couture a été contée par Paul Lacroix (le bibliophile Jacob), Alphonse Duchesne et Ferdinand Seré dans l'*Histoire de la Chaussure...* (1852), p. 189-197, d'après un opuscule publié en 1677 sous le titre : *Poésies nouvelles sur le sujet des bottes sans couture présentées au Roy par le sieur Nicolas Lestage, maître cordonnier de Sa Majesté*.

32. M. Juignet, *op. cit.* p. 164

33. Imprimerie de Moquet et Compagnie, rue de la Harpe, 90. Cote BnF : Vp. 803 (d'après l'*Essai bibliographique* de R. Lecotté, n° 168).

« Botte Napoléonienne et botte Mythologique.

Le sieur Capus dit Albigeois a l'honneur d'offrir au public un ouvrage de l'art du bottier, auquel d'habiles connaisseurs ont donné le nom de chef-d'œuvre. C'est une paire de bottes à l'écuyère et à grand contre-fort ; par leur coupe, elles diffèrent de celles qui ont été faites jusqu'à ce jour : elles offrent à l'œil du spectateur cinquante tableaux différents, piqués avec du cordonnet en soie de diverses couleurs. Ces deux bottes, qui sont l'ouvrage du sieur Capus, ont été faites à Saint-Étienne dans les années 1839 et 1840. »

Venons-en à présent à la description de la première botte.

### 1. – La botte Napoléonienne.

Le prospectus donne la liste des « tableaux » figurant sur la tige, puis le contrefort et enfin l'avant-pied.



« Description des tableaux dessinés sur la tige de la botte napoléonienne.

Premier tableau. La Victoire et la Gloire couronnant la statue de Napoléon sur la Colonne ;

2° Napoléon sur le char de la Victoire traîné par quatre chevaux ;

3° Napoléon recevant son fils au temple de Mémoire ;

4° L'Immortalité posant une couronne de laurier sur la tête du Grand Homme ;

5° La Renommée publiant ses exploits ;

6° Clio burinant ses hauts-faits ;

7° Kléber à la prise d'Alexandrie ;

8° Première entrevue des deux empereurs à Tilsit ;



9° Napoléon au pont d'Arcole ;  
10° Napoléon décorant La Tour d'Auvergne (premier grenadier de France). »

*Description des tableaux dessinés sur le contre-fort.*

Premier tableau. Napoléon Bonaparte aux Pyramides d'Égypte ;

2° Napoléon à Toulon ;

3° Napoléon visitant le tombeau de Frédéric le Grand, roi de Prusse.

*Description des tableaux dessinés sur l'avant-pied.*

Premier tableau. Napoléon et le maréchal Soult à Waterloo ;

2° Les familles Bertrand et Montholon au tombeau de Napoléon. »

Le prospectus décrit ensuite la botte mythologique, puis revient sur la napoléonienne : « Le porte éperon de la botte napoléonienne est formé du même morceau que la semelle ; il représente l'aigle [...]. La ferrure en bronze de la botte napoléonienne forme des tableaux qui représentent Napoléon à cheval aux batailles suivantes : Moscowa, Ekmül, Wagram, Iéna, deux aigles, deux branches de laurier, et plusieurs autres petites décorations embellissent la semelle ; sur la lisse du bon bout est écrit le nom de la botte & sur l'emplacement de la roulette les noms de l'artiste. »

On ne peut décrire plus précisément ce chef-d'œuvre. Il atteste l'extrême habileté de son auteur, qui se qualifie lui-même d'« artiste », ce qui tranche avec les surnoms ridicules généralement attribués aux cordonniers (sabourins, salbrenauds, pignoufs, bouifs ou gnafs). Il exprime aussi l'admiration que Capus portait à l'Empereur. Malgré l'autorité du régime impérial, malgré les milliers de victimes dont il porte la responsabilité à cause des guerres qu'il entreprit jusqu'en Russie, Napoléon conservait un grand prestige chez beaucoup d'ouvriers. Il symbolisait la fin de la monarchie d'Ancien Régime, l'aboutissement de la Révolution, le réformateur des lois, le frein à l'intolérance religieuse. Après le retour de la monarchie, la terreur blanche dans le midi, les excès de la contre-révolution, la légende de l'empereur se développe. Après avoir été honni, il est regretté et l'œuvre de Capus témoigne de ce culte populaire de l'empereur, qu'il exprimera dans d'autres œuvres. La botte napoléonienne a probablement été confectionnée en 1840, l'année du transfert des cendres de l'empereur aux Invalides, événement qui lui inspira d'ailleurs son poème *Napoléon le Grand, ses traîtres et ses bourreaux...*

Cette botte était célèbre chez les compagnons cordonniers lorsque Jules Lyon, *Parisien le Bien Aimé*, publia sa *Lyre du Devoir* en 1846. Il y inclut, p. 134-135, une chanson « À Albigeois, l'Ami des Arts » où se trouve ce couplet : « Trace-t-il d'un grand conquérant / Et les poses et la figure, / Chacun admire son talent / Et le goût prononcé de son architecture. / Le dieu de tous nos vieux grognards / Ravit par sa noble piqûre, / Et l'élève de la nature / Se trouve être l'ami des arts. » En note, J. Lyon indique que « Capus (...) a fait une paire de bottes pour démontrer aux autres corps d'état que l'on peut allier l'utile à l'agréable ; ces bottes ont fait l'admiration de différents Compagnons spéciaux, qui ont reconnu beaucoup de régularité dans les dessins et portraits, surtout dans les différentes poses de l'empereur Napoléon. »

Sans doute aussi est-ce à cette botte que fait allusion Pierre Vinçard, dans sa monographie *Le Cordonnier* (1851) : « Parfois, ce sont des chefs-



d'œuvre, à preuve cette fameuse botte sur laquelle l'ouvrier avait eu la patience de dessiner, avec la pointe d'une aiguille, l'*Entrée d'Henri IV à Paris*, d'après Gérard. A ce propos, les connaissances ne manquent pas de dire que la *botte* en question ne peut rivaliser avec une autre faite par Capus, dit *Albigeois, l'Ami des Arts*, où toutes les règles du goût avaient été strictement observées. »<sup>34</sup>

## 2. – La botte Mythologique.

Haute de 66 cm (hors support), elle mesure 28 cm du talon au bout du pied. Elle est en cuir noir. Le prospectus annonce la « *Description des tableaux dessinés sur la tige de la botte mythologique.* », qui sont :

« Premier tableau. La Renommée publiant les succès du génie et de la dextérité ;

2° Prométhée sur le mont Caucase, enchaîné par Vulcain secondé de la Force et de la Violence ;

3° Junon sur un char traîné par deux paons ;

4° Mercure sur un char traîné par deux lions ;

5° Jupiter sur un aigle, foudroyant les Géants, fils de Titan, qui escaladent le ciel pour le détrôner ;

6° Jason, dans la Colchide, combattant le taureau qui vomissait les flammes par les narines, pour enlever la toison d'or suspendue à un arbre ;

7° Narcisse, au retour de la chasse, se mirant dans une fontaine est tellement épris de lui-même qu'il meurt de sa folle passion ;

8° Enlèvement de Proserpine par Pluton ;

9° Ino se précipitant du haut d'un rocher dans la mer ;

10° Esculape arrivant à Rome sous la forme du serpent d'Epidaure pour y faire cesser la peste ;

11° Hercule terrassant Achéloüs, son rival, amant de Déjanire ;

12° Phaéon conduisant le char du Soleil, foudroyé par Jupiter ;

13° Vénus sur un char traîné par deux colombes ;

14° Pyrame et Thisbé morts l'un pour l'autre, victimes d'une fatale erreur.

*Description des tableaux dessinés sur le contre-fort.*

Premier tableau. Deucalion et Pyrrha ;

2° Enée fuyant les flammes de Troie, emportant son père Anchise sur ses épaules, suivi de son fils Ascagne ;

3° Hercule tuant l'hydre de Lerne ;

4° Hercule soulageant Atlas, en soutenant fort longtemps le ciel sur son dos ;

5° Hercule étouffant le géant Antée entre ses bras ;

6° Cadmus et Hermione métamorphosés en serpents ;

7° Mercure, aux noces de Téthys et de Pelée, présentant aux dieux la pomme de discorde ;

8° Cyané métamorphosée en fontaine par Pluton ;

9° Hector et Patrocle, au siège de Troie ;

10° Alphée poursuivant la nymphe Aréthuse ;

11° Le Destin.

12° Le cheval Pégase.



34. Cette très intéressante monographie a été numérisée et est consultable sur Google.books. Elle a été publiée dans *La Liberté de penser, revue démocratique*, tome huitième, Paris, 1851. La citation figure page 765.

13° Apollon tuant le serpent Python.

14° Cérès et Stélio.

15° Apollon poursuivant Daphné.

16° Apollon conduisant le char de la lumière.

17° Persée venant de couper la tête de Méduse.

*Description des tableaux dessinés sur l'avant-pied.*

Premier tableau. Clio distribuant des couronnes aux grâces.

2° Calliope, sur le mont Parnasse, présentant à Apollon l'*Enéide* de Virgile. »

(...) La piquère du haut de la botte mythologique forme deux branches de laurier qui partent des deux côtés du grand contre-fort, vont se joindre et se croiser sur le devant de la genouillère.

(...) La ferrure en bronze et en cuivre de la botte mythologique forme deux branches de laurier qui partent des deux côtés de la cambrure et vont se joindre et se croiser à la pointe ; au milieu des deux branches de laurier, est écrit le nom de la botte, le surnom de l'artiste, le nom de la ville où elle a été fabriquée, et le millésime de l'année qu'elle a été faite, le nombre des lettres qui ornent le dessous du pied s'élève à cinquante-huit<sup>35</sup>. L'embouchoir de la botte mythologique, couvert en perles fines, représente Télémaque et Eucharis partant pour la chasse. »

C'est là un véritable cours illustré de mythologie gréco-romaine ! Capus est fasciné par les personnages antiques, leurs faits et gestes héroïques, coupables et tragiques. D'où lui venaient ce goût et ce savoir ? Sans doute apprit-il dans les livres sur l'Antiquité, les *Métamorphoses* d'Ovide ou encore *l'Origine de tous les cultes*, de Dupuy. Les grands classiques ont toujours été imprimés en grand nombre mais Capus semble l'un des rares ouvriers et compagnons à s'y intéresser autant. Je reviendrai sur les possibles raisons de cet intérêt à propos de sa poésie qui fourmille, elle aussi, de références à la mythologie.

Selon la notice biographique de l'*Union Compagnonnique*, Capus aurait réalisé ces bottes à Paris, ce qui est évidemment inexact puisque lui-même, dans son prospectus, écrit les avoir fabriquées à Saint-Étienne. Il est ensuite indiqué que « ce remarquable travail fut visité par les CC. : de toutes les corporations compagnonniques et donna aux cordonniers un véritable prestige auprès des autres corps d'état. » On n'en doute pas. La suite nous amène à un problème. Il est indiqué que « cette paire de bottes fut présentée au roi Louis-Philippe qui en félicita l'auteur, auquel il offrit une place de maître bottier dans un régiment de cavalerie. Capus remercia le roi, disant qu'il désirait continuer son tour de France pour le bien de sa Société, car il voulait que sa Corporation prît place et rang dans le Compagnonnage, comme elle l'avait eu aux XV<sup>e</sup> et XVI<sup>e</sup> siècles. » Le fait est possible, mais on remarquera que la même anecdote est rapportée à propos de la botte que nous allons étudier à présent : la botte impériale. Ce qui la rend toutefois douteuse, c'est le fait de présenter une botte en l'honneur de Napoléon à un roi de France, même si ce dernier n'était pas un Bourbon mais un Orléans, qui cherchait à se ménager les nostalgiques de l'Empereur.

De ces deux bottes, seule la mythologique a été conservée en l'état, l'autre ayant été transformée. La première a été déposée en 1968 au



35. On lit en effet sous le talon : « CAPUS ALBIGEOIS » et sous la semelle : « L'AMI DES ARTS botte Mythologique faite à Saint-Etienne en 1839 »

musée du Compagnonnage de Tours par l'Union Compagnonnique de Paris et la seconde en 1973 par l'Association ouvrière des Compagnons du Devoir (Famille du cuir)<sup>36</sup>.

### 3. – La botte dite impériale.

L'admiration de Capus pour Napoléon 1<sup>er</sup> l'a conduit à confectionner une autre botte dite « impériale », elle aussi « sans coutures ». Nous verrons plus loin qu'il s'agit en réalité d'une modification de la botte napoléonienne.

Commençons par la décrire. Elle mesure 74,5 cm de hauteur et le pied 28,5 cm.

L'embouchoir de la botte est recouvert, sur une hauteur de 11 cm, d'un décor de perles multicolores enfilées sur des fils de soie ou des cheveux puis collées sur des pièces de carton fort assemblées, qui pénètrent dans la botte et la maintiennent ouverte. Malgré la dégradation des motifs, on distingue, sur le devant, la lettre N, initiale de Napoléon, entourée de rayons enfermés dans un cercle. Sur chaque côté se voient deux drapeaux tricolores. A l'arrière, se trouvent deux chevaux à droite et deux à gauche, entre lesquels on distingue encore un personnage sur un char. On remarquera que Capus utilise pour la première fois, semble-t-il, l'ornementation en perles multicolores. Il emploiera cette technique sur deux autres chefs-d'œuvre

Cette botte en cuir noir est ornée de figures à la gloire de Napoléon 1<sup>er</sup>, brodées finement sur le cuir avec des fils très fins. Les coutures,



36. Numéro d'inventaire de la botte mythologique : UCPA.DT.68.07.09 et de la botte napoléonienne : AOPA.DT.73.07.114

37. On trouvera des détails sur l'importation des cheveux asiatiques et leur emploi dans : Paul Bory : *Les industries bizarres* ; Tours, Alfred Mame, 1900, p. 70-77.



selon Michel Juignet, dans son livre sur *La Chaussure* (1977), « sont considérées comme les plus fines du monde, devant celles [du musée] de Northampton en Grande-Bretagne considérées comme étant très fines. Ces coutures sont faites avec des cheveux de femme malgré une légende dans le Compagnonnage nous disant que Capus aurait employé ses propres cheveux. Cela est peu probable : d'une part il aurait fallu qu'il ait une forte et longue chevelure, ce qui n'est pas le cas vu les documents que nous possédons de lui, et d'autre part à cette époque on faisait venir des cheveux de Chine et d'Extrême-Orient pour différents emplois en Occident<sup>37</sup>. Les grosses coutures comme le trèfle sur le cou-de-pied ainsi que les croix formant la baguette arrière, elles, sont faites de fils poissés. »

Les figures représentent différents épisodes de la légende napoléonienne. Ce sont exactement les mêmes que ceux de la botte impériale, à l'exception des suivants : sur le talon, deux personnages de part et d'autre d'un tombeau, les armoiries de Napoléon, son buste entouré d'une couronne de lauriers et deux aigles ; sur les côtés de l'empeigne, à gauche, un lion posant sa patte sur un cartouche au centre duquel se trouvent les lettres L. N. et, à droite, deux divinités ailées dans un char tiré par deux chevaux.

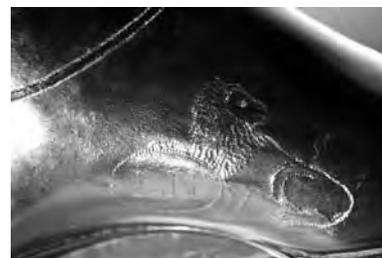
Sous le talon, en clous de bronze, on lit : BOTTE IMPERIALE PARIS CAPUS autour d'une étoile à cinq branches rayonnante, ornée en son centre la lettre G. Sous la semelle, d'autres clous forment les mots : L. N. SAURA DANS SA PATRIE PROTEGER LES BEAUX-ARTS, LA PAIX ET L'INDUSTRIE. 1850.

Il apparaît donc que Capus a modifié sa botte napoléonienne en 1850, pour la transformer en botte impériale. Seule la tige a été conservée, l'avant pied, le talon et la semelle ayant été remplacés. Le cartouche avec les lettres L. N., initiales de Louis Napoléon, n'a pu être créé qu'après l'élection de ce dernier à la présidence de la République.

Quelques remarques encore sur les inscriptions du talon et de la semelle. Le motif de « l'étoile flamboyante » à lettre G est l'un des symboles empruntés à la franc-maçonnerie par les compagnons du XIX<sup>e</sup> siècle, et particulièrement les cordonniers<sup>38</sup>. Le fait qu'il soit associé au deuxième grade maçonnique de compagnon n'y est pas étranger. Cependant, cela ne préjuge en rien de l'appartenance éventuelle de Capus à une loge maçonnique, quoiqu'un certain nombre de ses pays étaient francs-maçons en son temps (comme Jules Lyon, Toussaint Guillaumou ou François Pinet).

Par ailleurs, si la botte est dite « impériale », c'est en référence à Napoléon I<sup>er</sup> et non à son neveu, Louis Napoléon Bonaparte, lequel ne devint l'empereur Napoléon III que le 1<sup>er</sup> décembre 1852. Or cette botte est dédiée à Louis Napoléon (initiales L. N.) et a été fabriquée en 1850, date à laquelle il était encore président de la II<sup>e</sup> République<sup>39</sup>. Un an auparavant, Capus avait écrit à son adresse ses *Conseils d'un ouvrier socialiste au citoyen Louis-Napoléon Bonaparte*. C'est donc à tort que Michel Juignet qualifie cette botte, ainsi que celle qui est couverte de perles (voir ci-dessous), de « bottes Napoléon III ».

L'origine de cette affirmation repose sur un article du compagnon cordonnier G. Voisin publié dans le numéro spécial de la revue *Le Voile d'Isis*, n° 86 de 1927, consacré au Compagnonnage. Il écrit qu'« il semble



38. Plusieurs notes montrent que Capus s'était documenté sur la franc-maçonnerie et en partageait l'esprit. Dans sa chanson « Le Souvenir d'un vieux compagnon » publiée dans le recueil *La Lyre compagnonique* (Marseille, 1856), Capus évoque le lieu de la réception des compagnons cordonniers, dont le décor est semblable à celui des loges maçonniques : « De cette voûte étoilée, / Où

La botte impériale et la botte couverte de perles, photographiées en 1930 par le compagnon sellier Maurice Bossu lors de son passage à Béziers. Il accompagne cette photo de la légende suivante : « Chefs-d'œuvre des Compagnons Cordonniers-Bottiers du Devoir de la ville de Béziers ».



se peint l'azur et l'or, / De la houppie dentelée, / Je me ressouviens encor ; / Cette étoile flamboyante, / De Thémis le doux miroir, (bis) / Fais que par elle je chante / Le soleil du beau devoir. (bis) / Devoir, devoir. » Dans le même recueil, à propos de sa chanson « Unissons-nous », il écrit en note à un vers sur « la tyrannie et l'odieux fanatisme » : « Personne n'ignore que le fanatisme du moyen-âge bannissait les Francs-Maçons et toutes les sectes Compagnonniques ». Dans l'Épître dédicatoire à son poème *A Bourguignon le Modèle des vertus* (1851), Capus indique en note : « On trouve dans l'histoire de la maçonnerie pittoresque de Clavel qu'en 1646 les cordonniers s'étaient formés en compagnonnage, et qu'ils furent contraints d'y renoncer par la tyrannie des prêtres qui poursuivaient en même temps les francs-maçons. » Cette note atteste que le livre de Clavel, dont le vrai titre est *Histoire pittoresque de la franc-Maçonnerie* (1843) fut lu par des compagnons (on le trouve également cité par Perdiguier et son frontispice inspira deux lithographies compagnonniques).

39. Élu président de la république le 10 décembre 1848, il la renversa par un coup d'état le 2 décembre 1851.

40. « Histoire de bottes », p. 150-151.

néanmoins établi que le compagnon l'Ami des Arts aurait offert à l'Empereur Napoléon III une botte de haut style, sur la tige de laquelle était brodé en perles le portrait équestre de ce monarque, et qu'en récompense ce dernier lui aurait donné des parchemins l'instituant maître-bottier d'honneur de la garde Impériale. »<sup>40</sup> On remarquera d'abord la prudence de Voisin : « il semble néanmoins établi... ». Puis le fait qu'il ne peut s'agir de la botte impériale, puisqu'il est fait état d'une botte brodée de perles avec un portrait équestre, autre chef-d'œuvre que nous étudierons plus loin. Enfin, il n'est question que d'une botte et non de deux et si elle avait été offerte à l'empereur, elle serait demeurée aux Tuileries.

Un demi-siècle plus tard, le compagnon cordonnier Jean Mignot, *Tourangeau La Fierté du Devoir*, raconte dans *Compagnonnage*, n° 141, de février 1953, le sauvetage de la botte impériale et de la botte en perles. Elles étaient conservées à Béziers, où elles avaient été acquises en 1926 par deux compagnons cordonniers, *Castres l'Ami du Devoir* et *Castres la Fidélité*. Ils les cédèrent au signataire de l'article qui nous donne sur lesdites bottes de nouveaux détails, tout aussi improbables et confus, issus de leur précédent détenteur, le compagnon Barthez. « C'est à la suite d'un différend avec les autres corporations du Devoir que les Compagnons Cordonniers-Bottiers ont choisi parmi eux celui qui était le plus capable pour exécuter ce chef-d'œuvre inoubliable. On laissa à l'époque le soin à Albigeois de confectionner ses outils pour exécuter son œuvre ; son travail dura dix-huit mois. » On aura noté que sous le singulier du mot « chef-d'œuvre » il existe en réalité deux bottes totalement différentes qui ne constituent pas une paire au sens courant du terme. Mais surtout, on aura remarqué l'emprunt à un autre récit, celui



de la serrure de Marseille, épisode de 1808 mettant en scène le serrurier *Ange le Dauphiné*, enfermé durant dix-huit mois pour confectionner son chef-d'œuvre, tandis que son concurrent passe son temps à fabriquer ses outils. En 1977, M. Juignet ajoutera même : « Pour exécuter ce travail, il fut enfermé en loge pendant dix-huit mois comme le voulait, à cette époque, le Compagnonnage, donc impossible de tricher pour effectuer le travail.<sup>41</sup> » Il y a manifestement glissement d'éléments liés à la serrure de Marseille sur les bottes de Capus, de façon à combler inconsciemment les lacunes de son histoire. Le phénomène est assez courant : lorsque l'histoire d'un chef-d'œuvre est très connue, elle fait figure de modèle que l'on transpose à d'autres chefs-d'œuvre, telle l'idée qu'un grand chef-d'œuvre résulte d'un différend avec une autre société, comme lors des « villes jouées ». On ne voit pas l'intérêt qu'aurait eu Capus à fabriquer ses propres outils, prouesse parfaitement inutile pour assurer la qualité de l'œuvre et prouver la maîtrise du métier de cordonnier. Les outils en question, faits d'acier et de bois (tranchets, alènes, fers, formes), étaient du ressort de taillandiers ou de fabricants spécialisés.

Mais poursuivons : « Le succès fut des plus concluants. On rapporte que le patronat de Paris, à l'époque, a offert cinq mille francs pour les deux bottes aux Compagnons Cordonniers-Bottiers. Dans le but de faire reconnaître notre corporation comme un métier d'art, elles furent présentées dans les mêmes années à Napoléon, ce qui ne donna rien : on offrit seulement à l'auteur une place de maître-bottier qu'il refusa. ». Là encore, on remarquera l'anecdote de la présentation des bottes à Napoléon (il ne peut s'agir que de Napoléon III) alors que les bottes mythologiques et napoléoniennes avaient, elles, déjà été présentées au roi Louis-Philippe. Mais après tout, Capus aurait pu faire de même auprès de l'empereur, avec de nouvelles bottes. Le problème, c'est que l'impériale est dédiée au président de la république qui n'était pas encore l'empereur Napoléon III et que la seconde, en perles, n'était probablement pas encore fabriquée<sup>42</sup>.

Enfin, que pouvait donc attendre d'autre notre Albigeois et sa société par une présentation de bottes à un monarque ? « Se faire reconnaître comme un métier d'art » n'est sans doute pas la formule qui convient, Louis-Philippe ou Napoléon III n'ayant ni pouvoir ni intérêt à décerner un tel titre. En revanche, il est très net qu'à partir des années 1840 les compagnons s'efforcent de conquérir la reconnaissance des pouvoirs publics, alors qu'ils sont dans un contexte difficile, menacés par les divisions internes, la concurrence des sociétés ouvrières non compagnonniques et une image négative de fauteurs de troubles. On assiste au même phénomène chez les compagnons charpentiers qui commencent à présenter leurs grands chefs-d'œuvre lors des expositions industrielles et commerciales et, plus tard, ce sera au tour du chef-d'œuvre de François Roux, compagnon menuisier, d'être présenté aux autorités des différentes villes. Écrire que la présentation des bottes « ne donna rien » en dehors d'une place de maître bottier est infondé, car, à moins d'une médaille, notre Albigeois ne pouvait prétendre à plus d'honneur.

En définitive, y a-t-il quelque chose de sûr dans toutes ces versions ? La présentation de la botte impériale à Louis Napoléon Bonaparte est possible. Elle n'est pas en contradiction avec les idées politiques



Le roi Louis-Philippe, auquel auraient été présentées la botte mythologique et la botte napoléonienne. Gravure illustrant *l'Histoire de la révolution de 1848*, de Garnier-Pagès, p. 9.

41. M. Juignet : *La Chaussure*, 1977, p. 117. On ne voit pas de quelle tricherie Capus aurait pu se rendre coupable, n'ayant pas de concurrent occupé à un chef-d'œuvre similaire dans une durée déterminée prévue par un contrat.

42. Roger Lecotté ajoute à la confusion dans son livre *Chefs-d'œuvre de Compagnons* (Chêne / Hachette, 1980, p. 67) en qualifiant de « botte impériale » la botte couverte de perles (illustrant la notice), et en mêlant des éléments de la vraie botte impériale à la botte de perles (telle l'inscription « L. N. etc. », sous la semelle). Même confusion de sa part dans le *Guide du visiteur du Musée du Compagnonnage*, p. 14.



Louis-Napoléon Bonaparte rédigeant la brochure sur *L'Extinction du paupérisme* en 1844, alors qu'il était détenu au fort de Ham, en Picardie, d'où il s'évadera deux ans plus tard. Gravure illustrant *l'Histoire de la révolution de 1848*, de Garnier-Pagès, p. 25.

de Capus, nostalgique de l'Empereur, qui voyait en son neveu Louis Napoléon son digne successeur. Ne lui avait-il pas dédié en 1849 l'un de ses ouvrages, ses *Conseils d'un ouvrier socialiste au citoyen Louis-Napoléon Bonaparte* ? À cette époque, ce dernier passait pour un socialiste, il avait été arrêté et emprisonné à plusieurs reprises, il avait écrit un livre sur *l'Extinction du paupérisme* puis il avait été élu triomphalement président de la seconde république après le renversement de Louis-Philippe. Capus ne pouvait supposer que le président s'imposerait comme un empereur autoritaire après le coup d'état du 2 décembre 1851. Quant à la suite donnée à cette éventuelle présentation, nous ne disposons que de suppositions qui ne permettent pas d'avancer quoi que ce soit de certain.

#### 4. – La botte couverte de perles

Déposé au musée de Tours en 1973 par les compagnons du Devoir de la « Famille du cuir »<sup>43</sup>, ce quatrième chef-d'œuvre est certainement le plus mystérieux de tous. Nous ne connaissons pas précisément la date et le lieu de sa confection, et les motifs dont il est orné sont difficiles à interpréter. Comme elle est généralement associée à la précédente sous la dénomination de « bottes Napoléon », voyons si celle-ci est bien adaptée.

Commençons par le décrire. Il s'agit d'une botte haute de 64,5 cm et dont la semelle mesure 28,5 cm de longueur. Sur l'arrière du talon, on distingue un amour qui sort d'une corbeille de fleurs, et sur chacun des côtés un capricorne dressé sur ses pattes postérieures. Un décor de rameaux les entoure. Sous le talon, en clous de bronze, on lit : CAPUS ALBIGEOIS L'AMI DES ARTS. Au centre se trouve un compas et une équerre croisés avec, au centre, la lettre G. Sous la semelle a été dessiné avec de petits clous un enfant chevauchant un coursier et levant un bras qui semble tenir une cravache.

Le haut de la botte (11 cm) n'est pas en cuir mais il est constitué d'une matière duveteuse qui ressemble au papier peint velouté obtenu par collage de poussière de laine (tontisse). L'usure laisse apparaître la toile de ce velours rigide, enfoncé dans la botte proprement dite<sup>44</sup>.

La tige et le pied sont recouverts de perles multicolores jusqu'aux trois quarts. Les perles minuscules, analogues à celles que l'industrie funéraire employait autrefois pour la production de couronnes, sont collées sur des bandes de carton ou de papier assez souple, lesquelles sont à leur tour collées sur le cuir. Ces perles ont préalablement été assemblées sur des fils de soie ou des cheveux de femme. Les motifs représentés, quoique dégradés, sont un soleil, à gauche, une lune, à droite et, entre les deux, une étoile à six branches en brillants de strass. D'autres éléments de verroterie blanche ou colorée ornent le bord supérieur du décor, formant une sorte de galon de couleur.

En dessous se trouve un personnage monté sur un cheval blanc au galop. Il brandit une épée du bras droit et tient ses rennes du gauche. Il est couvert d'un chapeau rond à larges bords sur lequel est attaché un panache ou des rubans de couleurs. Sur le dos du cavalier flotte une grande cape rouge. Les traits du visage sont indistincts mais on distingue cependant sa chevelure, sa moustache et sa barbe. Sa poitrine semble ornée d'une décoration mais il peut s'agir d'un accessoire vestimentaire,

43. Numéro d'inventaire : AOPA. DT.73.07.115

44. Il est impossible de vérifier ce qui a servi de remplissage ou d'armature à la botte sans risquer de la détériorer par perforation.



peu distinct à cause de la disparition de nombreuses perles. Son pantalon est pourvue d'une couture jaune, à la façon d'un vêtement militaire. Nous verrons que l'identité du cavalier a suscité des interprétations diverses.

Le dessus de pied est orné de trois pensées et d'un décor de fleurs et feuilles. À l'arrière, de haut en bas, on lit dans un cartouche : AU NOUVEL ALCIDE. En dessous, deux anges tiennent un carré enfermant un compas et une équerre. Enfin, un personnage nu, à l'antique, jambes croisées, tient son bras gauche pendant le long de son corps tandis qu'il appuie son bras droit sur un piédestal. Une lyre est placée à sa gauche. Une couronne de rameaux entourent l'homme et leur tige se prolonge sur les côtés du pied. Une étoile à cinq branches est placée au-dessus du talon. L'ensemble est trop dégradé pour pouvoir identifier le personnage, qui devait tenir des accessoires.

Comme je l'ai dit plus haut, cette botte suscite beaucoup d'interrogations. Passons en revue les affirmations des auteurs qui ont écrit à son sujet. Roger Lecotté, dans la deuxième édition du *Guide du visiteur* du musée, écrit qu'elle est ornée d'une « mosaïque de fines perles de couleur (...) représentant la chevauchée d'Alcibiade (Napoléon). » Alcibiade était un général athénien (vers 450-404 av. J.-C.), élève de Socrate, qui conduisit des expéditions aventures qui le conduisirent à l'exil. Or Alcibiade ne dédaignait pas d'exercer son esprit inventif au profit de la cordonnerie et il aurait inventé une coquette chaussure à laquelle on donna son nom<sup>45</sup>. Double erreur : la botte n'est point dédiée à Alcibiade mais à *Alcide* et rien ne permet de penser que le personnage, supposé être Alcibiade, représente en réalité Napoléon.

Michel Juignet, dans son livre sur *La Chaussure*<sup>46</sup>, s'est aussi interrogé. « [Cette botte] est dédiée À la gloire d'Alcide. Après bien des recherches cet Alcide n'est autre qu'Alcide Morin, homme de métier qui fut un savant sur l'histoire de la chaussure par l'étude des sculptures des statues des monuments. Alcide décéda à Charenton en Val-de-Marne vers 1880. Dois-je dire qu'Alcide est aussi le nom donné à Hercule, alors cette dédicace aurait pu s'adapter à plusieurs versions mais pour ma part la botte a vraiment été dédiée à Alcide Morin comme le prouve l'éloge que Charles Vincent a fait à Alcide dans son livre *Histoire de la Cordonnerie et des Cordonniers célèbres*. »

J'avoue ne pas être convaincu par cette interprétation et ce pour plusieurs raisons. Cet Alcide Morin est loin d'avoir été un personnage illustre et s'il se confond avec l'écrivain du même nom, il s'agissait d'un auteur de traités de philosophie, de spiritisme, de magie ou de spiritualité dans les années 1860<sup>47</sup>. Cette production aurait-elle à ce point impressionné Capus ? Qu'il se soit intéressé à l'histoire des chaussures est une chose, mais en aurait-il mérité pour autant une botte



Le talon, orné du compas, de l'équerre et de la lettre G.



Montage de deux photos permettant de voir le cavalier en entier.

45. P. Lacroix, *op. cit.*, p. 15.

46. M. Juignet, *op. cit.* p. 117 et 215.

47. Quelques titres d'Alcide Morin (mais s'agit-il d'un seul et même auteur?) : *Psychologie expérimentale. Comment l'esprit vient aux tables par un homme qui n'a pas peur de l'esprit* (1854); *Magie du XIX<sup>e</sup> siècle, Ténèbres. Treize nuits suivies d'un demi-jour sur l'hypnotisme* (1860); *Le Parti de la Providence. Aux anciens partis* (1860); *A Monsieur Ernest Renan sur La Vie de Jésus, par un libre croyant* (1863).



Le décor de la semelle.



« Au nouvel Alcide ».



Hercule et sa lyre.

magnifique ? Mais il y a plus : Capus n'a pas écrit « À la gloire d'Alcide » mais « Au nouvel Alcide ». Ce qui change tout, car Albigeois ne désigne plus un personnage par son patronyme (lequel, notons-le, n'était d'ailleurs que le prénom de Morin) mais entend, au contraire, suggérer que celui auquel est dédié la botte est *comme un nouvel Alcide*.

Il reste donc à présent à savoir qui est l'Alcide réel et qui est l'Alcide figuré. L'Alcide réel, c'est Hercule, qui doit ce nom au fait qu'il était le petit-fils du roi Alcée<sup>48</sup>. C'est lui, le personnage antique, qui est représenté sous la dédicace et la lyre est, avec la massue, l'un de ses attributs. Capus n'a pas placé cet instrument au hasard, en bon connaisseur de la mythologie qu'il avait peut-être découverte dans le très célèbre livre de Charles-François Dupuis (1742-1809) : *Origine de tous les cultes ou Religion universelle* (1795), dont les éditions se succédèrent tout au long du XIX<sup>e</sup> siècle<sup>49</sup>. Enfin, argument décisif, une scène, à gauche, quoique très dégradée, permet de discerner un personnage luttant et enserrant un animal : c'est l'épisode d'Hercule étouffant le terrible lion de Némée. Voici donc Alcide identifié en la personne d'Hercule<sup>50</sup>. Mais à qui Capus le compare-t-il ? À un personnage renommé pour sa force et son courage et c'est celui qui est représenté sur le devant de la botte. À nouveau se pose le problème de son identification.

Il ne s'agit plus à présent d'un héros de l'Antiquité mais d'un contemporain de Capus. Michel Juignet (p. 117) ne l'identifie pas, se bornant à écrire que la tige de la botte est « formée de perles multicolores formant des figures allégoriques sur le Compagnonnage », ce qui est inexact. Roger Lecotté, pour sa part, affirme qu'il s'agit de Napoléon III. C'est une erreur due à l'extension des termes « botte Napoléon » à deux et non plus seulement une botte napoléonienne. Or rien ne permet de la qualifier ainsi. Mais en supposant que ce soit bien Napoléon III qui est représenté sur une monture blanche, quel est le fait qui aurait bien pu lui valoir d'être représenté d'une façon aussi martiale, l'épée en main, lors d'une charge de cavalerie ? Il n'y en a pas avant qu'il ne soit président de la République (1848) et aucun non plus entre 1852, date à laquelle il devient l'empereur Napoléon III, et l'année 1859. Mais les choses changent cette année-là, car il décide d'intervenir en Italie, aux côtés de Cavour et du roi Victor Emmanuel. Il s'agit alors, à partir du Piémont, de les aider à chasser les Autrichiens installés en Lombardie et en Vénétie. Ce combat pour la libération des peuples opprimés avait de quoi séduire Capus le socialiste épris de liberté. Cependant, il eût probablement représenté son héros d'une autre façon, car durant la guerre d'Italie (avril à novembre 1859), Napoléon III est toujours figuré dans les gazettes du temps vêtu d'un uniforme militaire et d'une casquette à visière, sans cape rouge ni chapeau à large bord<sup>51</sup>. Il monte un cheval noir et non blanc.

C'est le journal *L'Union Compagnonnique* de 1897 qui donne vraisemblablement la clef de l'énigme. On y lit que Capus «... en 1866 revint à Bordeaux pour l'Exposition de cette ville. Il fit encore une admirable paire de bottes (*notons qu'il n'en existe plus qu'une seule, à supposer qu'il y eut une autre*) pour la vitrine du C.: Dumigron<sup>52</sup>, sur lesquelles était représenté Garibaldi à cheval. Ce nouveau chef-d'œuvre de travail, de goût et de patience reçut de nombreuses visites et l'on en parla beaucoup. »

48. En 1693, Louis de Lully et Marin Marais composeront la tragédie lyrique « Alcide ou le triomphe d'Hercule ».

49. Dans l'édition de 1835 (Paris, Louis Rosier), p. 324, Dupuis explique pourquoi la lyre est l'attribut d'Hercule : « Le même instrument est figuré dans les cieux à côté de l'image d'Hercule ou de la constellation qui porte ce nom, ou près de l'Ingeniculus, autrement dit de



Hercule étouffant le lion de Némée.

Garibaldi à cheval ! C'est donc lui qui figure sur la botte ! Il est vraiment étonnant que ces lignes n'aient pas été prises en compte par les auteurs qui ont écrit sur la fameuse botte de perles. En effet, cette assertion me semble fondée.

Giuseppe Garibaldi (1807-1882) est l'un des héros de l'unité italienne. Dès 1848, il participe à la révolution à Milan, puis en 1849, il est le chef d'une armée qui instaure une éphémère république à Rome. Contraint à l'exil en Amérique du sud, il adopte le chapeau à larges bords et le poncho des gauchos péruviens, que de nombreuses gravures répandront à travers l'Europe. Il conservera la cape mais troquera le chapeau pour une sorte de toque. Revenu en Italie en 1859, il combat aux côtés de Cavour et de Victor Emmanuel pour libérer le Piémont et la Vénétie de la domination autrichienne, abattre les royaumes qui divisaient la péninsule et instaurer l'unité italienne. En 1862, cependant, le roi Victor Emmanuel, craignant que Garibaldi le révolutionnaire établisse une république, le contraint à rendre les armes et à se retirer sur ses terres.

Sa popularité fut immense<sup>53</sup>. Gravures, portraits peints, photographies, chansons, le firent connaître bien au-delà de l'Italie. C'est lui, à mon avis, que Capus qualifie de « nouvel Alcide », c'est-à-dire de nouvel Hercule. Qui mieux que lui méritait ce titre ? Il ne me semble pas adapté à Napoléon III, pas plus que le roi Victor Emmanuel ni Cavour. Mais surtout, le personnage représenté sur la botte, chevauchant sa monture blanche, l'épée en main, porte, comme Garibaldi, la grande cape rouge et le chapeau large d'où flotte un panache coloré. On remarquera d'ailleurs que le chapeau rond à larges bords orné d'un panache était l'un des éléments de l'uniforme des soldats piémontais.

l'Hercule agenouillé placé sur le dragon du pôle. Cette constellation porte le nom de lyre de l'Age-nouillé ou de lyre d'Hercule. (...) On disait qu'Hercule avait tué d'un coup de sa lyre le fameux Linus son maître. » Un tableau de Nicolas Poussin, des années 1640, conservé au Louvre, nous montre par ailleurs Hercule apprenant à jouer de la lyre avec Eumolpos. Ce dernier était son professeur en titre de chant et de musique. Linus (ou Linos) le remplaça un jour, réprimanda trop sévèrement Hercule et fut victime de la colère d'Hercule. La lyre est également l'un des attributs d'Apollon.

50. D'autres compagnons désignaient Hercule sous ce nom. Ainsi, le tisseur Dauphiné le Soutien du Devoir, dans sa chanson *Les Devoirants*, écrit : « En tous lieux, sur les champs, / Appuyés par Alcide : / Voici les Devoirants. » Et il ajoute une note à propos d'Alcide : « Nom fréquemment donné à Hercule, dieu de la force. » . *Chansons des Compagnons tisseurs-ferrandiers du Devoir*, Vienne, J. Timon, 1876, p. 112.
51. Mais Capus, il est vrai, en bon artiste, aurait pu prendre quelque licence avec la réalité : un empereur qui brandit l'épée et qui est couvert d'une cape flottant au vent fait plus « héroïque » qu'un militaire sanglé dans son uniforme.
52. Pierre Dumigron, né à Saint-Christophe-des-Bardes (Gironde) le 29-6-1834 fut reçu compagnon cordonnier à Bordeaux pour la Saint-Crépin 1854 et reçut le nom de *Libourne la Fermeté*.
53. De son vivant, il devint l'objet d'un roman-feuilleton illustré : « Garibaldi et les Siciliens », de Jules Rouquette, publié dans le *Journal de la semaine*, du 12 mai (n° 437) au 11 août 1864 (n° 463), avec son portrait dans le n° 438. Un autre compagnon cordonnier du Devoir, Napoléon Gaillard dit Nimois le Loyal, plus révolutionnaire que Capus puisque membre actif de la Commune, est l'un des auteurs d'un ouvrage intitulé *Au Citoyen Garibaldi*, publié à Genève en 1875 (M. Juignet, *op. cit.* p. 185).



Portrait photographique de Giuseppe Garibaldi; coll. P. Fonteneau.



**LE GÉNÉRAL GARIBALDI,**  
Commandant en Chef les Chasseurs des Alpes.

Garibaldi sur son cheval blanc, image populaire ayant peut-être inspiré Capus. (in Emile Tersen : *Garibaldi* ; Paris, Club français du livre, 1962, p. 54).



Garibaldi sur son cheval blanc, photographie. vers 1865; coll. P. Fonteneau.

54. Si l'on écarte cette date, mais si l'on retient le personnage de Garibaldi, la période couvrirait une fourchette de 17 ans. La popularité de Garibaldi ne commence en effet qu'à partir de 1849 et Capus décède en 1866 ou 1867. Mais il semble plus convaincant de situer la confection de la botte après l'intervention française en Italie (1859), que les journaux commentèrent et illustrèrent abondamment. C'est à partir de cette date que Garibaldi devint vraiment célèbre en France.

À quelle époque la botte a-t-elle été fabriquée ? Après 1859 assurément. Selon l'*Union Compagnonnique*, l'œuvre daterait de 1866<sup>54</sup>, et aurait été faite à Bordeaux. Cela semble confirmé, avec un petit écart de date cependant, par une lettre de Capus à mon arrière-grand-père, datée de Bordeaux, le 9 mai 1865. Il lui explique qu'il a dû interrompre la confection d'une gourde compagnonnique qu'il lui destinait (nous en reparlerons plus loin) : « lorsque presque finie, il a fallu que je l'abandonne pour entreprendre *un ouvrage pour l'exposition de Bordeaux* qui aura lieu le mois de juillet prochain ; ce travail m'a été commandé par un maître bottier de Bordeaux (...) j'ai encore pour un mois pour finir mon ouvrage. (...) je suis si pressé que je suis obligé de veiller de temps en temps pour l'avoir prêt le jour qui doit être présenté au jury.<sup>55</sup> ». Puis, le 25 mai, il lui écrit encore que « lundi j'ai fini mon travail. » Enfin, d'Agde, le 10 décembre 1865, il lui rappelle que « dernièrement, pour l'exposition de Bordeaux, j'ai fait une botte de quatre cents francs de façon dans deux mois, dont il m'en aurait fallu quatre... » Cette botte unique était-elle la botte de perles ? J'aurais tout lieu de le croire, car la gourde que Capus confectionne pour son ami *Saintonge la Liberté* est, elle aussi, habillée d'un décor de perles multicolores. L'emploi d'une même technique pour ces deux objets peut s'expliquer par le besoin d'employer la totalité des matériaux achetés et la facilité avec laquelle Capus manie désormais cette technique décorative.

Compte tenu de ce qui précède, je pense qu'il serait plus judicieux désormais de substituer à l'ancienne dénomination de « botte Napoléon III » celle de « botte Garibaldi » ou « garibaldienne ».



## 5. – La botte Guillaume Tell

Nous nous sommes un peu écartés de la chronologie en dissociant la botte Garibaldi de la botte impériale. Revenons-y avec la botte Guillaume Tell. Elle est exposée au musée du Compagnonnage de Tours, comme la précédente, et a été déposée par l'Union Compagnonnique de Paris en 1968<sup>56</sup>.

En cuir noir, elle mesure 41 cm de hauteur et 25,5 cm du talon à la pointe du pied. Une forme la tient droite et elle dépasse du cuir sur 13 cm. Sur le bord du talon figurent une étoile à cinq branches d'un côté, une corbeille de fleurs au bout et une étoile à six branches de l'autre côté. Sous le tour du talon, en petits clous, on lit : « ALBIGEOIS L'AMI DES ARTS 1862 » et sur la semelle, en italiques, entre deux rameaux de lauriers : Botte Guillaume Tell.



Détail de la semelle de la botte Guillaume Tell.

Ce chef-d'œuvre, d'une parfaite exécution, dont la tige est ornée d'un décor de lignes sinueuses, nous interpelle : pourquoi « Guillaume Tell » ? Avec ce personnage, attaché à l'histoire de la Suisse, nous quittons l'épopée napoléonienne et l'unité italienne, mais nous demeurons dans la thématique des héros dont Capus s'est fait le chantre. Après Napoléon, Garibaldi, Hercule et tous les personnages mythologiques évoqués dans ses chansons, après, aussi, les héros du compagnonnage des cordonniers, comme *Mouton Cœur de Lyon* ou *Bourguignon le modèle des Vertus*, Capus dédie sa nouvelle botte à Guillaume Tell. Le personnage était populaire bien au-delà de la Suisse. Né au XIV<sup>e</sup> siècle dans le canton d'Uri, courageux et habile, il résiste au cruel bailli autrichien Gessler, refuse de s'incliner devant son chapeau, sort vainqueur d'un défi en transperçant d'un carreau d'arbalète une pomme placée sur la tête de son fils, puis tue le bailli lors de son évasion. Il est le symbole de la liberté, le rassembleur des peuples, le porte-parole des valeurs suisses, le garant de l'indépendance d'une nation. Il a inspiré de grands auteurs et compositeurs (Schiller, Rossini).

Capus était très sensible à l'indépendance des peuples. S'il admirait Napoléon, c'était sous cet angle, car l'Empereur était censé avoir

55. Mme Agnès Vatican, conservateur des archives municipales de Bordeaux, confirme que la onzième exposition philomathique de Bordeaux (produits de l'agriculture, de l'industrie et des arts industriels) s'ouvrit le 1<sup>er</sup> juillet 1865 sur l'esplanade des Quinconces et dura trois mois. La troisième section de la classe XXV était celle des chaussures et, parmi les exposants, figurait bien Dumigron. (Charles Bénard : *Histoire des expositions de Bordeaux* (1899), p. 279 ; *Guide de l'étranger à Bordeaux et à la XI<sup>e</sup> exposition de la Société philomathique* (1865), p. 207.

56. Numéro d'inventaire : UC. DT. 68. 7. 18

porté l'idéal de la Révolution au-delà des frontières, pour libérer les peuples du joug des tyrans. Garibaldi, c'est le héros qui met sa bravoure au service de la libération de son peuple, pour l'unité italienne. Capus a aussi écrit en 1864 un long poème intitulé *A la Pologne* où il exhorte Napoléon III à intervenir pour libérer la Pologne de l'oppression russe.

Faut-il voir dans le choix de ce héros national suisse une allusion aux compagnons cordonniers dits « Indépendants » ? Leur société, l'une des nombreuses dissidences des compagnons du Devoir, avait été créée à Marseille en 1827. Deux aspirants, Monge dit *Perpignan* et Imbert dit *Poitevin*, n'avaient pas été secourus par leurs Pays après s'être battus contre des sociétaires cordonniers et avoir été emprisonnés. Ils s'adjoignirent d'autres aspirants et fondèrent la société des Indépendants ou Ordre légal. Ils se donnèrent Guillaume Tell pour fondateur, ou plutôt comme modèle et comme inspirateur. Des extraits de leur rituel de réception nous apprennent les raisons de ce choix : « Le maître que nous honorons n'est autre qu'un grand artisan campagnard. Le fils de la nature, le digne père, l'inspiré du ciel, enfin le grand Guillaume-Tell. [...] C'est à toi, ô grand génie libérateur des trois cantons de l'Hélie, défenseur de la liberté, vrai héros de l'indépendance, de bénir cette heureuse nuit, qui nous unit par l'exemple de tes lois. Que ta mémoire reste éternellement dans nos cœurs, et que par toi, nos inspirations soient toujours guidées par cette loyauté qui te fit distinguer par ce peuple malheureux qui, grâce à ton énergie, fut délivré du joug tyrannique sous lequel il gémissait. »<sup>57</sup> Si ces motifs sont ceux qu'approuvait Capus en la personne de Guillaume Tell, il est pourtant improbable qu'il ait voulu rendre hommage à une société concurrente de la sienne.

## 6. – La botte à la Cambronne

Il s'agit d'une botte en cuir noir, finement ornée de motifs repoussés qui représentent, de haut en bas, trois étoiles à six branches, deux croix de la Légion d'honneur (à six branches), suivies de l'équerre et du compas. Elle est haute de 62 cm et la semelle mesure 30 cm. Elle appartient à l'Union Compagnonnique de Nantes, qui l'a déposée au musée de Tours de 1968 à 1998, date à laquelle elle a souhaité la reprendre pour l'exposer au musée du manoir de la Haultière. Chronologiquement, la botte à la Cambronne est la dernière réalisée par Capus, qui l'a datée, sous la semelle, de 1866. Sur le pourtour, deux branches de laurier enferment cette date en clous de cuivre et les mots suivants : BOTTE A LA CAMBRONNE et AGE DE 65 ANS. Ces derniers mots se comprennent si l'on se rapproche du talon, sous lequel figure le nom de l'auteur : ALBIGEOIS L'AMI DES ARTS, avec, au centre, une lyre, symbole du poète.

Deux remarques s'imposent. La première, c'est le caractère une fois de plus « napoléonien » du chef-d'œuvre. Capus reste fidèle à l'empereur à travers l'un de ses plus courageux généraux. Cambronne (1770-1842), qui défendait l'un des derniers carrés de soldats à Waterloo, aurait répondu aux Anglais qui le sommaient de se rendre : « La garde meurt et ne se rend pas », ainsi que le célèbre « m... » entré dans l'Histoire. Par ailleurs, le devant de la botte est orné de croix de la Légion d'honneur, décoration créée par Napoléon I<sup>er</sup>.

57. *Le Secret des compagnons cordonniers dévoilé* (1858). Perdiguier, dans le *Livre du Compagnonnage* (1839), indique que cette société d'aspirants n'a pas adopté aussitôt les formes d'un compagnonnage (réception, canne, couleurs, etc.).



La seconde remarque concerne la date. Capus écrit être âgé de 65 ans en 1866, ce qui le fait naître en 1801, alors qu'il est né deux ans plus tard. Oubli ? Erreur de transposition entre la date portée sur son acte de naissance, issue du calendrier républicain, et celle du calendrier grégorien ? L'erreur est probable car fréquemment commise si l'on calcule, à tort, les années républicaines depuis 1789, début de la Révolution. Capus, né le 17 ventôse an XI, aurait ajouté onze ans à 1789, ce qui nous conduit en 1800, soit à peu près à la date sous-entendue par l'inscription sous la botte. Or le calendrier républicain a été institué le 24 novembre 1793 avec effet rétroactif au 1<sup>er</sup> vendémiaire an I, soit le 22 septembre 1792 et dès lors, le 17 ventôse an XI correspond au 8 mars 1803.

### 7. – Deux gourdes de perles

En 1865 et 1866, Capus réalisa deux autres chefs-d'œuvre dont un seul nous est parvenu. Il s'agit d'une gourde revêtue de perles multicolores,





à la façon de la botte Garibaldi. Haute de 20 cm, en forme de colombine, elle présente diverses figures symboliques : le tombeau d'Hiram avec deux rameaux d'acacia, deux cannes en sautoir avec une branche d'acacia, l'étoile flamboyante, l'équerre et le compas entre les deux colonnes du temple. On y lit aussi les mots « MA » et « EST A TOI » de part et d'autre d'une pensée, rébus qui signifie : « Ma pensée est à toi ». Sous la gourde, Capus a placé le nom du destinataire de la gourde, car il s'agit d'un cadeau : « A SAINTONGE LA LIBERTE C.T.E.C. » Il s'agit de son ami Jules Napoléon Bastard, compagnon tanneur et corroyeur.

Cette gourde a une histoire que j'ai contée dans le numéro 687 du journal *Le Compagnonnage* (novembre-décembre 1993). Capus l'a fabriquée pour remercier son ami *Saintonge* du bon accueil qu'il lui a témoigné lors de son passage à Tours, bon accueil encore rare à cette époque de la part d'un tanneur envers un cordonnier.

De Bordeaux, le 9 mai 1865, il lui écrit : « Je me suis entrain de fabriquer une gourde compagnonique que je pensais t'envoyer ; lorsque



presque finie il a fallu que je l'abandonne pour entreprendre un ouvrage pour l'exposition de Bordeaux (...) et comme je n'avais pas de temps à perdre, que j'étais même en retard pour le temps qu'il me fallait, je fus obligé de mettre la gourde de côté pour la reprendre un peu plus tard, je ne voulais t'écrire qu'en t'envoyant la gourde mais j'ai encore pour un mois pour finir mon ouvrage, et je trouve le temps trop long d'ici là. (...) Le mois prochain tu recevras la gourde qui sera je pense très altérée du bon vin de la Touraine. ».

Le 25 mai 1865, nouvelle lettre, qui nous apprend qu'il fera une seconde gourde pour un autre compagnon tanneur : « Lundi j'ai fini mon travail et je finirai une gourde compagnonnique que je te fais et je te l'enverrais, un peu plus tard je ferais celle de sans gêne. »<sup>58</sup> Le 13 juin 1865, la gourde de *Saintonge* devait être bien avancée, puisque Capus lui écrit : « Dimanche ou lundi prochain tu recevras la gourde. » Le 28 juin 1865, elle est finie : « Je viens de poster la gourde au chemin de fer. Quand au retard voici ce qui m'arriva : le ferblantier qui m'a fait le goulot de la gourde me la garda pendant six jours me promettant de jour en jour de la faire, au bout de ce temps je fus obligé de la prendre pour la porter à un autre et ce dernier me fit attendre 3 jours, voilà le retard. [...] Fais en sorte de ménager la gourde, de ne pas la tomber, surtout aucun liquide ne doit toucher les perles ; puis à près tu comprendras que c'est une gourde de fantaisie, plus tard je ferais celle de sans gêne. »

La gourde plut beaucoup. Entre temps, les cordonniers furent reconnus par les tanneurs, et ceux de Tours ne furent pas étrangers à cette reconnaissance tant attendue. D'Agen, Capus répond à *Saintonge* : « Tu me dis dans ta lettre que ton père et ta mère ne savent quel cadeau me faire pour me récompenser pour la gourde, quand à cela tu peux croire que je sais peser dans la balance d'Astrée celui qui de nous deux donna le plus et le moins. Lorsque j'ai pensé à te faire une gourde, je ne m'attendais nullement à la reconnaissance que tu as provoqué pour notre société avec une promptitude sans égale. (...) Tu diras à sans gêne qu'il prène un peu patience pour la sienne et qu'il n'y perdra rien pour attendre. » À la fin du mois de décembre 1865, dans une lettre partie de Béziers, Capus nous apprend qu'il a entrepris la confection de la seconde gourde : « C'est aujourd'hui 23 que j'ai pu me procurer une belle gourde pour sans gêne. »

Mais un événement subit va retarder son exécution et mettre le vieil Albigeois dans l'embarras. À la fin de l'année 1865, les compagnons tanneurs de Tours sont divisés à propos d'un changement de mère et de la somme due à l'aubergiste pour solde de tout compte. L'affaire révèle de sombres jalousies commerciales entre compagnons établis, et entre jeunes et anciens compagnons. Mon arrière-grand-père et son père en font les frais. Capus en est affligé, d'autant plus que *Tourangeau Sans Gêne* a rejoint le clan des anciens : « Pourrait-on croire qu'un compagnon comme sans gêne aie trahis ceux de qui il a reçu la lumière ? » Et plus loin, il ajoute : « Quand à la gourde de ce compagnon égaré, je vous en parlerais plus tard. Je ne voudrais pas vous causer aucun déplaisir, mais je la lui ai promise il faudra bien que je la lui fasse. Mes chers amis c'est bien malheureux que tout cela. »

58. Ce *Tourangeau Sans Gêne* n'a pas été identifié avec certitude. Il pourrait s'agir d'un nommé Tiburce Paulmier.

La gourde de *Tourangeau Sans Gêne* fut-elle terminée avant que le vieil Albigeois rende son dernier souffle ? Sommeille-t-elle au fond d'un grenier ou dans la vitrine d'un collectionneur ? Ou bien a-t-elle été détruite ? Nul ne le sait...

#### 8. – Un temple compagnonique ?

Capus a sans doute confectionné d'autres chefs-d'œuvre. Dans sa biographie publiée par *L'Union Compagnonique*, en 1897, il est écrit qu'« Albigeois l'Ami des Arts avait laissé à Nantes, comme souvenir de son passage, une jolie paire de bottes écuyères, véritable chef-d'œuvre, qu'on porta pendant plusieurs années sur un brancard au cortège de la saint-Crépin. » L'article situe ce passage à Nantes en 1852, ce qui exclut qu'il puisse s'agir des bottes Guillaume Tell et à la Cambronne, datées de 1862 et 1866, qui sont propriété de la cayenne de l'Union nantaise. À moins, bien sûr, qu'il y ait une erreur de dates.

Le journal fait état d'un autre chef-d'œuvre : « De Nantes, Capus se dirigea sur Bordeaux où il arriva en 1855. Il fit également dans cette ville de fort beaux travaux, tous très appréciés ; entre autres sujets, un joli temple compagnonique mesurant un mètre de circonférence, vrai travail d'artiste qui lui valut des félicitations de toutes les corporations, des Loges M.: et de beaucoup de prêtres et de sœurs, car il avait fait une vierge de toute beauté. » Qu'a bien pu devenir ce chef-d'œuvre depuis un siècle et demi ? Une enquête dans les journaux locaux de 1855 (voire plus tardifs, les dates, je l'ai dit, étant sujettes à caution), permettrait peut-être d'obtenir des détails sur cette œuvre qui s'écarte de la botterie.

### IV. – LE POÈTE PIERRE CAPUS

Célèbre pour ses talents de bottier, Capus le fut tout autant, de son vivant, grâce à ses poésies. D'où lui vint ce talent, nous l'ignorons, mais il n'est pas une figure isolée au sein du compagnonnage de son temps. Le XIX<sup>e</sup> siècle vit fleurir une multitude d'ouvriers poètes, dans tous les corps de métiers, comme l'a signalé très tôt Perdiguier dans son *Livre du Compagnonnage* puis, plus tard, Edmond Thomas dans *Voix d'en bas*. Capus compose deux types de poèmes : ceux qui sont destinés à être lus, longues œuvres en plusieurs « chants », et ceux qui sont appelés à être chantés. Ses œuvres peuvent aussi être classées selon la nature de leur thème : sujets profanes et sujets compagnoniques. Je n'ai pu les lire dans leur totalité car elles ne sont guère consultables qu'à la Bibliothèque nationale<sup>59</sup>. Leur tirage en un petit nombre d'exemplaires explique évidemment leur rareté.

#### 1. – Œuvres profanes

— *Épître au Destin, sur la fin déplorable de M. Loisel, capitaine au 63<sup>ème</sup> régiment de ligne, mort tragiquement à Dax, département des Landes ; Dax, P. Senget, imprimeur-libraire, s.d. (1833). 4 pages. (Cote BnF : Ye 39818). L'auteur, qui signe Capus, soldat au 63<sup>e</sup> de ligne, on l'a vu, est très certainement notre Albigeois.*

59. Les catalogues en ligne des bibliothèques municipales de Bordeaux, Toulouse, Lyon, Nantes, Rennes, Tours, etc. ne mentionnent aucune œuvre de P. Capus.



— *Le Droit au travail*, par Capus dit Albigeois, ouvrier cordonnier, complainte ; Toulon, impr. de Vve Baume, 1840. 8 pages. (Cote BnF : Ye. 39814). C'est la première des œuvres d'inspiration socialiste de Capus. Il s'adresse aux riches et leur dit :

« Fidèle à la saine doctrine  
Des Cabet, des Blanc, des Raspail,  
L'honneur qui bat dans sa poitrine  
Ne veut que le droit au Travail.  
Vous qui du haillon prolétaire  
N'êtes jamais épouvantés  
Et qui craignez que la misère  
N'enlève vos propriétés,  
Crésus, votre terreur panique  
Vous en fait murer le portail.  
Rassurez-vous, la République  
Ne veut que le droit au Travail. »

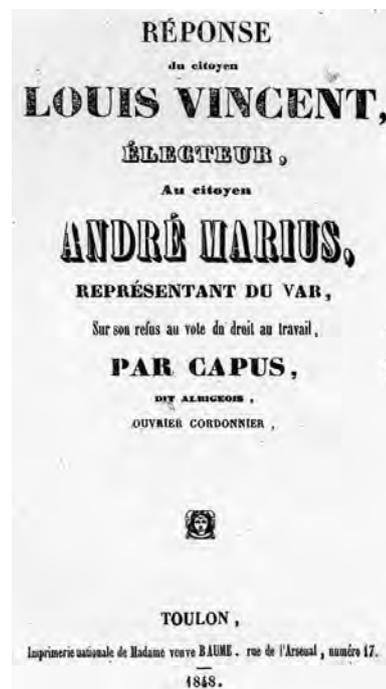
— *Napoléon le Grand, ses amis, ses traîtres et ses bourreaux, ou Translation de ses cendres sous le dôme des Invalides, poème en 4 chants et en vers*, par Capus dit Albigeois, élève de la nature<sup>60</sup> ; Paris, impr. de Moquet, 1840. 12 pages. (Cote BnF : Ye. 39816). Première œuvre attestant l'admiration de Capus envers l'empereur, qu'il exprimera aussi, la même année, avec la célèbre botte napoléonienne.

— *À Lapérouse*, poème par Pierre Capus dit Albigeois-l'Ami-des-Arts, ouvrier bottier, Elève de la nature ; Albi, chez l'auteur, 1845. 8 pages. (Bibliothèque d'Albi). Capus rend hommage à son compatriote albigeois, célèbre navigateur né en 1741 et qui périt en 1788 avec l'équipage de l'*Astrolabe* et de la *Boussole* sur l'île de Vanikoro, au nord des Nouvelles-Hébrides, probablement massacré par les indigènes.

— *Réponse du citoyen Louis Vincent, électeur, au citoyen André Marius, représentant du Var, sur son refus au vote du droit au travail*, par Capus, dit Albigeois, ouvrier cordonnier ; Toulon, impr. de Vve Baume, 1848. 14 pages. (Cote BM Marseille : PBA 482, Fonds régional). Capus adresse ses reproches au député ANDRÉ Marius, ouvrier, qui, une fois élu, ne tint pas ses promesses envers le peuple et refusa de voter en faveur du droit au travail<sup>61</sup>. Capus dresse le noir tableau des misères de l'ouvrier : le chômage, la faim, l'habitat sordide, la prostitution et les compare avec l'indifférence et le mépris des riches, qui accordent plus d'attentions à nourrir leurs chiens qu'à donner du pain aux ouvriers. Il milite pour le socialisme dont le Christ fut le prophète.

— *Conseils d'un ouvrier socialiste au citoyen Louis-Napoléon Bonaparte...* par Capus, dit Albigeois... ; Toulon, impr. de Vve Baume, 1849. 8 pages. (Cote BnF : Ye. 39815). Après la révolution de 1848, Capus, comme beaucoup d'autres ouvriers, plaçait ses espoirs d'amélioration sociale des travailleurs en la personne de L. N. Bonaparte, le neveu du grand Napoléon. « Bon sang ne saurait mentir », croyait-il alors. Il déchantera deux ans plus tard.

— *À la Pologne, poème en vers*, par Capus, dit Albigeois, ouvrier cordonnier-bottier, élève de la Nature ; Béziers, imprimerie de J. Delpech,



Le vote du député du Var André Marius, contre le droit au travail, suscita la réprobation de Capus et il l'exprima par la voix d'un électeur ouvrier qu'il dénomma Louis Vincent.

60. C'est un second surnom, non compagnonnique, que s'est donné Capus. Il est probablement inspiré par *L'Élève de la Nature*, ouvrage du même nom, dû à Gaspard Guillard de Beurieu (1728-1795), dont les éditions se succédèrent à partir de 1763. L'auteur, proche des thèses de Rousseau, met en scène l'apprentissage des connaissances d'un enfant au sein de la nature. Il développe une pédagogie utopique au sein d'un monde idyllique, où l'agriculture, la vie frugale, les plantes et les animaux tiennent lieu de maîtres. Comme Perdiguier, Capus a été influencé par la philosophie rousseauiste.

61. Une longue notice sur Marius André (1808-1875) figure dans le *Dictionnaire biographique du mouvement ouvrier français*, tome 1. Contremaître mécanicien à l' Arsenal de Toulon, élu député du Var en 1848, il vota toujours aux côtés de la droite et combattit le droit au travail que proposait Félix Pyat. Ses électeurs le chahutèrent dans les rues de Toulon en 1849. Il ne fut pas réélu et quitta la ville.

au St-Esprit, 1864. 8 pages. (Coll. L. Bastard). C'est un appel à la France pour voler au secours de la Pologne, martyrisée par la Russie.

— *Toumiou, ou Lous Tres malhurs de Catin et de Bernat, poème comique burlesque en quatre chants et en vers patois gavache*, par Capus dit Albigeois, ouvrier cordonnier, élève de la nature ; Albi, impr. de S. Rodière, 1864. 16 pages. (Cote BnF : Ye. 39817). Capus s'essaie à la poésie occitane, qui, depuis le coiffeur Jasmin (1798-1864) connaissait un essor qui allait culminer avec les poètes du Félibrige, dont le plus célèbre fut Mistral. Capus, d'ailleurs, se dénomme lui-même « L'ami des arts enfant d'Occitanie » dans sa « Chanson compagnonique » insérée dans *La Lyre compagnonique* (1856).

— *Monsieur Duval, avocat, et ses deux maîtres cordonniers-bottiers, poème comique en cinq chants et en vers, suivi de Les trois filles du défunt avocat Barbier, Aglaé, Euphrosine et Thalie, et leurs deux maîtres cordonniers pour dames, poème en cinq chants et en vers*, par Capus dit Albigeois, ouvrier cordonnier-bottier, élève de la nature ; Béziers, imprimerie de J. Delpech, au St-Esprit, 1864. 43 pages. (Coll. L. Bastard).

Ces œuvres reflètent les convictions socialistes de Capus (*Le Droit au travail, Conseils d'un ouvrier socialiste*), son amour de la liberté pour les peuples opprimés (*À la Pologne*), son admiration pour Napoléon I<sup>er</sup> (*Napoléon le Grand*). Elles expriment aussi l'attachement de leur auteur à sa terre natale (*À Lapérouse, Toumiou*). Quant à l'*Épître au Destin*, il s'agit d'une œuvre liée à un épisode personnel de la vie de Capus. *Monsieur Duval*, enfin, est à placer à part, car sur le registre plaisant, Capus n'en défend pas moins l'une de ses plus grandes convictions : le métier de cordonnier est un art véritable sans lequel les hommes seraient handicapés mais le client ne doit pas se mêler de parler du métier et critiquer le cordonnier impuissant à chausser des pieds affligés de « cors, ognons, agacins » qui relèvent de la médecine. Ce thème reviendra souvent dans ses chansons compagnoniques et *Monsieur Duval* est en quelque sorte la réponse au peintre Appelle qui blâma un cordonnier qui se mêlait de critiquer l'une de ses œuvres, prétendant juger non seulement comment était peinte la chaussure mais aussi tout le reste : *Sutor, ne supra crepidam !* (Cordonnier, ne va pas au-delà de la chaussure !).

Voici un extrait de *Monsieur Duval, avocat* : « Artistes, ouvriers, prêtres du beau génie / Qui parlant du bottier n'usez que d'ironie, / Et vous tous, praticiens, dignes amis des arts / Qui de tous nos travaux, détournez vos regards, / Pourquoi ce noir dédain contre un état utile ? / Vos pieds l'ont cependant trouvé bien difficile, / Lorsque bottés de neuf et fiers comme des paons, / L'on vous voyait bientôt boiteux et chancelants. / Souffrants, vous deveniez mornes, insociables, / Envoyant Saint Crépin aux cinq cent mille diables, / Traitant de maladroit, de gauche savetier, / L'homme qui mit vingt ans pour savoir son métier (...) Non jamais le bon sens ne donnera ce droit, / Pas plus qu'à vous, Monsieur, d'appeler maladroit / Un artiste bottier, voisin de la sculpture, / Parce qu'il n'aura pu bien mouler la structure / De vos pieds contrefaits, assaillis par les cors / Qui sur vous rongeront tout le restant du corps. / Faire ce que l'on peut, ce n'est pas être inepte : / *Je vais jusqu'où je puis* est une juste précepte. (...) Dieu donna le génie aux oiseaux, aux insectes, /



Les rendant amoureux, musiciens, architectes. / Est-ce pour m'en priver qu'il le donne au castor ? / Non, Monsieur, j'ai le mien ; vous critiquez à tort. / Parlez des mœurs de Sparte et de Rome et d'Athènes ; / Imités en plaidant Cicéron, Démosthène ; / Parlez-nous de Lycurgue et des lois de Solon ; / Si vous versifiez, implorez Apollon ; / Mais ne vous mêlez plus du talent de la botte : / Vous n'y connaissez rien, votre bon sens radote ; / Tâchez donc de trouver d'autres grands assassins / Qui puissent vous loger cors, ognons, agacins. / C'est ce qu'un maladroit vous désire et souhaite / En terminant ici sa longue historiette. / Et si l'on ne peut point loger vos pieds cornus, / Faites comme le Christ et marchez les pieds nus. »

## 2. – La chanson « A genoux devant l'ouvrier »

La biographie de Capus publiée par le journal *l'Union Compagnonnique* mentionne aussi une chanson intitulée *À genoux devant l'ouvrier* : « C'est aussi à Paris qu'il fit sa chanson « À genoux devant l'ouvrier », qui eut une grande vogue et fut chantée dans toute la France. Comme elle est aujourd'hui introuvable, et qu'elle ne doit pas être connue des CC., pour leur en donner une idée, en voici un couplet :

« Gros bourgeois, que penses-tu être  
Lorsque, assis sur ton phaéton<sup>62</sup>,  
Apprends que tu dois ce bien-être  
Au forgeron ainsi qu'au charron.  
Les coussins qui sont sous tes fesses  
Grâce au tisseur, au carrossier,  
Mets-toi, pour prix de ta mollesse,  
A genoux devant l'ouvrier (bis). »<sup>63</sup>

En 1844, le C. : chapelier Bouchard dit *La Prudence le Bourguignon*, travaillant à Evron dans la Mayenne fit une chanson intitulée « À genoux devant le Devoir ». L'on s'est demandé, à cette époque, si ce n'était pas elle qui aurait inspiré à Capus de faire la sienne. »<sup>64</sup>

La thématique socialiste de cette chanson permet en effet de l'attribuer à Capus, d'autant plus qu'un passage d'une autre de ses œuvres semble lui faire écho par la similitude des mots employés. En effet, dans *Monsieur Duval*, Capus s'en prend à un avocat toujours prêt à critiquer son cordonnier et il fait dire à ce dernier : « Quand dans votre carrosse ou léger phaéton, / Bien mollement assis vous n'êtes plus piéton, / Et que de tous vos cors la douleur s'est calmée, / Vous bénissez l'artiste, et, pour sa renommée, / Vous publiez partout au galop du coursier / L'admirable talent du maître carrossier ; / Aussi vous dites-vous : Oh ! sûr, je le confesse, / Ses coussins moelleux ne blessent pas ma fesse... »

Capus, comme Bouchard, s'est probablement inspiré d'une ou plusieurs autres chansons alors à la mode. Gérard Fournier relève que l'on retrouve le leitmotiv « À genoux devant... » dans trois chansons, de même structure malgré la différence des thèmes : « À genoux devant le soleil » (1824), par Alexis Dales, air de Mme Favart, musique d'Auguste Pilati ; « À genoux devant la beauté » (1840), par Emile Varin, air nouveau de Pilati et « À genoux devant les pochards » (1842), par Eugène Ber-

62. Petite calèche découverte à quatre roues.

63. Le dernier vers a été déplacé, sans doute à la suite d'une erreur d'impression, après le cinquième. Je l'ai rétabli à la fin du couplet.

64. Cette chanson est reproduite dans : *Biographie et chansons du Commandant Bouchard dit La Prudence le Bourguignon, compagnon chapelier*, par Jules Mounié, *La Sagesse l'Albigeois* (1897), p. 46-48. Il est indiqué qu'elle a été écrite à Vaijes (Vaiges, commune de la Mayenne) et qu'elle se chante sur l'air de... *A genoux devant l'ouvrier*, ce qui atteste l'antériorité de la chanson de Capus. Le thème est analogue, et même plus violent encore, puisque sont attaqués les riches, les prêtres, les tyrans, les nobles, et que les compagnons sont appelés à briser leurs chaînes de prolétaires, à renverser les rois, à conquérir les beaux manoirs et à placer tous ces puissants « A genoux devant le Devoir ».

Groupe d'ouvriers tanneurs et corroyeurs de Château-Renault ; photographie, fin XIX<sup>e</sup> siècle. Coll. particulière.



thier, air de Mme Favart. Chacune de ces chansons se compose de cinq couplets de huit vers octosyllabiques et le dernier de chaque couplet se termine par le leitmotiv : « À genoux devant... ».<sup>65</sup>

Que cette chanson ait connu un grand succès chez les ouvriers, cela n'est pas douteux. On en a un exemple d'autant plus intéressant qu'il nous restitue la chanson dans sa totalité. À Château-Renault, le 13 mars 1854, dans la grande tannerie Placide Peltreau, les ouvriers constatent à l'embauche « qu'on avait fait disparaître de leur atelier des petites planches et des morceaux de toile d'emballage qu'ils avaient indûment prises au détriment de leur maître pour s'essuyer les mains ». Révoltés, 22 d'entre eux quittent leur travail et s'en vont boire dans les cabarets de la ville. A 10 heures, ils se mettent à parcourir les rues de la ville en chantant à tue-tête une chanson que le commissaire de police retranscrit et communique ensuite au préfet. En voici le texte intégral :

65. Gérard Fournier : *Maîtres et ouvriers tanneurs à Château-Renault de la seconde moitié du XVIII<sup>e</sup> siècle à 1914*; thèse de doctorat, Université de Paris I Panthéon-Sorbonne, U.F.R. d'Histoire, 1989, II, p. 150. Source : Théophile Dumersan et Noël Segur : *Chansons nationales et populaires de France* ; Paris, Garnier frères, 1866.

66. Le calicot est une fine étoffe de coton. Ici, il désigne un commis de nouveautés, un vendeur de tissu. Le mot vient du personnage principal, nommé Calicot, ridicule et prétentieux, d'un vaudeville d'Eugène Scribe et Dupin joué au théâtre des Variétés à Paris, en 1814 (ou 1817) : *Le Combat des montagnes ou la Folie-Beaujon*. Les commis de magasin s'estimèrent humiliés et firent tout pour empêcher les représentations. (<http://www.theatre-des-varietes.fr/archives>).

1<sup>er</sup> couplet

Viens, créateur de l'industrie,  
Ami protecteur des beaux-arts,  
Eclairer mon faible génie,  
Déployer tes étendards  
Ô divin maître de ma lyre,  
Toi qui règle chaque atelier,  
Permits qu'aux grands je puisse [leur] dire :  
À genoux devant l'ouvrier !

2<sup>e</sup>

Fier calicot<sup>66</sup>, toi qui dédaignes  
Cet artisan industriel  
Qui sait fabriquer un peigne  
Pour faire boucler tes cheveux,  
A quoi penses-tu quand tu méprises  
Ainsi cet artisan toilier ?  
Mets-toi, pour changer de chemise,



À genoux devant l'ouvrier !

3<sup>e</sup>

Opulent, le tailleur t'apprête  
Ton bel habit et ton manteau,  
Le chapelier orne ta tête  
D'une casquette ou d'un chapeau.  
Tu n'aurais pas belle chaussure  
Sans le tanneur ni le bottier,  
Prosternes-toi pour la parure,  
À genoux devant l'ouvrier !

4<sup>e</sup>

Lorsque, pour venger la patrie,  
L'artisan quitte ses travaux,  
Laisse une mère chérie,  
Court défendre vos châteaux,  
Un boulet emporte sa cuisse,  
A sa place on pose un laurier ;  
Mets-toi, pour prix de son service  
À genoux devant l'ouvrier !

5<sup>e</sup>

Gros bourgeois, que penses-tu être,  
Assis sur ton phaéton ?  
Apprends que tu dois ce bien-être  
Aux forgerons ainsi qu'aux charrons.  
Si des coussins sont sous tes fesses,  
Grâce aux tisseurs, aux carrossiers,  
Mets-toi vite pour ta mollesse,  
À genoux devant l'ouvrier !<sup>67</sup>

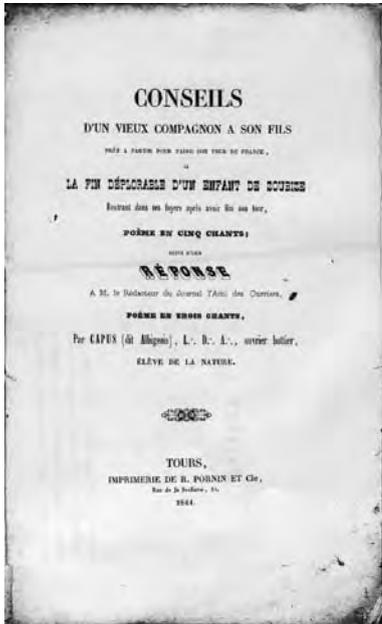
Malgré l'intervention du maire, les ouvriers tanneurs refusent de reprendre le travail, continuent à faire du tapage dans les rues et à fréquenter les cabarets. La gendarmerie intervient et, non sans mal, fait incarcérer deux ouvriers, puis neuf autres venus les libérer. Le lendemain, les autres reprennent leur travail.

Cette révolte soudaine devant ce qu'ils ont considéré comme une injustice ou une mesure vexatoire montre à quel point la susceptibilité ouvrière était vive dans les grandes entreprises où le patron était devenu un riche notable éloigné de ses salariés. La chanson de Capus leur a servi de réplique.

### 3. – Œuvres compagnonniques

Capus a écrit de nombreuses chansons dont certaines ont été réunies en brochures. Il est aussi l'auteur d'œuvres plus longues, sur un sujet unique. Ces œuvres sont précédées d'introductions où il exprime ses sentiments envers sa société et les autres compagnons. Il s'y révèle sage, pacifique, tolérant et fraternel, ouvert à tous les compagnons, quel que soit leur rite et leur métier. Sa préoccupation principale est la reconnaissance des cordonniers comme compagnons légitimes et artisans

67. Arch. dép. Indre-et-Loire, série M. Rapport du commissaire de police de Château-Renault au préfet d'Indre-et-Loire, 15 avril 1854. L'orthographe a été corrigée. Le mot « leur » du premier couplet semble fautif, ainsi que le mot « forgerons » du dernier, qui devait être « forgeurs » selon la version donnée par l'*Union Compagnonnique*.



*Conseils d'un vieux compagnon à son fils prêt à partir pour faire son tour de France...* A partir de ce thème, très présent dans les chansons compagnonniques du XIX<sup>e</sup> siècle, Capus dénonce l'absurdité et le fanatisme qui règne au sein des Devoirs.

dignes d'estime. Il n'est point comme Guillaumou au temps de sa jeunesse, c'est-à-dire ardent défenseur de son Devoir, prêt à saisir la canne pour rosser ses adversaires puis déçu et critique envers les excès de ses pays et l'archaïsme de sa société. Capus, qui était déjà un homme mûr lorsqu'il intégra le Devoir (il avait 33 ans, avait été marié et père de trois enfants), n'était pas l'un de ces compagnons emportés et fanatiques. Il n'en aimait que plus sa société, qu'il considérait comme une forme achevée d'association ouvrière, capable d'éduquer les ouvriers, de les hisser vers la morale, de les instruire. Il était semblable à Perdiguier le Gavot, qui partageait avec les compagnons cordonniers le sentiment d'être un paria au sein d'un monde compagnonnique dominé par les Devoirants. Ses sentiments socialistes l'en rapprochent également.

Voici quelques-unes de ses œuvres imprimées :

— *Mouton Cœur-de-lion, ou l'Honnête criminel, premier martyr du devoir des compagnons cordonniers et bottiers, poème tragique en six chants*, par Capus dit Albigeois... ; Lyon, impr. de J. Deleuze, 1838. 56 pages. (Cote BnF : Ye. 17187). Pourquoi ce titre « l'honnête criminel » ? L'histoire de ce compagnon cordonnier a été contée par Toussaint Guillaumou dans ses *Confessions*<sup>68</sup>. Lors des premières années qui suivirent la renaissance des compagnons cordonniers, une rixe très grave se produisit à Bordeaux. Un charron ou forgeron y trouva la mort. On rechercha le coupable de cet assassinat et des témoins affirmèrent avoir vu sur place le chien d'un compagnon cordonnier récemment libéré de l'armée, surnommé *Périgord Cœur-de-Lion*. Si le chien — nommé Mouton — y était, c'est que le maître devait y être aussi ! En réalité, le compagnon était entre les bras de sa maîtresse. Accusé, il persista à nier sa présence sur les lieux, refusa de déclarer où il avait passé la nuit et clama son innocence. Il fut condamné aux travaux forcés à perpétuité. La grâce que réussit à obtenir de l'empereur le frère du condamné, qui servait dans l'armée, arriva trop tard : *Périgord* s'était empoisonné dans sa cellule<sup>69</sup>.

— *Conseils d'un vieux compagnon à son fils prêt à partir pour faire son tour de France, ou la fin déplorable<sup>70</sup> d'un enfant de Soubise rentrant dans ses foyers après avoir fini son tour, poème en cinq chants, suivi d'une Réponse à M. le rédacteur du journal « l'Ami des Ouvriers », poème en trois chants*, par Capus (dit Albigeois) L. D. A. : ouvrier bottier... Tours, impr. de R. Pornin, 1844. 56 pages. (Cote BnF : Ye. 17185). Capus y narre l'histoire véridique de Malherbe, dit *Languedoc la Gloire du Génie*, compagnon charpentier qui fut assailli par quatre compagnons d'une autre société alors qu'il était sur le point d'atteindre son village natal. Malherbe fut tué lors de la rixe. Capus s'appuie sur ce récit pour dénoncer ce type d'agissements et la bêtise qui les inspire. Le père donne donc des conseils à son fils pour qu'il évite les combats fratricides<sup>71</sup>. La seconde partie de la brochure (p. 42-56) est une cinglante réponse en vers au rédacteur d'un journal qui avait violemment attaqué le compagnonnage du Devoir en préférant les ouvriers révoltés. Capus relève des erreurs qui montrent que le journaliste connaissait mal son sujet, et que sa qualité de franc-maçon ne lui a permis de comprendre ni les mystères du Devoir ni ceux de la Maçonnerie.

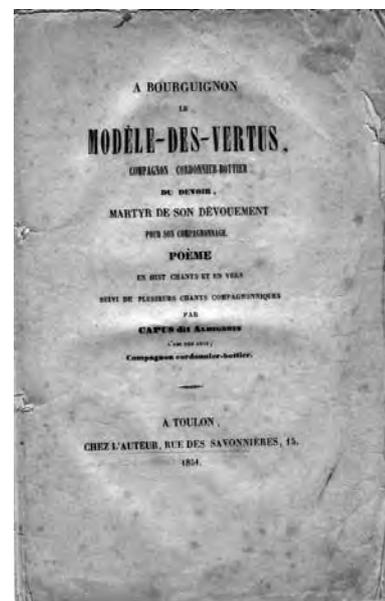
— *À Bourguignon le Modèle-des-Vertus, compagnon cordonnier-bottier du Devoir, martyr de son dévouement pour son compagnonnage* ;

68. P. 56-57 de la réédition Grancher.  
 69. Le compagnon cordonnier Jules Lyon, dans une note à sa chanson « L'Anniversaire », de son recueil *La Lyre du Devoir* (1846), p. 91-94, donne quelques détails différents : « Pierre MAGUE, dit Périgord sans Peur, n'ayant pas pu supporter une condamnation de vingt ans pour une rixe qui eut lieu à Bordeaux, préféra se donner la mort plutôt que de dénoncer un Compagnon auteur du malheur arrivé. Il s'empoisonna dans le bagne de Rochefort. Aussi nous le regardons comme un modèle du courage, de l'amitié et de la vertu. Son nom de Mouton était son nom de guerre, car il avait servi sous l'Empire. »  
 70. Ces mots — « la fin déplorable » — rappellent ceux du titre de l'*Épître au Destin sur la fin déplorable de M. Loisel* et nous confortent dans l'idée que c'est bien notre Albigeois qui en est l'auteur.  
 71. T. Guillaumou en a reproduit de longs extraits dans ses *Confessions* (voir p. 295 à 300 de la réédition Grancher).



poème en huit chants et en vers suivi de plusieurs chants compagnonniques par Capus dit Albigeois l'Ami des Arts, Compagnon cordonnier-bottier ; À Toulon, chez l'auteur, rue des Savonnières, 15 ; impr. Vve Baume, 1851. 64 pages. (Cote BnF : Ye. 17184). Cette autre oeuvre dédiée à un héros malheureux du Devoir, évoque la fin de Léger, dit *Bourguignon le modèle des vertus*. Ce compagnon se porta volontaire en 1836 pour assassiner à Marseille le père Bédoin, *Marseillais Bien-Aimé*, qui s'était mis en marge du Devoir et avait initié lui-même ses propres compagnons. Le meurtre fit grand bruit. Il était odieux car opéré par ruse par celui qui se disait l'ami de Bédoin. *Bourguignon* réussit à fausser compagnie aux gendarmes qui l'avaient arrêté. Il fut condamné à mort par contumace. Protégé et caché par les compagnons, il s'enfuit en Amérique où il mourut en juin 1848, plein de remords pour la peine qu'il avait pu causer à ses parents et aux compagnons cordonniers...mais pas envers la veuve et les enfants de Bédoin. Cette tragédie est racontée par Guillaumou, qui s'en offusque<sup>72</sup>, mais, curieusement, Capus présente *Bourguignon le Modèle des Vertus* comme un martyr du Devoir, sans l'accabler de reproches, ce qui est surprenant de la part d'un compagnon pacifique comme l'était le vieil Albigeois. La brochure est précédée d'une « Épître dédicatoire aux Compagnons tondeurs », lesquels avaient été les premiers à reconnaître les cordonniers pour leurs « enfants » en 1850. Elle est suivie par une lettre de Castillon dit *Provençal l'Exemple de la Sagesse*<sup>73</sup>, datée de 1849, qui relate les derniers moments de *Bourguignon*. Enfin, Capus y ajoute une longue adresse aux compagnons du tour de France où il leur recommande une conduite tolérante, pacifique, exemplaire, de l'attention envers les aspirants et le respect du serment prêté.

— *Réponse à la Vérité au Tour de France, suivie de plusieurs chansons compagnonniques et poésies diverses*, par Capus, dit Albigeois l'Ami des Arts, compagnon du devoir, cordonnier-bottier ; Bordeaux, impr. de Causserouge, 1855. 32 pages. (Cote BnF : Rp. 8711). Cet ouvrage fait suite à la publication d'un opuscule rédigé par Toussaint Guillaumou en 1854 et intitulé *La Vérité au Tour de France*. Avec d'autres compagnons cordonniers, il venait de fonder la société de l'Ère Nouvelle du Devoir, lassé des querelles entre compagnons et aspirants, des injustices subies par ceux qui se dévouaient pour eux et de l'intolérance qui régnait entre les diverses fractions d'ouvriers cordonniers. Il dénonçait les violations au règlement de la société et l'arbitraire de certains responsables et proposait de réformer les statuts de la société<sup>74</sup>. Or Capus prit fait et cause pour les compagnons du Devoir et critiqua vivement l'action de Guillaumou, en le qualifiant de lâche, de renégat et en déplorant qu'il ait fondé une nouvelle société, se rendant ainsi parjure au serment qu'il avait fait de servir la sienne. Guillaumou lui répondit quelques années plus tard, dans ses *Confessions*<sup>75</sup>. Respectueux de son habileté et de ses talents de poète, il ne manqua pourtant pas de dénoncer l'idéalisme de Capus, qui, tout en appelant ses pays à plus de sagesse et de fraternité, tout en dénonçant les horreurs du tour de France, ne s'attaquait pas à la racine du mal qui rongeaient sa société. Avec ironie, il évoquait la poésie alambiquée et truffée de références mythologiques du vieil Albigeois, poésie qui s'avérait incapable d'atteindre son but faute de pouvoir être comprise.



Dans *A Bourguignon le Modèle des Vertus*, Capus honore le dévouement au Devoir qui conduit jusqu'au sacrifice par respect du serment.

72. Voir p. 166-173 de la réédition Grancher. J'ai relaté cet épisode dans « Aspects de la mort chez les compagnons du tour de France » in *Fragments...* n° 8, p. 28-30.

73. Léon Castillon, né à Lorgues (Vaucluse) le 12-4-1826 fut reçu à Toulouse en 1844.

74. Guillaumou reproduit cet opuscule et commente les réactions qu'il suscita dans ses *Confessions*, p. 270 à 293 de la réédition Grancher.

75. *Confessions*, rééd. Grancher, p. 293 à 303.

— *La Lyre compagnonique suivie de plusieurs poésies diverses* par Capus, dit Albigeois, l'ami des Arts, Compagnon du devoir, Cordonnier Bottier, élève de la nature ; Marseille, impr. civile et militaire Joseph Clappier, 1856. (Ne figure pas à la BnF. A été réimprimé par Lacour, à Nîmes, en 1993). Cinq chansons seulement figurent dans cette brochure : « Chanson compagnonique »<sup>76</sup>, « Unissons-nous », « Le Souvenir d'un vieux compagnon, couplets dédiés à Eugène Roux, dit Dauphiné, la vertu du devoir, compagnon du devoir, Cordonnier-Bottier, 1<sup>er</sup> en ville (Marseille octobre 1856). », « Couplets compagnoniques », « L'union fait la force, couplets adressés aux compagnons Chapeliers et Ferrandiniers. » Le thème de l'union revient souvent dans ces chansons et encore plus dans la préface adressée « aux compagnons de tous les Devoirs ». Capus y déplore que le compagnonnage, « cette sublime et sainte institution, dont le but est tout fraternel et philanthropique » devienne souvent, à cause de quelques exaltés, un « brandon de discorde ». Il s'inquiète de ce que « les antagonistes du compagnonnage, dits les Sociétaires de l'Union » composent des chansons qui ne visent qu'à troubler « l'harmonie et la paix qui commençaient à régner depuis peu sur le tour de France ». Après la reconnaissance obtenue difficilement d'une partie des corps du Devoir depuis 1850, les compagnons cordonniers, mais aussi tous les autres, avaient donc à faire face à un nouveau péril, celui de la société de l'Union des Travailleurs du Tour de France. Fondée en 1831, issue d'aspirants révoltés des injustices subies de la part des compagnons, l'Union rassemblait des milliers d'ouvriers de tous métiers, attirés par la mutualité et les secours et une organisation dépourvue de mystères, de réceptions, de cannes, de couleurs et de surnoms. Capus ne souhaite pas les combattre. Il n'a qu'un but : réunir les compagnons de tous les Devoirs afin de renforcer le compagnonnage et de donner en exemple ce qu'il renferme de positif. Son idéal est celui de Perdiguier et préfigure le programme de Lucien Blanc qui, avec quelques autres, mettra en place l'Union Compagnonique en 1889<sup>77</sup>.

#### *Autres chansons.*

Capus est l'auteur de chansons qui n'ont pas été éditées. L'une d'elles figure dans la biographie que lui a consacrée le journal *l'Union Compagnonique*. Il s'agit de *La Savate*. Albigeois, en six couplets, s'en prend à tous ceux qui traitent le cordonnier de savetier, terme injurieux, car ce dernier n'est qu'un réparateur de vieilles chaussures alors que le premier fabrique du neuf. Il leur explique que c'est en commettant des erreurs dans leur métier, qu'ils font « de la savate » : l'architecte qui dessine un piédestal inadapté à une colonne, le forgeron qui fait des « loups », le prêtre qui refuse une prière au « pauvre paria [qui] trépassé avec sa bourse plate », le médecin qui est un assassin ou le pharmacien qui donne au moribond un remède qui tue un chien...

Après 1865, il composa des chansons en l'honneur des compagnons tanneurs de Tours qui l'avaient accueilli avec beaucoup de fraternité et favorisé la reconnaissance de sa corporation.

76. Elle est reproduite par Edmond Thomas dans *Voix d'en bas; la poésie ouvrière du XIX<sup>e</sup> siècle*; Paris, Maspéro, 1979, p. 174-176.

77. Capus intitule d'ailleurs « À l'union compagnonique » (sic) un poème placé en tête de son recueil, usant de ces mots 33 ans avant la fondation de l'institution du même nom. En note à un poème intitulé « Progrès divin », il cite *Gascon le Bienfaisant* « compagnon sellier, président de l'union compagnonique de la ville de Bordeaux ». Il s'agit probablement d'une société d'anciens compagnons de Devoirs réunis.



#### 4. – La mythologie... jusqu'à l'excès

Capus le sage, le pacifique, le fraternel, le tolérant, le socialiste était respecté pour son âge, ses chefs-d'œuvre et ses qualités morales. Il acquit aussi la renommée comme poète. Mais ses poèmes, pour célèbres qu'ils fussent, étaient-ils lus et compris des compagnons auxquels ils s'adressaient ? Paule Masson analyse son œuvre en termes justes : « Du point de vue littéraire, son œuvre demande à être jugée non pas de façon absolue, mais comparativement à celle de ses pareils. Son talent ne paraît pas inférieur à celui de ses camarades versificateurs. Il y a dans ses poésies de belles images, des vers réussis, beaucoup de pittoresque ; dans beaucoup de ses chansons, un rythme aisé et agréable. Ses plus jolis vers sont ceux qui célèbrent la nature, le pays natal, les emblèmes compagnonniques. [...] Simplicité, naïveté, fraîcheur des sentiments, sincérité et spontanéité, tels sont les mérites de cette œuvre, écrite, ne l'oublions pas, par un ouvrier, pour ses pareils. » Mais elle ajoute ailleurs, à propos de la botte mythologique : « Ses œuvres sont pleines d'allusions aux personnages mythologiques qu'il invoque avec l'insistance d'un écolier tout fraîchement imprégné de ses connaissances. »

Cette dernière remarque est justifiée. Il n'existe pas une seule œuvre de Capus où ne figurent les dieux et les héros des Grecs et des Romains, des personnages de l'Ancien Testament ou des religions de la Perse ou de l'Inde : « Bientôt hélas ! dans la nuit de la tombe / Sans la revoir Clothon va m'engloutir. » ; « Victime des rigueurs qu'exerce Némésis » ; « Thémis armant ton bras du fer vengeur d'Oreste » ; « Quand la fileuse terrible / De mes jours rompra le fil, / et que Caron l'inflexible, / M'entraînera vers l'exil. » « Prenons pour notre gouvernail / Les avis que Minerve inspire », etc... Ces personnages, dont il connaissait si bien le nom et l'histoire, lui montraient que les qualités et les défauts des hommes étaient aussi anciens que le monde. Il en concevait une philosophie sans illusions de l'existence. À son ami Jules-Napoléon Bastard, *Saintonge la Liberté*, compagnon tanneur de Tours victime des dissensions existant dans sa corporation en 1865, il écrit :

« Mais mon dieu ! Car je commence à comprendre les véritables motifs qui font agir ces hommes : l'orgueil, l'envie et la jalousie sont l'exécrable trio qui les inspire et les pousse jusqu'à méconnaître les lois les plus sacrées de la nature. Que voulez-vous, mes chers amis ? Jetez un coup d'œil sur l'histoire de tous les temps et vous y verrez que les hommes qui ont cherché le bien général des individus ont été victimes de ce noir esprit que le Livre de l'éternel (écrit avant la naissance d'Adam et d'Éva) lui donna le nom de Lisathama. Comme Zoroastre un peu plus tard lui donnait celui d'Arimane, et le Christ celui de démon ; Prométhée, Socrate, Galilée, Campanella et mille autres anciens et modernes ont sentis les effets de leur mortel venin. Il en est de même pour vous autres, vous avez trop fait de bien pour ne pas en être récompensés avec un peu d'amertume. Mais qu'êtes-vous ? auprès de Celui qui faisait connaître au Lazare ses droits civiques, et qui en instruisant la crasse judaïque versa jusqu'à la dernière goutte de son sang en priant son père pour ses bourreaux ; vous n'êtes rien, ni moi non plus ; nous n'avons pas assez soufferts.

Qui n'est pas malheureux ne connaît pas les hommes,

Nos vœux sont toujours loin de la sphère où nous sommes.

Lithamana, ce principe du bien qui vous anime et vous inspire, ne peut vous sauver des traits lancés par les disciples de Lisathama attendu que l'ignorance (lèpre pernicieuse à la classe ouvrière) les guide et les soutien.

Si je te cite des noms un peu durs à notre langue, c'est pour te convaincre une fois de plus (car je n'ignore pas que tu le sais) que dans les temps les plus reculés comme de nos jours il a toujours existé de mauvais cœurs ; et que tous les diables et les démons, les arimanes et les Lisathamas ne sont autres que nos mauvaises actions ; et je ne peux pas comprendre comment des frères, des amis, se changent tout à coup en ennemis ; n'ont-ils donc rien dans leurs entrailles ? Ha ! s'ils sondaient les replis les plus cachés de leur cœur, ils y trouveraient bien quelque chose qui leur dirait : nous avons tort de faire du mal à nos frères, à nos amis ! »

Dans une lettre, Capus pouvait expliquer à son correspondant ce qu'incarnent ces figures mythologiques. Mais devant ses poème, le lecteur, s'il n'a pas près de lui un dictionnaire, ne pouvait pas comprendre le sens de ses vers. Un compagnon cordonnier osa le lui dire sans ambages. Toussaint Guillaumou, attaqué par Capus après avoir fondé l'Ère nouvelle, lui répliqua en ces termes :

« Pour en terminer avec vous, M. Capus, permettez-moi de vous donner un conseil, tout *renégat* que je suis. Vous écrivez depuis longtemps des vers et de la prose ; pour qui écrivez-vous cela ? Vous l'écrivez sans doute pour des travailleurs comme nous, et non pour le roi de Prusse, pour qui M. de Voltaire écrivait et qui a pu dire : je n'écris pas pour des cordonniers et des cuisinières. Eh bien ! vous le savez sans doute aussi bien que qui que ce soit : très peu de travailleurs connaissent leur mythologie, très peu s'endorment aujourd'hui en la prenant pour oreiller. Il faut, selon moi, que ceux qui nous lisent , si nous avons le bonheur d'être lus, nous comprennent.

Croyez-vous être bien compris par tous vos lecteurs, lorsque vous leur dites :

*Non, enfants du devoir, le principe arimane  
Ne doit point se lier au principe aromane.  
Vous les présenter tous ennemis de Thémis  
Nouveaux imitateurs de Cyron, de Cynis.  
Et plus cruels enfin, que l'odieux Thoas,  
Despote furieux, descendant de Cithas.*

Et tant d'autres citations que je pourrais vous faire ainsi. Cela peut être beau de savoir si Cithas descend de Thoas ; mais je crois pouvoir vous assurer que si quelques-uns de vos lecteurs le savent et vous comprennent, ils sont rares.

Si vous écrivez pour montrer que vous êtes savant, très bien, vous en avez le droit ; mais pour moi, comme pour beaucoup d'autres, votre manière de tout envelopper de figures mythologiques ou autres aussi obscures, me fait l'effet des cris ou hurlements des compagnons ; quelques-uns les comprennent, c'est vrai, mais les profanes n'y comprennent rien. Votre manière d'écrire me fait un peu le même effet mystérieux. »<sup>78</sup>

78. *Confessions*, rééd. Grancher, p. 304.



## 5. – Le professeur de poésie

Si l'on ignore comment, où et quand Capus apprit à versifier et si la source de ses connaissances mythologiques demeure inconnue, en revanche on sait qu'il n'hésitait pas à dispenser ses conseils aux compagnons qui voulaient composer des chansons. Il recevait leurs poèmes, les corrigeait, leur renvoyait ou les adressait à d'autres compagnons. Ainsi circulaient de ville en ville de nouvelles chansons et se perpétuait un savoir. En 1865-1866, il échangea une correspondance suivie avec deux compagnons tanneurs de Tours, *Saintonge la Liberté* et *Tourangeau l'Exemple de la Sagesse* (mon bisaïeul et mon trisaïeul). Voici quelques extraits de ces lettres :

Bordeaux, 9 mai 1865, à S. L. L. : « Tu me demandes des chansons ? Sitôt mon ouvrage fini je vais faire imprimer une brochure, qu'elle le serait déjà sans l'exposition. Depuis que je suis parti de Tours j'en ai faites un dixaine. Je t'en envoie une dont tu seras assez bon de la montrer à sans gêne. [...] Tu diras à notre père Bourcier qu'aussitôt que j'aurais fait imprimer je lui enverrai des brochures. »

Bordeaux, 28 juin 1865, à S. L. L. : « Cher pays et frère, J'ai reçu ta dernière lettre avec trois chansons, dont tu me dis de te corriger ; je te dirai que cela est plus difficile que de faire la chanson en entier. Si j'eusse su à mon passage à Tours que la métromanie ou bien la rage de faire des vers s'était saisie de ta verve, j'aurais pu te faire comprendre ce mécanisme ; mais maintenant je suis trop loin. Achette pour 75 centimes un petit traité de versification et là tu trouveras le remède, achette aussi pour 1 franc un dictionnaire de rimes et là tu apprendras à rimer. Ton impromptu est gentil sauf quelques fautes de principes. Les autres deux les fautes sont très nombreuses, je les corrigerai cependant ; mais ne va pas si vite, ne torture pas les mots, ne leur fais pas dire ce qu'ils ne veulent pas dire. (...) Je vais à Agen faire imprimer, j'en corrigerai deux et les mettrai sur la brochure ; mais avant je te les enverrais pour voir si elles te conviennent. (...) Dis au père Bourcier qu'il recevra les brochures sitôt qu'elles seront imprimées. »

Agen, 19 juillet 1865, à S. L. L. : « Je te dirai qu'à Bordeaux, je voulais faire imprimer mais comme c'était 40 pour cent plus cher qu'à Béziers je me suis dit tu feras imprimer à Agen, je me suis encore trompé, c'est le même prix qu'à Bordeaux, de cette manière je me vois forcé d'attendre. Tu me dis que tu n'as pu te procurer à Tours un dictionnaire de rimes et un traité de versification, que tu as écrit à Paris pour les avoir et qui te coûtent 6 francs ; tu les paye 3 francs plus cher que moi. Sur une grammaire de 1 f 50 centimes le traité s'y trouve, et mon dictionnaire à moi me coûte 1 f 25 centimes. C'est malheureux que je ne sois pas resté plus longtemps à Tours je t'aurais fait comprendre le mécanisme ; les vers de 8 syllabes n'ont point d'hémistiche ou bien de césure et les vers de 10 ont une césure de 4 syllabes au commencement de chaque vers, comme dans ce vers :

Réjouis toi = riche heureux de ce monde  
1 2 3 4 - 5 6 7 8 9 10



Jules Napoléon Bastard dit Saintonge la Liberté, compagnon tanneur-corroyeur du Devoir, ami de Capus. Photographie, vers 1865.

Le E de monde ne compte pas attendu qu'il est muet.

Tous les vers qui finissent par une voyelle muette se nomment rime féminine et tout les autres rimes masculines. Voici le vers suivant :

Dans tes jardins = les lilas sont en fleurs

1 2 3 4 5 6 7 8 9 10

Lorsque la césure porte 5 syllabes comme ce vers :

Et s'il travaille = une étrangère main

1 2 3 4 5 6 7 8 9 10

il faut que tu élide la 5<sup>ème</sup> syllabes de ta césure avec une des cinq voyelles, n'importe laquelle. Enfin plus tard je te ferais comprendre mieux. »

Toulouse, 26 août 1865, à T. L'E. D. L. S. : « En parlant du progrès, je viens te demander si je vous ai envoyé une chanson que j'ai faite intitulée : la marche du progrès, je ne me le rappelle pas. Je t'en envoie une que je viens de recevoir du nommé Blanchard dit angoumois le résolu C.: T.: E.: C.: J'ai eu le bonheur de connaître ce compagnon à Bordeaux, je l'ai trouvé très profond dans ses pensées sociales, un homme sérieux et très fraternel. Il me prie de la corriger attendu qu'il y reconnaît des fautes de principe qu'il n'a pu surmonter. C'est un homme à peu près de la force de ton fils, à la différence que ton fils est jeune, il a l'espoir, et lui peut avoir de 40 à 45 ans et à ces âges là c'est bien difficile de devenir poète.

Je te remercie du quatrin que tu as écrit au fond de ta lettre ; il y a quelques fautes, mais le second vers est fait de main de maître, je ne le ferais pas mieux. Plus tard je le corrigerais et je te l'enverrais. »

Béziers, 3 janvier 1866, à S.L.L. : « Quand à ma brochure, je pensais y mettre 2 feuilles qui font 32 pages et je ne pourrais guère y faire rentrer que 16 chansons, 10 des miennes, 4 des tiennes, une de Martel (Dauphiné le soutien du devoir) et une d'angoumois le résolu, que ce compte fait juste 16 ; s'il fallait maintenant y mettre les 10 et plusieurs autres dont tu me parles sur ta lettre ce serait trop cher pour faire imprimer, et les brochures qu'il faudrait vendre le moins 75 centimes ont pourrait les trouver trop chères.

Quand à tes dernières chansons il y a beaucoup de fautes de principe de versification, il faut les retoucher de partout comme les premières. Tu as des hiatus en masse, la cadence des vers n'est pas juste ; tu en a de plus longs les uns que les autres ; les hémistiches ne sont pas observés ; enfin il y a beaucoup de négligence, tu le comprends bien, mais tu ne peux éviter toutes les fautes, c'est trop difficile, il te faudrait avoir reçu quelques principes. Trois mois ensemble, tu changerait parce que je te le ferait comprendre, mais je suis trop loin pour cela.

Quand à ta chanson intitulée Trinquons, les deux premiers couplets sont sublimes de perfection et de principes ; les autres trois couplets présentent des fautes assez faciles à corriger : humanité et trinquer, fraternité et santés, liberté et trinquer, ne riment pas ensemble ; c'est comme départ et revoir, ce sont des rimes à l'oreille mais non à l'œil ; tu le comprends et tu te négliges. Tâche moyen de te corriger. »



## V. – LA RECONNAISSANCE

Capus a milité toute sa vie pour la pacification des Devoirs et il espérait par dessus tout que les tanneurs, corporation qui avait été à l'origine de la sienne, reconnaissent les cordonniers comme de véritables compagnons. Il pensait mourir avant de voir son rêve se réaliser. Il en fut autrement et c'est son passage à Tours qui accéléra les choses.

Mon arrière-grand-père, Jules Napoléon Bastard, dit *Saintonge la Liberté* (1842-1902), son père, J.N. Bastard, dit *Tourangeau l'Exemple de la Sagesse* (1809-1866) et un autre compagnon tanneur dit *Tourangeau Sans Gêne*, furent étroitement associés à cette reconnaissance car ce sont eux qui la provoquèrent. Voici, à partir de pièces inédites, la chronologie de cette affaire.

Dans un manuscrit intitulé *Mes idées sur le Compagnonnage*<sup>79</sup>, J. N. Bastard rapporte en quelles circonstances il rencontra le vieux cordonnier-poète. Il avait alors 23 ans et Albigeois 62 ans. L'un était tanneur, l'autre cordonnier, mais dans les années 1860, et même depuis une dizaine d'années, les tensions s'étaient bien apaisées entre les deux corps.

« Je rentrais chez moi le 24 juin 1862 après une absence de 3 ans et 10 mois. En arrivant je fus nommé premier en ville et j'occupais cette place pendant 3 années, lorsqu'au mois de janvier 1865 j'appris par un de mes amis intimes Dauphiné le Soutien-du-devoir (Martel) qu'un nommé Capus dit Albigeois l'ami-des-arts était à Tours. J'avais, lui dis-je, beaucoup entendu parler de cette homme en voyageant, aussi si c'est un effet de ta bonté tu me l'amènerais.

Il obtempéra à ma demande et le même soir je vis chez la mère un bon vieillard sexagénaire blanchi par les ans et le travail moral, rêveur car comme je l'ai vu plus tard il ne pensait qu'au bonheur du genre humain. Je l'abordais et après lui avoir décliné mes qualités et lui les siennes nous nous donnâmes l'accolade fraternelle et le baiser de paix.

J'abordais sans détour la question compagnonique et je commençais en ces termes. Que pensez-vous de nos sociétés, vous qui êtes érudit, vous qui avez une intelligence supérieure. Ah ! me répondit-il, pour moi nos sociétés sont les plus belles mais depuis quarante ans je n'ai pas encore trouvé le moyen de pouvoir persuadé les hommes. Les hommes, me dit-il, ne sont pas raisonnables, ils détruisent ce que des siècles ont faits, mais je sais que je n'arriverai pas, les œuvres sont pénibles, je suis vieux mais j'espère et j'ai le ferme espoir que des compagnons voudront tâcher de faire triompher cette cause.

Il resta quelques temps dans la ville de Tours, il me fit voir des chansons qu'il avait fait, et je remarquais un bon sens parfait, je voyais ses idées, ce qui me forçait à croire davantage et à faire ma religion de la société compagnonique.

Il partit dans le même mois laissant en moi un bien doux souvenir, mais il promit de faire une gourde en perle. Il tint à sa promesse car de Bordeaux il me l'envoya (c'est un chef-d'œuvre). Depuis son départ il ne cessa pas de correspondre avec moi, mais la mort inflexible est venu le prendre en 1867.

Si tous les hommes pouvaient être comme lui, que de choses ne se commettrait-il pas. Aussi lui ai-je attribués ces vers

79. Manuscrit non daté, qui semble avoir été écrit entre 1875 et 1880.

Beaucoup en ont parlé  
Mais peu l'ont bien connu.  
Mais son souvenir restera longtemps gravé dans ma mémoire et  
ses chants seront toujours rehaussés par moi. »

La correspondance qui suivit cette rencontre entre les deux compagnons est instructive. En voici de larges extraits :

Lettre de J.N. Bastard à Capus (fin janvier ou début février 1865)<sup>80</sup> :

« Mon cher ami,

Pardonne à ma négligence si j'ai tant tardé à t'écrire. Je n'ai pas pu disposer de mon temps car tu sais que je ne suis pas libre<sup>81</sup>, alors le jour où tu quittas notre ville tu as emporté l'estime des Compagnons Tanneurs, quoi que le monstre de fer à la haleine brûlante qui t'emportait à sa suite laissais des regrets dans le cœur d'un frère qui te seras toujours dévoué.

Le soir où tu partis, j'avais demandé la permission de minuit pour goûter une dernière fois peut-être tes sages conseils dont un jeune Compagnon comme moi a toujours besoin. Oui, ami, j'ai su goûter tes talents, ton mérite, ton savoir, apprécier ton grand cœur, et aux moments mêmes où j'aurais dû passer des heures entières à m'entretenir avec toi, un ordre inexorable m'appelais ailleurs.

J'espère qu'un jour nous nous reverrons puisque tu as fixé ton absence à 2 années, tu reviendras passé quelques moments avec celui qui t'aime comme un fils aime son père.

Ne crois pas, ami, que je farde, non, ces faibles mots sorte du fond du cœur et sont dictés par un esprit aussi pur que l'assensitive qui vient d'éclore. Ecris moi de temps en temps, de mon côté je te jure que tu auras de mes nouvelles tous les mois.

Je t'adresse quelques unes de mes chansons, corrige-les, car il doit y avoir des grandes fautes.

Nous avons écrit à Nantes voilà deux ou trois jours et avons engagé les Compagnons tanneurs de s'acquiter de leur Devoir comme nous l'avons fait. Nous écrivons de nouveau à ce sujet cette semaine et en demandant réponse. Je t'en communiquerais le contenu.

Garde, ami, le souvenir d'un des frères, mon père se joint à moi. »

Cette lettre, outre qu'elle atteste du charisme de Capus et de l'amitié qu'il suscita chez le jeune Saintonge, prouve que c'est à Tours que commencèrent les premières démarches vers la reconnaissance des cordonniers par les tanneurs. J.N. Bastard a écrit à Nantes car cette ville, avec Paris et Lyon, était celle qui comptait encore une chambre active composée de nombreux compagnons tanneurs. Il en a conservé une copie.

Lettre de J. N. Bastard aux compagnons tanneurs de Nantes, fin janvier ou début février 1865.

« La présente est pour vous dire que les Boulangers et les Cordonniers ont envie de commender une assemblée générale pour se faire reconnaître par nous, chose que nous ferons de tout cœur car cela nous

80. C'est l'une des deux seules copies des lettres qu'il lui adressa et qui ont été conservées.

81. J.N. Bastard accomplissait son service militaire.



semble très logique, mais avant d'agir nous voulons vous en donner connaissance.

Depuis une lettre venant de Lyon en date du (blanc) les compagnons qui forme notre aimable société nous ont autorisé de les reconnaître mais comme il devait y avoir une assemblée générale le 11 janvier à Paris, et que cette ville ayant eu l'assentiment du Tour de France pour les reconnaître, nous avons attendu leur réponse, mais à notre grand étonnement ils ne l'ont pas été.

Chers Pays et frères nous n'avons que trop malheureusement tardé à faire cette belle œuvre, car d'après leur procédé envers nous et la complaisance qu'ils emploie ils sont vraiment méritoires. Pourquoi nous Compag. Tanneurs ne poserions nous pas notre sceaux sur un pacte qui ne peut manquer que d'agrandir notre aimable société, pourquoi ne ferions nous pas comme les Compagnons chapeliers, chamoiseurs et autres corporations<sup>82</sup>, ne sont-ils pas homme comme nous, ne sorte-il pas de la famille compagnonique, car nous croyons que le quatre corps sont compagnons aussi bien comme nous sommes<sup>83</sup>, alors ne leurs suggérons plus de misères.

Les Compagnons de la ville de Tours réponde avec honneur aux appels qui leur sont faits par ces deux corps. Nous avons assistés depuis un an à toutes les cérémonies qu'ils ont eu.

Pays et frères, ils attendent votre réponse pour commender cette assemblée après s'être humilié comme ils l'ont fait à plusieurs fois différentes et sans obtenir aucun résultat. Nous croyons que ce jour a trop tardé pour qu'ils marche dans nos rangs.

Nous vous engageons à nous répondre aussitôt la présente reçue et nous espérons quel portera votre assentiment comme elle a déjà porté pour l'assemblée qui a eu lieu le 11 janvier 1863. »

Entre temps, le 9 mai 1865, Capus écrit à son ami Saintonge pour lui donner de ses nouvelles.

#### Lettre de Capus, Bordeaux, 9 mai 1865.

« [...] Crois que malgré mon silence je n'ai pas passé un jour sans penser à vous autres. J'ai vu à Bordeaux trois Compagnons Tanneurs, Saintonge la fidélité<sup>84</sup>, un homme à peu près de mon âge rempli d'amour et d'humanité, très sociables et marchant au progrès à pas de géant ; Breton est aussi très gentil. Ils sont venus me voir attendu que je n'osais pas aller chez votre mère parce qu'un Aljancien Compagnon taneur n'était pas très disposé à me recevoir ; ce Compagnon a très mauvais caractère il m'a été rapporté par des Compagnons Chapeliers qu'il disait être le fils d'un Compagnon boulanger et que, si jamais il rencontrait son père sur le tour de France portant une canne il le tuerait ; quand à moi je crois qu'on est libre de ne pas aimer tel corps ou tel corps, mais de ne pas tenir de propos semblables envers celui qui vous a donné le jour et nourri le temps de votre enfance. Enfin, Dieu, et un âge un peu plus mûr le feront revenir de son erreur. C'est ce que je lui souhaite ! Je viens d'apprendre qu'on l'a mis à la porte de chez la mère. Je le plains !<sup>85</sup> [...] Tu lui<sup>86</sup> souhaiteras bien le bonjour de ma part ainsi qu'au petit Touranjo votre Pigeonneau<sup>87</sup>. Tu diras à notre père Bourcier qu'aussitôt que j'aurais fait imprimer je lui enverrai des brochures. Le bonjour à ton

82. Le 18 novembre 1850, à Vienne, 9 corps d'état, avaient reconnu les cordonniers ( les blanchers-chamoiseurs, chapeliers, toiliers, tisseurs-ferrandiniers, tondeurs de drap, sabotiers, vanniers ; les couvreurs et les tailleurs de pierre ayant donné leur accord verbal). Quant aux compagnons boulangers, ils avaient été reconnus en 1860 par les tondeurs de drap, les blanchers-chamoiseurs et les cordonniers, puis, en 1862, par les chapeliers et les doleurs.

83. Les « Quatre corps » sont les compagnons couteliers, poêliers, fondeurs et ferblantiers, réunis en une seule société. De 1854 à 1857, le compagnon boulanger Entraygues, dit *Limousin Bon Courage*, se fit passer pour un des leurs et réussit à connaître leurs rites et leur Devoir.

84. Ce compagnon taneur se nommait Beau.

85. Leurs relations s'adoucirent car dans une lettre du 28 juin 1865 Capus écrit : « Samedi passé j'ai invités 4 compagnons taneurs et deux chapeliers à souper chez notre mère ; Aljancien franc-cœur était du nombre, il devient tout les jours plus tolérant envers nous ; nous avons chanté la fraternité mais tu n'y était point. »

86. A *Tourangeau Sans gêne*, compagnon taneur rencontré à Tours.

87. Compagnon nouvellement reçu.

bon Père et à ta bonne mère [...] Le bonjour à votre mère ainsi qu'à la notre, sans oublier Martel dit Dauphiné le Soutien du devoir (Tisseur) ainsi que tous leurs compagnons et les nôtres.»

Lettre de Capus, Bordeaux, 25 mai 1865 :

« C.: P.: E.: F.:

La présente est pour te renouveler mon estime et amitié fraternelle et en même temps pour te dire que ne recevant aucune lettre de toi, je crains que tu ne sois malade ou bien parti de Tours, daigne je t'en prie s'il en est autrement me donner de tes nouvelles, il me tarde d'en savoir tu peux le croire ; je t'ai écrit une lettre voilà environ quinze jours et une chanson, je pense que tu dois l'avoir reçue, dans le cas contraire fais moi le savoir ; dans cette dernière j'ai oublié de te dire qu'en arrivant à Bordeaux les compagnons de chez nous m'ont dit que les C.: Tanneurs désiraient à me voir, qu'ils étaient instruits de ma prochaine arrivée, et sans pouvoir me dire qui le leur avait dit ; tout cela m'a fort étonné, alors j'ai pensé qu'il n'y avait que toi qui leur avait écrit, fais moi le savoir. Je t'envoie trois chansons ; tu pourras peut-être me trouver un peu hardi sur quelques vers en te réclamant une reconnaissance mais mon dieu c'est là mon seul désir que j'aurais avant de mourir ; tôt ou tard il faudra bien y venir mais moi qui ai tant fait pour elle je n'en cueillerais point les fruits. Cet honneur cependant me serait dû plus qu'à un autre qui n'aura souvent rien fait. Enfin le temps détruit l'erreur, espérons ! J'ai cependant une conviction intime que les C.: de Tours n'y seraient pas contraire mais Tours ne fait pas la majorité ; c'est égal, avec des grands cœurs comme vous l'espérance me reste. [...] »

Au début du mois de juin les pourparlers entre les chambres des tanneurs de Tours, Nantes, Lyon et Paris, en vue de la reconnaissance des cordonniers, devaient être bien avancés. J. N. Bastard prévint son ami Albigeois de leur prochaine heureuse issue et celui-ci lui manifesta sa joie.

Lettre de Capus, Bordeaux, 13 juin 1865.

« Cher Pays et Frère

Au moment que je revenais de la poste pour y porter la dernière lettre que je t'ai envoyée, en rentrant chez la mère on me remit la tienne. Je resta stupéfait de tout ce que tu m'apprenais, je versa des larmes de joie ; merci ami ! merci ! je n'attendais pas moins de ton grand cœur, mais je croyez ce moment plus éloigné ; crois cher ami que tu n'as pas affaire à un ingrat. Je conserverai moi et tous les miens une éternelle reconnaissance de tes bons procédés. Ma plume est trop faible pour le moment pour t'exprimer tous les remerciements que je te dois ; à plus tard. J'ai reçu hier ta dernière lettre, je suis bien sensible et bien peiné de toutes les menaces que ton fait les hommes qui ne pensent pas comme toi, mais que veux-tu, tous les hommes d'amour et du bien de l'humanité sont contraints à boire le calice comme Socrate et Jésus : mais l'honneur et la paix de ta conscience te restent. C'est un grand trésor pour l'homme qui pense au bien général d'une grande famille<sup>88</sup>. [...] »

88. Allusion aux désaccords survenus entre les jeunes et les anciens compagnons tanneurs à propos, notamment, des réformes à mettre en place dans leur société et d'un changement de mère.



## La reconnaissance, Paris, 16 juillet 1865

Enfin survint le jour tant attendu. À Paris, le dimanche 16 juillet 1865, les compagnons boulangers avaient commandé une assemblée générale de tous les corps compagnonniques. Étaient présents les compagnons blanchers-chamoiseurs, cordiers, cloutiers, chapeliers, cordonniers-bottiers, doleurs, sabotiers, tanneurs-corroyeurs, tisseurs-ferrandiers, tondeurs de drap, tourneurs, vanniers et vitriers<sup>89</sup>. Le bureau était présidé par le compagnon boulanger Constant Boutin, dit « Saumur Plein d'honneur » qui, après l'appel « informe les corps d'état du but de l'assemblée au nom des Compagnons Boulangers du Devoir du Tour de France, de soumettre aux corps d'état ne les ayant pas reconnus, de les reconnaître et particulièrement aux Compagnons Tanneurs-Corroyeurs du Devoir avec lesquels il y a eu déjà des pourparlers. Les C.: Tanneurs-Corroyeurs du D.: répondent qu'ils sont prêts à signer et timbrer la constitution des C. Boulangers du D.:. Leur P.:E.: V.: Lorrain la Belle conduite<sup>90</sup>, ayant la parole prononce quelques bonnes paroles suivant la circonstance, bien senties et appose le cachet. L'assemblée, saisie d'une douce émotion, bat des mains aux cris de vive les Compagnons Tanneurs-Corroyeurs.<sup>91</sup> » Les compagnons boulangers étaient enfin reconnus mais ils ne furent pas les seuls car « Les Compagnons Tanneurs & Corroyeurs interpellés ont déclaré reconnaître au nom de leur corps d'état les Compagnons du Devoir Cordonniers-Bottiers, enfants de Maître Jacques, Enfants des Tondeurs de drap et ont signé séance tenante la constitution donnée aux Compagnons Cordonniers-Bottiers par les Compagnons Tondeurs de drap. » Le 16 juillet 1865 prenait fin une hostilité entretenue cinquante-sept ans entre les tanneurs et les cordonniers. Ces derniers, notons-le, ne sont pas dits « enfants des tanneurs », quoique ce soit à cause de l'un d'eux qu'ils prirent naissance, mais « enfants des tondeurs de drap », corporation qui les avait reconnu en premier et qui les avait « adoptés » en 1850.

À Tours, le même jour, les compagnons tanneurs inaugurèrent une nouvelle chambre au domicile de *Saintonge la Liberté*, y firent réception et invitèrent au banquet qui suivit quatre compagnons tisseurs et quatre cordonniers, chose impensable auparavant.

Le vieil Albigeois était enfin comblé. Il le témoigna à son ami *Saintonge* dans les deux lettres suivantes :

### Lettre de Capus, Agen, 19 juillet 1865.

« Cher Pays et frère

La présente est pour te renouveler mon estime et amitié fraternelle ; et en même temps pour répondre à ta dernière lettre ; je suis parti de Bordeaux le 8 courant, j'ai resté quelques jours à Laréole et à Marmande, et je suis arrivé hier à Agen où m'attendait ta lettre et une autre de Cognac.

Tout ce que tu m'apprends sur notre reconnaissance m'a fait verser des larmes d'attendrissement, de joie et de bonheur pour l'union que je cherchais depuis 40 ans sur ce tour de France teint de notre sang précieux et arrosé de nos larmes amères<sup>92</sup> ; quel bonheur pour moi et pour notre société que je sois passé à Tours l'année 1865 ; et quel autre grand bonheur d'y avoir rencontré ce trio généreux et humain, ces compagnons

89. Ce qui ne représentait pas la totalité des corps du Devoir. N'avaient pas répondu à l'invitation les tailleurs de pierre, charpentiers, couvreurs, plâtriers, charrons, menuisiers, serruriers, forgerons, maréchaux, teinturiers, bourreliers et ceux des Quatre corps.

90. Il se nommait Thomas Rétienne et était né le 21-4-1830 à Pont-à-Mousson ; il fut reçu à Lyon en 1853.

91. Le procès-verbal de cette assemblée, qui eut lieu au restaurant « Au banquet d'Anacréon », 15, chaussée du Maine, est reproduit dans *Le Compagnonnage des boulangers et pâtisseries du Devoir de 1811 à 1860*, p. 146-147 et 150-151.

92. Reprise d'un passage de son introduction au poème *A Bourguignon le Modèle-des-vertus*, p. 15 : « nous aurons dans nos assemblées l'avant-goût de la félicité du royaume de Dieu qui commence d'arriver sur ce brillant tour de France qui ne fut pendant des siècles entiers qu'un immense théâtre de rixes cruelles, teint de notre sang précieux et arrosé de nos larmes amères. »

d'âme et de cœur qui ont pensé et su comprendre que tout honnête homme est homme, quel que soit son état, et qu'il a le droit de participer au banquet fraternel.

Ho ! Tourangeau l'exemple de la sagesse

Ho ! Tourangeau sans gêne

Ho ! Saintonge la Liberté

Triumvirat d'amour, de justice et de raison ; vos noms iront à la postérité dans les fastes de la société humanitaire, et resteront gravés dans ma mémoire jusqu'à mon dernier soupir !

Mais que dis-je ? je ne peux pas y croire, ce n'est peut-être qu'un rêve ? Qu'importe il est doux à mon cœur et Dieu, pour le bien de notre beau devoir, et pour le salut de notre beau compagnonnage le rendra véritable tôt ou tard. [...] »

Lettre de Capus, Agen, 3 août 1865 :

« C.:P.: E.: F.:

La présente est pour te renouveler mon estime et amitié fraternelle, et en même temps pour répondre à ta chère lettre, la plus jolie que j'ai reçu depuis que je suis sur mon tour d.:F.: Ce n'est donc pas un rêve comme je croyez, et les comp.: T.: E.: C.: nous ont reconnus malgré toutes les fautes et les maladresses que nos premiers avaient commises par leur ignorance aux manières des affaires compagnonniques. Que dieu soit donc béni pour votre bonne action. Je le bénirai tous les jours que j'ai à rester sur la terre qu'il a maudite et je conserverai une éternelle reconnaissance de l'acte solennel qu'ils viennent d'accomplir à la face de la régénération compagnonnique. Grâce vous soient rendues par tous les compagnons pacifiques du tour de France pour vos deux belles actions, vous donnez un exemple salutaire à ces compagnons exclusifs qui, comme les anciens corps littéraires disent : nul n'a d'esprit que nous et nos amis. Pauvres aveugles, je les plains ! Enfin, je te remercie à toi principalement qui a pris l'initiative d'une œuvre que je croyez encore bien éloignée du temps où nous sommes. Tu es jeune et toute ta vie ce bienfait sera le miroir de conscience. Y a-t-il rien sur la terre de plus doux, de plus juste et de plus consolant que de faire du bien à ses semblables même à vos ennemis ? O ! grand cœur ! que dieu m'accorde la grâce de te revoir encore une fois avant de mourir. [...] »

### La fête de la reconnaissance, Tours, 6 août 1865.

Enfin, le 6 août 1865, une grande fête réunit les compagnons tanneurs, cordonniers et boulangers. Le lieu et le détail de cette fête ne nous sont pas connus mais l'on sait que parmi les chansons, l'une d'elle, de *Saintonge la Liberté*, était dédiée « Aux Compagnons Cordonniers-Bottiers » et fut chantée par le cordonnier *Tourangeau la Belle Union*<sup>93</sup> sur l'air « du fil de la Vierge » (l'air sur lequel on chante actuellement « la chaîne d'alliance »). Une autre, de *Saintonge* également, et chantée par lui, était dédiée « À Albigeois l'Ami des arts ». Le compagnon boulanger Constant Boutin, *Saumur Plein d'honneur*, était venu de Paris participer à la fête. Il prononça une allocution dont il laissa le texte à son ami *Saintonge* :

93. Ambroise Poirier (1836-1927), reçu en 1855, établi au Mans après 1871; d'abord favorable à la Fédération Compagnonnique de Tous les Devoirs Réunis, il s'en retira pour adhérer au Ralliement. Il était également franc-maçon, initié le 27 mai 1861 dans la loge de Tours *Les Démophiles*.

Agen le 3 août 1865

C. P. E. F.

La présente est pour te renouveler mon estime  
 et amitié fraternelle, et en même temps pour  
 répondre à ta chère lettre la plus jolie que j'ai  
 reçu depuis que je suis sur mon tour D. F., ce  
 n'est tout pas un rêve comme je croyais, et les  
 Comp. C. E. C. nous ont reconnus malgré toutes  
 les fautes, et les maladresses que nos premiers  
 avaient commises par leur ignorance aux  
 manières des affaires Compagnonniques.  
 que Dieu soit donc béni pour votre bonne action.  
 Je le bénirai tout <sup>les jours</sup> que j'ai à rester sur la terre  
 qu'il à maudite, et Je conserverais une  
 éternelle reconnaissance de l'acte solennel  
 qu'ils <sup>vient</sup> accomplir à la face de la régénération  
 Compagnonnique. Graces vous soient rendues  
 par tous les Compagnons pacifiques du tour  
 France pour vos deux belles actions. vous donnez un  
 exemple salutaire à ces Compagnons exclusifs  
 qui, comme les anciens Corps <sup>lit</sup> Littéraires disaient:  
neul n'a d'esprit que nous et nos amis.  
 pauvres aveugles, je les plains! enfin je te  
 remercie à toi principalement qui a pris  
 l'initiative d'une œuvre que je croyais encore  
 bien éloignée du temps où nous sommes.  
 Qu'es jeune et toute ta vie le bienfait  
 sera le miroir de conscience. y a t il  
 rien sur la terre de plus doux, de plus juste

Une lettre de Pierre Capus à  
 Saintonge la Liberté (3 août  
 1865), où il exprime sa joie après  
 que les compagnons tanneurs  
 aient reconnu les cordonniers.

« Salut, Salut, Frères Trois fois salut.

Le seize juillet sera un jour mémorable dans les annales du Compagnonnage ; un corp Compagnons du Devoir, les Compagnons Tanneurs et Corroyeurs, en ont été les héros ; animés de l'amour fraternelle la plus complète ils ont voulu surprendre tous les corps en faisant une double reconnaissance ; les Compagnons Cordonniers Bottiers et les Compagnons Boulangers en ont été les élus.

et de plus consolant que de faire du bien  
à ses semblables même à vos ennemis?  
O! grand cœur! que Dieu m'accorde la grace  
de te revoir encore une fois avant de mourir,  
Je suis très satisfait de mon septième  
Cour de France et je le serais autant de  
mon huitième, au revoir!

Con ami et Frère pour la vie

Capus

Dit albigeois l'ami des arts

Le bonjour à ton cher père et à ta  
Chère mère ainsi qu'à sans gêne et  
l'il d'amour sans oublier tous les miens.

Je pars le 16 du courant, je t'écrirais  
ou je m'arrêterais, ou bien si tu as  
quelque chose à me réclamer  
ou faire savoir, écris avant ce temps.

Ah ! Très chers Frères, que nous sommes heureux, nous Compagnons de la Cayenne de Paris de nous trouver en votre présence, pour manifester aux Compagnons Tanneurs et Corroyeurs de la ville de Tours l'action sublime qu'ils ont provoquer dans leur corporation.

L'assemblée générale de Paris a été émue lorsque les Compagnons Tanneurs et Corroyeurs après avoir reconnu les Compagnons Cordonniers Bottiers du Devoir ; voyant les Compagnons Boulangers du



Devoir se former en bureau et lorsque le Président annonçant le but de cette seconde assemblée et faisant un appel fraternel aux Compagnons Tanneurs et Corroyeurs, lorsqu'à cet appel leur Premier en ville déclare que les Compagnons Tanneurs et Corroyeurs reconnaissent les Compagnons Boulangers du Devoir pour leurs Frères.

Un seul mot répété par cent Compagnons se fait entendre, Bravos, Bravos, Bravos, et par une triple batterie et de vivats est adressée aux héros de la journée, les Comp.: Tanneurs et Corroyeurs.

Persévérans T.: C.: F.:, l'avenir nous appartient, montrons au vulgaire que les Compagnons ne sont pas les ennemis du progrès, que le temps des discordes est passé et que les [ ? ] à quelle nuance qu'ils appartiennent sont tous des hommes et Frères en même temps par l'influence de notre Maître. Oui T.: C.: F.: vous avez eu raison de cimenter les liens qui nous unissent avec les corps de notre reconnaissance ; espérons que d'autres Cayennes suivront votre exemple.

Ce sont nos vœux et nos désirs.

Saumur Plein d'honneur, secrétaire de la Cayenne de Paris, Chambre administrative du Tour de France et Président de la dite assemblée du 16 juillet 1865. F.:M.: 3<sup>ème</sup> degré Rite Egyptien<sup>94</sup>. »

*Saintonge la Liberté* relata la fête à son ami Capus et celui-ci lui répondit en des termes quelque peu grandiloquents...

Lettre de Capus, Toulouse, 26 août 1865.

« C.: P.: E.: F.:

La présente est pour te renouveler mon estime et amitié fraternelle, et en même temps pour répondre à ta chère lettre qui m'a fait un sensible plaisir de voir tous les bons procédés que les compagnons Tanneurs de Tours mettent en usage pour rendre justice à ma constance éprouvée pour le bien général de toutes les sociétés compagnonniques.

J'ai été été en même temps très charmé du charmant tableau dont tu as eu la bonté de m'en tracer l'esquisse : la fête tant désirée de mon cœur a dû être belle, non par la pompe que vous y avez déployée, mais par de grands et pieux souvenir. Ha ! si j'eusse été là, chaque pas du cortège aurait été arrosé par une de mes larmes ; et tout mon cœur en butte aux traits de brûlantes émotions en aurait fait de même. Peut-être qu'il en fut ainsi ? hé bien ! je souhaite de tout mon cœur que ces quelques pleurs servent à fructifier les doux fruits de notre sainte fraternité pour le salut et le triomphe d'une sage doctrine que nous aimons tous.

Tu me dis dans ta lettre que les Compagnons taneurs de Tours auraient désiré que j'assistasse à votre mémorable fête. Je te dirai mon cher pays que je suis très touché des touchants égards et de vos bonnes intentions en ce qui me concerne, mais que j'étais trop loin pour revenir sur mes pas ; si je n'eusse été qu'à Angoulême ou bien à la Rochelle encore passe mais comme je te le dis j'étais trop éloigné.

Quand à nos Compagnons de Tours je ne pense pas qu'il pourrait si en trouver un qui désavouerait le zèle que j'ai déployé tous les instants de ma vie compagnonnique. Ils n'ignorent point que si je ne suis pas fortuné c'est que j'ai préféré l'émancipation sociale de ma société à mes propres intérêts et dans mon infortune je me trouve plus heureux qu'un heureux du monde de voir triompher mes principes fraternels.

94. Constant Boutin, né vers 1825, était franc-maçon à Paris dans une loge du rite de Misraïm, dit « rite égyptien », obédience dont beaucoup de membres au XIX<sup>e</sup> siècle étaient d'origine populaire. Les mots de son discours attestent de cette appartenance ( Très Chers Frères, trois fois salut, triple batterie...).



Le compagnon tanneur J.N. Bastard (1842-1902), qui oeuvra pour la reconnaissance des cordonniers en 1865. Photographie, vers 1865.

En sondant les replis les plus profonds de mon cœur j'y trouvais que l'homme naturellement était né bon, que cet état de choses ne pouvait pas durer, et que partant les Compagnons de tous les corps reviendraient à de sentiments meilleurs envers les hommes qui exposait leur vie pour défendre et honorer le nom qu'ils défendaient eux-mêmes, mais dans ces temps néfastes le bandeau de l'ignorance et de l'erreur couvrait le front des uns et des autres. Il fallait que les hommes d'amour pour le bien de l'humanité le fassent tomber. Tous les corps ont fourni leurs compagnons d'élite, des penseurs humains pour cette œuvre philanthropique : et le voile est tombé. Dieu soit béni !

Il en sera de même un jour pour tous les corps exclusifs qui croient être pétri d'une autre boue que la nôtre. Le progrès marche, il les éclairera comme il a éclairé les autres. Patience ! [...] »

Cette lettre résume bien à la fois le tempérament et les idées de Capus. C'était bien, comme l'écrivait mon arrière-grand-père, un « rêveur », au sens d' « idéaliste » ou de « poète ». Ses idées, comme celles de Perdiguier, étaient plus ou moins directement inspirées de celles de Jean-Jacques Rousseau, pour lequel l'homme était bon par nature et de naissance, mais se trouvait corrompu au cours de sa vie, par la société. Mais Capus croyait au progrès, au triomphe de la vérité sur l'erreur, de l'instruction sur l'ignorance, de l'amour sur la haine. C'était un homme typique de cette génération d'ouvriers qui avaient cru dans la révolution de 1848, où se mêlaient le culte de la République et celui du Christ.

Lettre de Capus, Agde, 10 décembre 1865.

« Cher pays et Frère.

La présente est pour te renouveler mon estime et amitié fraternelle et en même temps pour te donner de mes nouvelles. J'ai reçu ta dernière lettre à Toulouse dont tu m'exprime le désir que tu aurais eu de me voir assister à la fête de notre sainte alliance ; quand à cela je te dirai que s'il eut été bien nécessaire j'y serai venu, même de plus loin ; mais vous avez fait tant sans moi, la force des circonstances l'a voulu ainsi. D'après le programme que tu m'as envoyé j'ai vu que tout s'était passé avec ordre, harmonie et précision ; ce qui m'a fait (tout en regrettant de ne pas y être) le plus sensible plaisir. Maintenant je vous remercie infiniment de l'opinion que tu avez toi, et les tiens, de vouloir que je fusse parmi vous pour jouir de mes propres yeux de l'éclat d'une fête aussi mémorable ; pour moi surtout qui la désirais depuis [de] longues années, et dont j'aurais cru de mourir sans voir mon pieux désir accompli ; mais le Ciel et trois hommes de cœur, trois Compagnons dont leur sein en recèle les entrailles ont fait accomplir le doux vœu de mon cœur. Tourangeau l'exemple de la sagesse, Saintonge la liberté et Tourangeau sans gêne c'est vous seuls qui avez provoqué une reconnaissance tant désirée de mon âme en butte à tant de brulantes émotions ; et puisque je comprend tout le bien que vous avez fait, je vous dis merci, mille fois merci de votre grand-œuvre. Je sais bien que vous ne cherchez point la récompense de votre Bienfaisance dans les nombreux sentiers et ateliers du tour de France, attendu que vous êtes sûr de la trouver dans le suffrage tranquille de votre conscience<sup>95</sup>, parce qu'en y plaçant votre main elle vous dit : vous avez suivi les lois de l'humanité et de la saine raison. [...] »

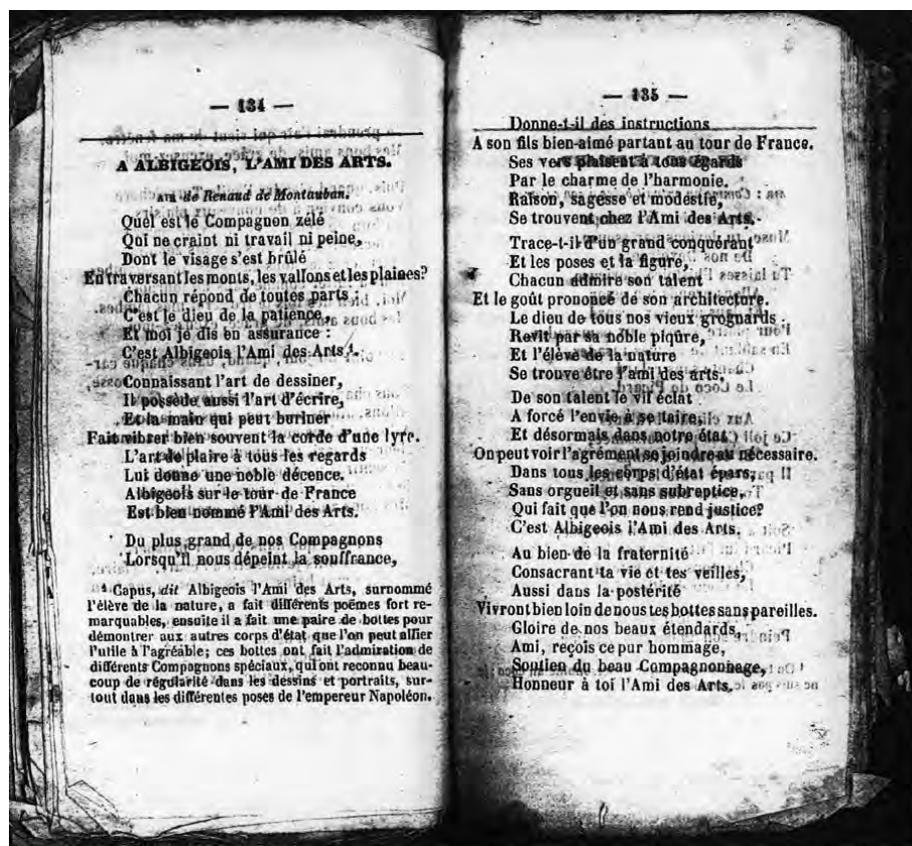
95. Capus reprend ici une formule qu'il avait employée dans l'introduction à son poème *À Bourguignon le Modèle-des-vertus* (p. 14) : « ne cherchons pas la récompense de notre bienfaisance dans les applaudissements des nombreux sentiers et ateliers du tour de France ; l'honnête compagnon la trouve dans le suffrage tranquille de sa conscience... »



## VI. – UN GRAND COMPAGNON SANS POSTÉRITÉ

La popularité de Capus au sein du compagnonnage n'a pas été celle de Perdiguier. Il eut pourtant son heure de gloire, non seulement au sein de sa corporation mais aussi au-dehors.

C'est d'abord Jules Lyon, *Parisien le Bien Aimé*, compagnon cordonnier, qui lui dédie une chanson qu'il inclut dans son recueil *La Lyre du Devoir*, en 1846. Capus, reçu compagnon en 1837, avait acquis une certaine notoriété en neuf ans, principalement grâce à ses deux bottes, mythologique et napoléonienne, mais aussi en qualité de poète.



« A Albigeois l'Ami des Arts », chanson de Jules Lyon, Parisien le Bien Aimé, extraite de son recueil *La Lyre du Devoir* (1846).

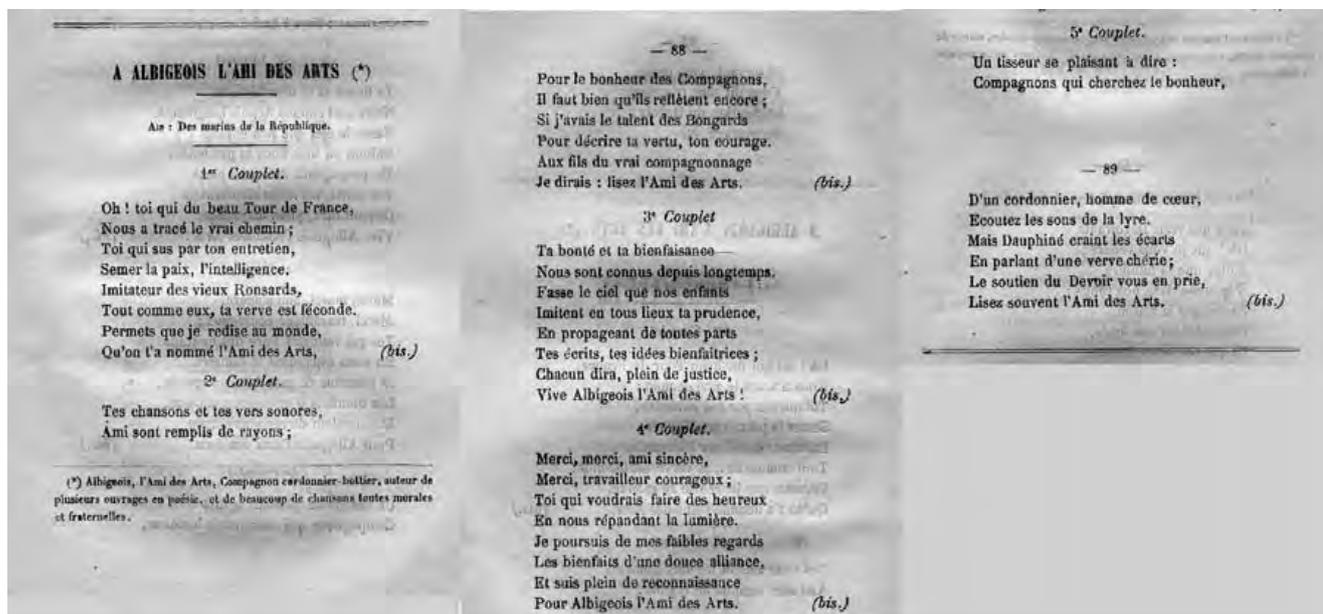
Puis c'est Toussaint Guillaumou, *Carcassonne le Bien-aimé du Tour de France*, autre compagnon cordonnier, qui le mentionne en 1852 dans sa chanson *Les Chansonniers compagnons*<sup>96</sup> mais en 1864, tout en reconnaissant ses talents de poète et de bottier, il émet à son encontre quelques critiques.

En 1861, lorsque Perdiguier publie *Question vitale sur le Compagnonnage et la classe ouvrière*, il le cite à plusieurs reprises : d'abord au nombre de ceux qui « se mirent à chanter avec [lui] la paix et la fraternité » (p. 40), puis il cite son poème sur la *Mort de Mouton Cœur-de-Lion* (p. 42), enfin il ajoute (p. 46) : « Albigeois-l'Ami-des-Arts, Compagnon cordonnier, auteur de plusieurs poèmes en vers, comprenant mes peines et mon but, se hâta de m'appuyer ; c'est aux siens, c'est à tous les Compagnons qu'ils me recommandait en ces termes : « Pour jouir désormais / De cette douce paix / Décrite par sa plume / Sans fiel, sans amertume, / De sa bouche de miel / Redites le langage, / Et le Compagnonnage / Sera

96. Toussaint Guillaumou : *Echo du tour de France, chansons compagnonniques* ; Paris, Pinard, 1854 ; chanson reproduite par E. Thomas in : *Voix d'en bas...* p. 177-179.

97. Les deux précédentes sont de 1859 et 1870. Il conviendrait de vérifier si la chanson y figure déjà.

98. Albi ne se situe pas vraiment en Provence ; il faut comprendre, au sens large, le sud de la France.



béni du ciel. / De vos chers intérêts, / Compagnons du progrès, / Avec persévérance / Sa voix prend la défense ; / Unissons-nous à lui / Pour sa sainte entreprise ; / Celui qui moralise / A besoin d'un appui. »

Quelques années plus tard, en 1876, les compagnons tisseurs-ferrandiniers publient à Vienne leur recueil de chansons. L'une d'elle, de François Martel, *Dauphiné le Soutien du Devoir*, de Tours, est dédiée « À Albigeois l'Ami des Arts ». En note, l'auteur indique : « Albigeois, l'Ami des Arts, Compagnon cordonnier-bottier, auteur de plusieurs ouvrages en poésie, et de beaucoup de chansons toutes morales et fraternelles. » Martel habitait Tours lorsque Capus y est passé en 1865 et l'y a rencontré. Des cinq couplets fort élogieux à l'endroit du cordonnier, je citerai le troisième : « Ta bonté et ta bienfaisance / Nous sont connus depuis longtemps. / Fasse le ciel que nos enfants / Imitent en tous lieux ta prudence, / En propageant de toutes parts / Tes écrits, tes idées bienfaitrices ; / Chacun dira, plein de justice, / Vive Albigeois l'Ami des Arts. »

En 1907, Journolleau, *Rochelais l'Enfant Chéri*, compagnon boulangier, publie la troisième édition<sup>97</sup> de *L'Innovateur. Recueil de chansons nouvelles...* L'une d'elle, intitulée *Honneur aux poètes lyriques*, comporte au quatrième couplet une brève allusion à Capus, cité aux côtés de *Vendôme la Clef des Cœurs*, *L'Estimable le Provençal*, *Joli Cœur de Salernes* et autres chansonniers : « Chantons aussi de la Provence<sup>98</sup> / Ce cordonnier l'ami des arts ».

Lorsque commence le XX<sup>e</sup> siècle, Capus est déjà mort depuis une trentaine d'années et son souvenir s'estompe en dehors des compagnons cordonniers. Ainsi, en octobre 1900, le compagnon Greppo, *Lyonnais la Belle Union*<sup>99</sup>, vint à passer à Tours. Accueilli par ses pays cordonniers, des compagnons tisseurs et d'autres de divers métiers, il partagea un fraternel repas chez le Père Legeay, au café Breton, 13, place des Halles. Le compagnon tisseur et rédacteur du journal *Le Ralliement*, Jules Boudin, *Parisien le Laborieux*, était du nombre et rapporte<sup>100</sup> que « les CC. : cordonniers en plus grand nombre se font entendre dans de belles chansons qui nous sont inconnues, surtout celle où il est dit que tous [nous] faisons de la savatte ; c'est une chansonnette qui ne manque

99. Né en 1865, reçu à Lyon pour la Saint-Crépin 1889.

100. Dans le journal *Le Ralliement des Compagnons du Devoir*, n° 411, du 11-11-1900, p. 4-5.



pas de finesse, chantée par le pays Bordinat, *Parisien le bien-aimé*<sup>101</sup>. Le poète en renom des CC.: bottiers, Albigeois l'ami des arts, [était] un des grands génies dans l'art de la cordonnerie, car, à part ses écrits, il a fait des chefs-d'œuvre dans son métier. C'est lui qui, entre beaux travaux, a fait une paire de bottes qui fut remise à Napoléon I<sup>er</sup>, je crois, mais je n'affirme pas si c'est lui ou Napoléon III. C'était, paraît-il, un travail de grand mérite. Ce que je sais, c'est que le pays Albigeois l'ami des arts était en grande estime chez les CC.: cordonniers, car lorsque ce C.: refit son Tour de France, les CC.: bottiers de Tours lui ont fait une conduite générale, où les corporations amies y étaient conviées ; votre serviteur y était, il y a bien de cela une trentaine d'années. »<sup>102</sup>

Mais les chansons de Capus ne plus rééditées ni transmises des anciens aux plus jeunes compagnons<sup>103</sup>. Elles ne figurent plus dans les cahiers manuscrits que j'ai pu recueillir, provenant de compagnons charpentiers, menuisiers ou maréchaux. C'est le signe qu'elles ne sont plus chantées. Et lorsqu'en 1953 l'Association Ouvrière des Compagnons du Devoir édite le livret des *Chansons des Compagnons du Devoir*, elle n'y insère pas celles de Capus, pas plus que dans les éditions postérieures (1962, 1979, etc.). Les chansonniers de la Fédération et de l'Union ne comportent pas non plus de chansons de Capus.

Si le souvenir de ses chansons s'est perdu, celui de son existence s'est-il conservé ? Un peu, mais les auteurs se sont copiés en général les uns les autres sans entreprendre des recherches sur *Albigeois l'Ami des Arts*. Sa seule biographie (anonyme), illustrée d'un portrait, est parue dans le journal *L'Union Compagnonnique* du 17 janvier 1897 et à nouveau, sous la signature de Gustave Milcent, compagnon chapelier, dans *Le Compagnonnage* de juin 1927, avec quelques lignes de plus. Elle est sujette à caution sur de nombreux points (dates de naissance et de décès, épisodes de sa vie).

Il faut attendre 1944 pour qu'une bonne étude critique soit enfin publiée par Paule Masson dans le *Bulletin de la Société des sciences, arts et belles-lettres du Tarn*. Sous le titre « Pierre Capus dit l'Albigeois, l'Ami-des-Arts, compagnon cordonnier », l'auteur reprend les différents éléments de la biographie de l'Union pour en montrer les inexactitudes. Elle apporte des informations nouvelles extraites de l'état civil d'Albi et d'autres sources, et surtout elle analyse les qualités et les faiblesses de l'œuvre poétique de Capus. C'est la meilleure étude écrite sur *Albigeois l'Ami des Arts*.

En février 1953 paraît dans *Compagnonnage* l'article du compagnon Mignot, relatant le sauvetage de deux bottes. Y sont intégrés des éléments rapportés par la tradition orale, dont on sait le peu de fiabilité.

En 1956, le *Dictionnaire de biographie française* consacre une courte notice à « Capus (H.A.) dit l'Albigeois », mêlant les données recueillies dans le catalogue de la Bibliothèque Nationale à propos de trois auteurs différents, d'où un certain à-peu-près. La notice s'achève par cette appréciation (qui, bien que sévère, n'est pas complètement fausse) : « Il a lourdement versifié des poèmes d'abord à tendances philosophiques, puis à tendances corporatives, bonapartistes et socialistes enfin. »<sup>104</sup>

101. Ce texte n'est pas très clair et j'en ai restitué la ponctuation manquante. Le surnom de Bordinat était *Berry la Bonne conduite*, tandis que *Parisien le Bien aimé* est celui de Jules Lyon, célèbre cordonnier chansonnier, qui n'est pas l'auteur de *La Savate*.

102. Jules Boudin se réfère au passage de Capus à Tours en janvier 1865.

103. Le journal *Le Ralliement* publie cependant dans son numéro 116 du 12-8-1888 la chanson *Le Parjure*, « par Capus, dit Albigeois l'Ami des Arts, C. C. B. D. D. », sur l'air de la Lisette de Béranger, mais bizarrement le dernier couplet indique qu'elle est de « Le Bien Aimé du brillant tour de France (...) Chalabre étant le lieu de sa naissance... ».

104. De son vivant, Capus était déjà répertorié dans les bibliographies. Il figure dans celle de Louandre et Bourquelot (voir note 21), dans la *Revue anecdotique des excentricités contemporaines* (1857), p. 152, dans *Les supercheries littéraires dévoilées*, de J.M. Quérard (1865, p. 117 et 1869, p. 239), dans le *Bulletin de la Société de géographie* (1888, p. 344, à propos de son poème sur Lapérouse) et dans la *Bibliographie napoléonienne française jusqu'en 1908*, de G. Davois (1909).

En 1964, Capus entre dans le *Dictionnaire biographique du mouvement ouvrier français* publié aux Éditions ouvrières sous la direction de Jean Maitron. La notice y est rédigée à partir de l'article de P. Masson.

En 1977, le compagnon cordonnier Michel Juignet publie son livre *La Chaussure* où il consacre de longs commentaires à Capus et à ses chefs-d'œuvre (p. 116-118 et 158-159).

En 1979, Edmond Thomas publie *Voix d'en bas, la poésie ouvrière du XIX<sup>e</sup> siècle*, et consacre une notice à Capus<sup>105</sup>. Il reproduit l'une de ses chansons.

En 1992, François Icher intègre aussi une notice sur Capus dans son *Dictionnaire du Compagnonnage*, publié aux Éditions du Borrégo. Elle ne nous apprend rien de plus que les précédentes et comporte les mêmes erreurs de dates.

En 1993, les Éditions Lacour, à Nîmes, rééditent en fac-similé la *Lyre compagnonique*, livret de poésies qu'avait publié Capus en 1856. C'était une nouveauté, car depuis plus d'un siècle, ses œuvres étaient introuvables. Mais l'ouvrage n'est plus aujourd'hui au catalogue de l'éditeur.

Toutes ces publications n'ont guère eu d'impact au sein des compagnons, tant pour les amener à rechercher dans leurs archives de nouveaux documents qui permettraient de répondre aux questions en suspens, que pour les conduire à réinsérer dans leurs chansonniers ne serait-ce qu'une œuvre de Pierre Capus. Il ne survit auprès d'eux que comme l'auteur des célèbres bottes exposées au musée de Tours ou au manoir de la Haultière à Nantes.

Il y a une quinzaine d'années, j'ai donné dans *Le Compagnonnage* quelques aperçus de la correspondance échangée entre Capus et mon arrière-grand-père à propos d'une gourde recouverte de perles, offerte à ce dernier par Albigeois<sup>106</sup>. Puis, en 2000, j'ai consacré un chapitre à leur rencontre dans *Compagnons au fil de la Loire*<sup>107</sup>. Cela n'a malheureusement pas permis de faire émerger de nouvelles pièces pour éclairer les zones d'ombre de la biographie et de l'œuvre de Capus.

Peut-être y eut-il ici et là quelques autres articles sur *Albigeois l'Ami des Arts*, mais il est évident qu'il est presque oublié des compagnons d'aujourd'hui. Sa poésie, ses chansons n'ont pas résisté à l'épreuve du temps. Leur forme pompeuse, l'excès des références mythologiques, leur thématique, trop souvent centrée sur la réconciliation des compagnons et la reconnaissance des cordonniers, n'est plus d'actualité.

Demeurent ses chefs-d'œuvre, cinq bottes et une gourde, qui continuent de faire l'admiration des compagnons comme des visiteurs des musées où elles sont exposées. Sans ces merveilles, le bon Albigeois ne serait plus qu'un nom au panthéon des poètes du Compagnonnage.

105. Il reproduit les dates de naissance et de décès erronées de la biographie de Milcent.

106. « La rencontre de « Saintonge » et d'« Albigeois », *Le Compagnonnage*, n° 686, septembre-octobre 1993 et « Histoire d'une gourde de perles », *Le Compagnonnage*, n° 687, novembre-décembre 1993.

107. Éd. J.-C. Godefroy, Paris, 2000, p. 68-71.





# AUX DEUX BOTTES UNIQUES,

*Chef-d'œuvre qui présente une dextérité et une patience qu'on n'a jamais vues.*

## Botte Napoléonienne et botte Mythologique.

Le sieur CAPUS dit ALBIGEOIS a l'honneur d'offrir à public un ouvrage de l'art du bottier, auquel d'habiles connaisseurs ont donné le nom de chef-d'œuvre. C'est une paire de bottes à l'écuillère et à grand contre-fort ; par leur coupe, elles diffèrent de celles qui ont été faites jusqu'à ce jour : elles offrent à l'œil du spectateur cinquante tableaux différents, piqués avec du cordonnet en soie de diverses couleurs. Ces deux bottes, qui sont l'ouvrage du sieur Capus, ont été faites à Saint-Etienne dans les années 1839 et 1840.

### Description des tableaux dessinés sur la tige de la botte napoléonienne.

- Premier tableau.** La Victoire et la Gloire couronnant la statue de Napoléon sur la Colonne ;  
 2° Napoléon sur le char de la Victoire trainé par quatre chevaux ;  
 3° Napoléon recevant son fils au temple de Mémoire ;  
 4° L'immortalité posant une couronne de laurier sur la tête du Grand Homme ;  
 5° La Renommée publiant ses exploits ;  
 6° Clio burinant ses hauts-faits ;  
 7° Kléber à la prise d'Alexandrie ;  
 8° Première entrevue des deux empereurs à Tilsit ;  
 9° Napoléon au pont d'Arcole ;  
 10° Napoléon décorant La Tour d'Auvergne (premier grenadier de France).

### Description des tableaux dessinés sur le contre-fort.

- Premier tableau.** Napoléon Bonaparte aux Pyramides d'Égypte ;  
 2° Napoléon à Toulon ;  
 3° Napoléon visitant le tombeau de Frédéric le Grand, roi de Prusse.

### Description des tableaux dessinés sur l'avant-pied.

- Premier tableau.** Napoléon et le maréchal Soult à Waterloo ;  
 2° Les familles Bertrand et Montholon au tombeau de Napoléon.

### Description des tableaux dessinés sur la tige de la botte mythologique.

- Premier tableau.** La Renommée publiant les succès du génie et de la dextérité ;  
 2° Prométhée sur le mont Caucase, enchaîné par Vulcain secondé de la Force et de la Violence ;  
 3° Junon sur un char trainé par deux paons ;  
 4° Mercure sur un char trainé par deux lions ;  
 5° Jupiter sur un aigle, foudroyant les Géants, fils de Titan, qui escaladent le ciel pour le détrôner ;  
 6° Jason, dans la Colchide, combattant le taureau qui vomissait des flammes par les narines, pour enlever la toison d'or suspendue à un arbre ;  
 7° Narcisse, au retour de la chasse, se mirant dans une fontaine est tellement épris de lui-même qu'il meurt de sa folle passion ;  
 8° Enlèvement de Proserpine par Pluton ;  
 9° Ino se précipitant du haut d'un rocher dans la mer ;  
 10° Esculape arrivant à Rome sous la forme du serpent d'Épidaure pour y faire cesser la peste ;  
 11° Hercule terrassant Achéloüs, son rival, amant de Déjanire ;  
 12° Phaéton conduisant le char du Soleil, foudroyé par Jupiter ;  
 13° Vénus sur un char trainé par deux colombes ;  
 14° Pyrame et Thisbé morts l'un pour l'autre, victimes d'une fatale erreur.

### Description des tableaux dessinés sur le contre-fort.

- Premier tableau.** Deucalion et Pyrrha ;  
 2° Énée fuyant les flammes de Troie, emportant son père Anchise sur ses épaules, suivi de son fils Ascagne ;  
 3° Hercule tuant l'hydre de Lerne ;  
 4° Hercule soulageant Atlas, en soutenant fort longtemps le ciel sur son dos ;  
 5° Hercule étouffant le géant Antée entre ses bras ;  
 6° Cadmus et Hermione métamorphosés en serpents ;  
 7° Mercure, aux noces de Thétis et de Péleüs, présentant aux dieux la pomme de discorde ;

- 8° Cyane métamorphosée en fontaine par Pluton ;  
 9° Hector et Patrocle, au siège de Troie.  
 10° Alphée poursuivant la nymphe Aréthuse.  
 11° Le Destin.  
 12° Le cheval Pégase.  
 13° Apollon tuant le serpent Python.  
 14° Cérès et Stélio.  
 15° Apollon poursuivant Daphné.  
 16° Apollon conduisant le char de la lumière.  
 17° Persée venant de couper la tête de Méduse.

### Description des tableaux dessinés sur l'avant-pied.

- Premier tableau.** Clio distribuant des couronnes aux héros.  
 2° Calliope, sur le mont Parnasse, présentant à Apollon l'*Énéide* de Virgile.  
 La piqure du haut de la botte napoléonienne, forme ses lettres qui représentent les deux vers suivants.

L'ami des arts réclame aux enfants d'Apollon  
 Le mérite qu'on doit à sa profession.

La piqure du haut de la botte mythologique forme deux branches de laurier qui partent des deux côtés du grand contre-fort, vont se joindre et se croiser sur le devant de la genouillère.

Le porte-éperon de la botte napoléonienne est formé du même morceau que la semelle ; il représente l'aigle, le vol de la botte mythologique, formé de sautoir, représente la lyre d'Apollon.

La ferrure en bronze du pied de la botte napoléonienne forme des tableaux qui représentent Napoléon à cheval aux batailles suivantes : Moscowa, Eylau, Wagram, Iéna, deux aigles, deux branches de laurier, et plusieurs autres petites décorations embellissent la semelle ; sur la lisse du bon bout est écrit le nom de la botte, et sur l'emplacement de la roulette les noms de l'artiste.

La ferrure en bronze et en cuivre de la botte mythologique forme deux branches de laurier qui partent des deux côtés de la cambure et vont se joindre et se croiser à la pointe ; au milieu des deux branches de laurier, est écrit le nom de la botte, le surnom de l'artiste, le nom de la ville où elle a été fabriquée, et le millésime de l'année qu'elle a été faite, le nombre des lettres qui ont servi de dessous du pied s'élève à cinquante-huit. L'embouchoir de la botte mythologique, couvert en perles fines, représente Télémaque et Eucharis partant pour la chasse.

## ACROSTICHE.

Priser les fers des mains de mon faible génie,  
 Couvrir au noble essor d'une utile industrie,  
 Démontrer au censeur le talent d'un état,  
 Quel est le but constant d'un heureux résultat ;  
 Et si je puis encor désarmer la critique  
 Mon doux vœu deviendra souhait philosophique  
 Il faut que le bottier, en lutte à tous les ans,  
 Triomphe du vulgaire en montrant des succès.  
 L'honneur est le vrai mot qui l'anime et l'enflamme ;  
 Opprimer sans raison, à ses yeux est infâme.  
 L'artiste qui concourt à la prospérité,  
 Offrant à tout regard mépris et dextérité,  
 Grandit en demeurant sur l'océan du monde,  
 Intègre dans l'état où le ciel le seconde.  
 Qui pourrait refuser à l'honnête bottier  
 Le mérite qu'un sage accorde à l'ouvrier,  
 Et surtout à celui qui sait l'offrir.

Par Capus.